30-f
32
BIBLIOTECA NAZIONALE
6
18 B
9
VITTORIO EMANUELE
30. f. 32

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE

DE LA RÉFORMATION DU THÉÂTRE.

~~XXXIV. 1. 16~~
XXXIV. 1. 10.
Aug.

DE LA RÉFORMATION DU THEÂTRE,

Par LOUIS RICCOBONI.

M. D. CC. XLIII.

BIBLIOTECA
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A

SA MAJESTÉ IMPERIALE ELISABETH PREMIERE, IMPERATRICE DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME,

Ce n'eſt point un ſentiment de vanité qui m'a fait rechercher

l'honneur de placer votre AUGUSTE *Nom à la tête de mon Ouvrage : la flateuſe eſpérance de procurer à toute l'Europe un avantage qu'elle ne peut devoir aujourd'hui qu'à* VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *m'a ſeule encouragé à lui offrir* La Réformation du Théâtre.

Parmi tous les beaux Arts que Pierre le Grand introduiſit dans ſon Empire, cet Auguſte Prince ne ſongea pas à y établir un Spectacle : les ſoins qu'il prit, ſoins ſi dignes d'un vrai MONARQUE, *n'eurent pour objet que le bonheur du peuple innombrable qu'il gouvernoit ; & ſans doute le Théâtre,*

tel qu'il le voyoit, lui parut moins propre à polir ſes Sujets, qu'à corrompre l'innocence de leurs cœurs.

J'offre donc à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE *les idées que de longues réflexions m'ont inſpiré ſur les moyens de réformer le Théâtre. Cette réforme, ſi difficile à faire chez les Peuples que l'uſage & le tems ont accoutumez à ne pas ſentir les défauts de leurs Spectacles, peut facilement être embraſſée par une Nation, qui n'a connu les Spectacles qu'en paſſant, & dont le goût n'eſt encore fixé ſur aucun genre.*

J'oſerai dire que l'établiſſement d'un Théâtre en Langue

Ruſſe, mais d'un Théâtre tel que celui dont je préſente le Plan à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *eſt une entrepriſe digne de l'Illuſtre Fille de Pierre le* GRAND; *puiſque par là elle feroit goûter de bonne heure à la jeuneſſe une morale ſenſée, propre à former de ſages Politiques, d'intrépides Soldats, de bons Citoyens, des Magiſtrats integres & zélez pour l'Etat.*

La Ruſſie en tireroit un nouvel éclat du côté des beaux Arts, & donneroit aux autres Empires un exemple, ou plûtôt un modelle qu'ils ſeroient d'autant plus engagez à ſuivre, qu'admirant déjà les vertus de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE, *ils ſe-*

roient gloire de ſoumettre leurs préjugez à la vérité qu'elle leur feroit connoître.

Qu'il me ſoit permis de me flater que le zele dont je ſuis animé, me fera obtenir le pardon d'une hardieſſe, que la droiture de mes intentions peut rendre ſeule excuſable auprès de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE. *Je n'ai pour but, dans mon Livre, que d'annoblir & de rendre utile un amuſement qui deviendroit même une Ecole de vertu, ſi le vice & la molleſſe en étoient bannis. Des viües ſi pures me font eſpérer que* VOTRE MAJESTE' *ne refuſera pas ſa protection à mon Ouvrage, & qu'elle recevra*

avec bonté les hommages du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

DE VOTRE MAJESTÉ
IMPERIALE,

MADAME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LOUIS RICCOBONI.

PRÉFACE.

JE ſçais que, depuis quelques ſiecles & preſque depuis l'établiſſement du Théâtre moderne, tout ce qui a été écrit, ſoit pour blâmer les Spectacles en général, ou pour les corriger, n'a pas été favorablement reçû du Public : & que c'eſt une entrepriſe qui a toûjours eſſuyé les plus vives contradictions : je ne ſerai donc pas ſurpris de voir le Lecteur indiſpoſé contre moi ſur le ſeul titre de mon Livre.

Si un pareil Ouvrage avoit pour Auteur un homme grave & reſpectable par ſon état ou par ſa dignité, il n'en ſeroit pas pour cela plus à couvert de la critique ; elle ſeroit ſeulement plus ménagée, & ſe reſſentiroit des égards que mériteroit l'Auteur : mais qu'il vienne de moi qui, pendant plus de quarante ans, ai exercé la profeſſion de Comédien, qui ne ſuis ni ſçavant ni homme de Lettres, & qui par conſéquent ne mérite ni égard ni ménagement ; c'en eſt aſſez pour me faire craindre que mon Livre ſoit mal reçû, ou qu'il faſſe peu

d'impreſſion ſur mes Lecteurs.

Je me rappelle au ſurplus que le Public n'aura pas oublié que, dans mon Hiſtoire du Théâtre Italien imprimée l'an 1727, je fis les plus grands efforts pour défendre ma Profeſſion : Je rapportois alors les déciſions de S. Thomas d'Aquin (1) & de S. Antonin (2) qui permettent la Comédie de bonnes mœurs, & qui décident qu'elle peut s'exercer

(1) Divus Thomas 22. queſt. 168. art. 3. in reſponſione ad tertium.

(2) Sanctus Antoninus in 3. part. ſuæ ſummæ Tit. 8. cap. 4. Sect. 12.

ſans péché, & que les Comédiens peuvent vivre du gain de leur Profeſſion: mais, à dire vrai, une Comédie de bonnes mœurs, telle que ces deux Saints la demandent, ſe trouve-t'elle aiſément ſur les Théâtres publics? Je ſuis ſûr que dans toute l'Europe, parmi les Piéces ſoit anciennes ſoit modernes, on en trouveroit peu qui méritaſſent l'approbation de ces deux Saints Docteurs. Quand j'écrivis mon Hiſtoire, j'étois encore au Théâtre; & je ne pouvois en quelque ſorte me diſpenſer de ſoutenir la Profeſſion que j'exerçois; j'étouffois peut-

être mes véritables ſentimens : mais, à préſent que je me ſuis retiré, rien n'arrête plus ma franchiſe, & il m'eſt permis de m'expliquer librement.

J'avoüe donc avec ſincérité que je ſens dans toute ſon étendüe le grand bien que produiroit la ſuppreſſion entiere du Théâtre ; & je conviens ſans peine de tout ce que tant de perſonnes graves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cette matiere : mais, comme il ne m'appartient pas de prendre le même ton, & que d'ailleurs les Spectacles ſont permis & ſoutenus par l'auto-

rité publique, qui ſans doute les permet & les ſoutient par des raiſons que je dois reſpecter, il ſeroit indécent & inutile de les combattre dans l'idée de les détruire : j'ai donc tourné mes vües d'un autre côté ; j'ai crû que du moins il étoit de mon devoir de produire mes réflexions, & le plan de réformation que j'ai conçû pour mettre le Théâtre ſur un autre pied, & pour le rendre, s'il eſt poſſible, tel que les bonnes mœurs & les égards de la ſociété me paroiſſent l'exiger : c'eſt ce que je ne pouvois entreprendre dans le tems que

j'étois Comédien, pour les raiſons que l'on trouvera dans le corps de mon Ouvrage.

Au reſte je proteſte avec la même ſincérité que, depuis la prémiere année que j'ai monté ſur le Théâtre, il y a déjà plus de cinquante ans, je l'ai toûjours enviſagé du mauvais côté, & que je n'ai jamais ceſſé de déſirer l'occaſion de pouvoir le quitter; ce ne fut qu'en l'année 1728, à l'âge de cinquante-trois ans, que voyant s'ouvrir une belle porte devant moi, j'exécutai la réſolution d'y renoncer. La médiocrité de ma fortune

me livra quelques attaques pour m'ébranler; mais elle n'eut pas la force de me faire reculer. Dans le cours de ces douze années, je me ſuis livré à moi-même; & je n'ai eu dans l'eſprit que l'idée de la Réformation du Théâtre.

J'ai voulu me frayer un chemin & preſſentir en quelque ſorte le goût du Public, avant que de m'expliquer ouvertement; & c'eſt dans cette vüe que j'ai donné mes *Obſervations ſur la Comédie & ſur le génie de Moliere*: On a paru n'être pas mécontent des réflexions ſemées dans cet Ouvrage, & on a bien

voulu me tenir compte d'avoir choiſi Moliere pour modelle des préceptes que j'oſe y donner. Ce n'étoit pas là pourtant le motif principal de mon Ouvrage ; ſi on le lit relativement à l'intention que j'ai eüe d'annoncer de loin ce que j'avois à dire ſur la Réformation, on y trouvera nombre de traits qui tendent à ce but : je m'apperçûs dans le tems que perſonne n'y avoit fait attention, & je compris qu'il falloit parler plus clairement.

Peu de tems après, par la même raiſon & toujours dans le même deſſein, je

mis au jour mes *Penſées ſur la Déclamation*, & quelqu'autre brochure ; mais tout ce que j'y dis, pour annoncer mon projet de Réformation, y eſt enveloppé avec tant de réſerve, que perſonne n'a découvert mon intention : je ne pouvois pas me plaindre de n'avoir pas été entendu, puiſque je ne m'étois pas expliqué aſſez clairement.

Cette réſerve & ces ménagemens m'avoient paru néceſſaires ; mais enfin je donnai mon dernier Ouvrage qui a pour titre, *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Euro-*

pe; c'eſt là où je dévoile mes ſentimens, en faiſant voir le beſoin qu'ont tous les Théâtres d'être réformez, & en promettant au Public l'Ouvrage que je donne aujourd'hui.

Voilà de quelle maniere & par quels motifs j'en ai conçû l'idée; & je crois que c'étoit préciſément à un homtel que moi qu'il convenoit d'écrire ſur cette matiere; & cela par la même raiſon, que celui qui s'eſt trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en faire une deſcription éxacte, & de four-

nir les moyens de s'en garantir que tout autre qui n'en auroit pasé prouvé les funeſtes effets.

Je fais donc voir dans cet Ouvrage la néceſſité de réformer le Théâtre : en conſéquence de ce principe je propoſe une méthode & des regles pour exécuter la réforme dans toutes ſes parties : on y trouvera une eſpece de Catalogue raiſonné d'un petit nombre de Pieces, dont une partie peuvent ſubſiſter telles qu'elles ſont, d'autres qu'il faudroit corriger, & quelques-unes de celles que je rejette tout-à-fait. Comme je n'ai en

vüe que le bien de la République, je m'expoſe volontiers à la critique de ceux qui ne ſe piquent pas de beaucoup de délicateſſe ſur les regles des bonnes mœurs ; étant perſüadé au ſurplus que les gens de bien me ſçauront quelque gré de mon travail : leur approbation, ſi je parviens à l'obtenir, ſuffira pour me ſatisfaire.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO.EMANUELE

DE

LA RÉFORMATION DU THEATRE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaiſon des Théâtres anciens avec les modernes.

DE tout tems l'état de perfection a fait l'objet de l'admiration & des deſirs des hommes ſages. Platon

n'a pas héſité de mettre le Théâtre au nombre des choſes pernicieuſes qu'il bannit de ſa République; &, en cela, ſon but n'a été que de former le Citoyen parfait. Il a paru de nos jours pluſieurs Ouvrages excellens ſur cette matiere qui tendent à la même fin: Mais, comme la perfection eſt un bien qu'il eſt plus facile de deſirer que d'obtenir, on eſt ſouvent obligé de s'en tenir aux motifs & aux remontrances qui peuvent engager à réformer en quelque choſe les déſordres; puiſque ce ſeroit en vain que l'on entreprendroit de détruire la racine même de la corruption.

Pour ſuivre cette maxime, voyons d'abord quelle a été l'intention des Anciens dans l'établiſſement du Théâtre; & examinons ſi les Modernes, en ſuivant leurs éxemples, s'y ſont pro-

poſé les mêmes vûës.

En Grece, le Théâtre commença par la critique : elle fut générale & ſans application dans ſon origine ; mais elle devint enſuite perſonnelle, juſques-là que les Acteurs prenoient les noms des Citoyens que l'on critiquoit. La République en réprima la licence ; mais la Comédie, en ſe corrigeant, n'abandonna pas ſon prémier motif : ſans nommer les particuliers, elle ſe contenta de les déſigner avec le maſque & avec les habits. On réforma encore cet abus, & la critique redevint générale comme auparavant, ſans nommer & ſans déſigner perſonne. Se voyant reſſerrée dans les bornes qu'on lui avoit preſcrites, elle eut recours à des intrigues & à des actions bourgeoiſes, qui repréſentoient les caracteres, tels qu'on les voit dans

la ſociété, pour en montrer le ridicule & parvenir, par là, à les corriger.

Il eſt donc évident que, dans ſon origine, dans ſes progrès & dans ſon parfait établiſſement, la Comédie Grecque ſe propoſa toujours le même but, qui étoit la critique & la correction des mœurs.

Cette eſpece de Comédie approuvée & établie parmi les Grecs, fut adoptée par les Latins : la prémiere Comédie Latine étoit parfaite. Quoique malheureuſement elle ne ſoit pas parvenuë juſqu'à nous, nous ſçavons, par le témoignage de Ciceron & de Pline ſecond, que les Comédies de Roſcius & de Virginius étoient des modeles irréprochables pour la correction des mœurs.

Quelques licentieuſes que fuſ-

ſent, dans leur origine, les Comédies Atellanes qui s'introduiſirent à Rome, elles y furent reçuës avec un applaudiſſement général, par la raiſon même de la licence qui y regnoit, & qui plut infiniment, non ſeulement aux Libertins, mais à toute la Ville. Ces Comédies furent repréſentées par une troupe de jeunes gens, & ne parurent pas ſur le Théâtre des Comédiens. Cependant la bonne Comédie Latine ne laiſſa pas de continüer: mais, ſuivant le cours ordinaire de toutes les choſes humaines, la corruption s'y gliſſa inſenſiblement. La bonne Comédie vouloit plaire; &, pour y parvenir, elle ſe relâcha un peu de ſa pureté, en prenant quelque choſe de ſa rivale. (1)

(1) La Comédie Atellane fut obſcene dans ſes commencemens. Ayant été en-

On trouve la preuve de cette vérité dans les deux Poëtes Comiques Latins qui nous reſtent ; Térence ſe reſſent un peu de la licence des Atellanes ; & Plaute s'y étoit livré avec encore moins de retenuë. Cependant, au travers de ces taches, on voit briller dans l'un & dans l'autre des traits éclatans de lumiere qui ont pour objet la correction des mœurs. Quoique Plaute ſoit celui des deux qui ait le plus donné dans le vice des Atellanes, il y a deux de ſes Pieces toutes

---

ſuite corrigée, elle devint modeſte & ſévere ; mais elle ne reſta pas long-temps dans cet état de pureté. Elle retomba bientôt dans ſa prémiere licence ; & c'eſt à cette derniere corruption qu'il faut rapporter celle de la Comédie Latine. On peut voir la variation de la Comédie Atellane dans Tite-Live, Hiſt. liv. 7. Scaliger Poet. liv. 1. Caſaubon de Poeſi Satirica, liv. 2. Valere Max. liv. 2. c. 4.

entieres dans le goût de la bonne Comédie: *Les Captifs* & le *Trinummus:* on n'a qu'à les éxaminer, & les mettre vis-à-vis de la plus modeſte Comédie du Théâtre moderne; & l'on verra, à notre honte, combien le Poëte Payen l'emporte ſur nous: tout y reſpire la cenſure du vice, & il n'y a rien qui favoriſe la corruption des mœurs.

Malgré cette décadence de la bonne Comédie Latine, Plaute & Térence n'abandonnerent pas le principal but de la Comédie, qui eſt celui de corriger en critiquant: mais, comme ces deux Poëtes ſentoient que, pour parvenir à corriger, il falloit plaire; ils crurent devoir retenir quelque choſe de l'Atellane; &, ſur ce principe, ils critiquerent les vices qui dominoient dans leur pays d'une maniere trop

favorable à la licence.

A Rome, la jeuneſſe étoit plongée dans la débauche des Courtiſanes & des femmes eſclaves; l'on en fit l'objet de la critique & de la Comédie du tems : en ſorte que ce qui nous reſte du Théâtre des Latins, ne nous fournit que des intrigues de cette eſpece; &, comme les vices ſont de tout pays, Térence, en tranſportant ſur le Théâtre des Latins quelques-unes des Comédies du Poëte Grec *Menandre*, a choiſi celles dont le ſujet rouloit ſur le libertinage des jeunes gens, comme les plus convenables aux mœurs des Romains.

Les prémiers Poëtes dramatiques modernes prirent le Théâtre de Plaute & de Térence pour modele; &, parce que les Courtiſanes, & ſur tout les Eſclaves, n'étoient pas dans nos mœurs,

& qu'ils s'imaginerent peut-être que, ſans les intrigues d'amour, le Théâtre ſeroit inſipide, comme j'ai dit autre part; (1) on chercha un exemple plus général de corruption dans les Latins, & malheureuſement on le trouva. L'Amphitrion de Plaute leur en fournit l'idée : ils crurent cependant qu'une femme telle qu'Alcmene, innocente & adultere tout à la fois, ne ſeroit pas un objet aſſez piquant ſur la ſcene; on démaſqua le vice en ôtant le verni dont le Poëte Latin l'avoit couvert. Les déſordres des femmes mariées, & des filles trop complaiſantes occuperent la place des amours des Courtiſanes; & on établit ces amours, comme le mobile & le fondement du Théâtre moderne.

(1) Réflexions ſur les différens Théâtres, &c.

Après quelques tems le Théâtre ſe corrigea : on ſubſtitüa, à ces amours déreglez, des amours qui ne tendoient qu'au mariage : mais, tout bien conſidéré, ces amours (que l'on appelle honnêtes) ne ſont pas moins de mauvais exemple que les autres ; ils ſont toujours traitez ſur la ſcene, ſans bienſéance, & en dépit des engagemens des parens, ou de la volonté des Tuteurs. C'eſt ſur ce pivot que tournent les intrigues de la Comédie, depuis cette prémiere eſpece de correction juſqu'à préſent.

Suivant ce principe on a crû, en France, pouvoir conſerver en partie & ajouter à notre Théâtre les mœurs des Latins ; les Valets de la Comédie moderne ont un empire abſolu ſur leurs jeunes maîtres, comme les Eſclaves & les Vieilles des Latins l'avoient dans la Comédie de

ce tems-là : ils ne ſçavent que conſeiller le mal, & s'employer pour l'éxécuter.

Pour aller au même but, les Italiens n'ont pas fait comme les François : ils ne ſe ſont pas ſervi de Valets, ni de ſuivantes pour tendre des piéges à l'innocence, ou pour ſeconder la débauche des amans de Théâtre ; mais ils ont ſubſtitüé, aux Eſclaves, des hommes & de vieilles femmes, qui font le métier de ſéduire la jeuneſſe ; &, en cela, quoique le mal ſoit toujours le même, du moins les mœurs du tems ont été plus régulierement ſuivies par les Italiens, que par les François : D'ailleurs, s'il ſe trouve quelquefois des ſuivantes peu délicates ſur l'honneur de leurs maitreſſes, ce vice, par bonheur, eſt aſſez rare ; d'où il ſuit qu'il eſt extrémement pernicieux d'en

produire des exemples qui ne peuvent qu'inſpirer des idées de corruption à celles qui ne la connoiſſent pas.

Ces méthodes ſi ſcandaleuſes dans les Italiens, auſſi bien que dans les François, jointes aux amours, ſoi diſans honnêtes, ſont la baſe du Théâtre moderne, & en font en même tems tout le défectüeux & tout l'indécent; malgré le préjugé du plus grand nombre des Spectateurs, qui croyent le Théâtre de nos jours irréprochable.

Il eſt donc vrai que l'on peut appeller le Théâtre moderne, dans ſon commencement, le triomphe du libertinage & de l'impiété, & depuis ſa correction, l'Ecole des mauvaiſes mœurs & de la corruption; d'où l'on peut conclure que le motif des Grecs, de critiquer pour corriger

les mœurs, adopté & ſuivi par les Latins, a été entiérement abandonné par les modernes.

Si les modernes n'ont pas été les prémiers à imaginer des Comédies de caractere; du moins, après les Grecs, ce ſont eux qui, vers le milieu du ſiecle paſſé, les ont fait revivre en France : ce qui fit ſentir qu'ils avoient enfin connu la néceſſité de la critique des mœurs, & qu'ils alloient réparer la faute de leurs prédéceſſeurs, qui n'en avoient jamais fait uſage. En effet, il eſt certain que les caracteres étoient tres propres à amener la réforme, ſi on les avoit introduits dans l'intention de corriger le Théâtre; mais ce ne fut point là l'eſprit dans lequel on nous les préſenta: On prétendit ſeulement corriger les ridicules qui influënt ſur les mœurs; &, à la vérité, on y par-

vint en partie & à quelques égards; mais on peut dire auſſi que, de la même main, on préſenta au malade la médecine & le poiſon tout-à-la fois. Ordinairement un caractere, qui ſeroit admirable pour inſtruire & pour corriger, eſt environné des épiſodes d'un amour irrégulier, & enveloppé par les intrigues des Valets, qui abſorbent le caractere pour faire briller à chaque inſtant la corruption. Je me contenterai d'en donner un ſeul exemple que je tirerai même du Théâtre du grand Moliere, que j'admire ſi fort du côté de l'eſprit & du génie.

Le caractere de l'Avare eſt excellent, & peut être le plus avantageux de tous pour la bonne Comédie. Si la Piece de Moliere, où ce caractere eſt repréſenté, ne corrige pas les Avares, qui, de

peur de ſe reconnoître, éviteront ſans doute d'aller au Spectacle lorſqu'on la jouëra ; du moins on peut eſpérer qu'elle jettera dans le cœur des jeunes gens des ſemences d'horreur & d'averſion pour l'avarice qui les diſpoſeront à ſe garantir de ce vice : & c'eſt là le grand bien que l'on doit attendre de cette Comédie.

Il s'agit préſentement d'examiner le mal que peut produire la repréſentation d'une Comédie ſi inſtructive. L'Avare a deux enfans, un fils & une fille : le fils aime éperdûment la maitreſſe de ſon pere ; & la fille, de ſon côté, aime un jeune Cavalier, qui s'eſt introduit dans la maiſon ſur le pied de domeſtique, & qui paſſe tranquillement ſes momens à côté de ſa maitreſſe.

Quand même l'effet de cette Piece ſeroit aſſuré par rapport

au vice de l'avarice ; quand même on ſuppoſeroit qu'elle doit faire une égale impreſſion ſur l'eſprit de tous les jeunes gens, (& il pourra s'en trouver pluſieurs pour qui l'avarice aura de l'attrait, malgré le tableau affreux qu'on leur en aura préſenté) il n'en eſt pas moins inconteſtable que le mauvais exemple des deux enfans de l'Avare eſt un poiſon mortel pour la jeuneſſe, devant qui cette Piece eſt repréſentée : les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe n'effaceront jamais de leur eſprit ni de leur cœur les idées & les ſentimens que les enfans de l'Avare y auront gravez ; & ils s'en ſouviendront juſqu'à ce qu'ils ayent fait l'eſſai d'une leçon ſi pernicieuſe.

Si nos modernes ont introduit le mauvais exemple, & ſouvent

vent même le ſçandale juſques dans la Comédie de caractere, qui eſt la plus inſtructive & la plus propre à la correction des mœurs ; il faut convenir qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le fond de notre Comédie, ſoit d'intrigue, ſoit de caractere.

CHAPITRE II.

De la paſſion d'amour ſur le Théâtre.

SUivant le ſentiment des perſonnes les plus graves, l'amour & les femmes fourniſſent les deux principaux motifs de la réformation du Théâtre ; mais je ſuis perſüadé que quiconque propoſeroit de les en bannir, bien loin d'être écouté, ne feroit que s'attirer les railleries de

la plus grande partie des hommes. Examinons cependant la matiere, & cherchons s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver quelque expédient qui pût concilier deux choſes auſſi oppoſées que le ſont la ſageſſe & la licence.

Quant à l'amour, on ne peut pas diſconvenir qu'il ne ſoit tres dangereux d'en faire le ſujet des Comédies. Il eſt inutile de rapporter tout ce que tant de ſages Ecrivains ont dit contre l'abus de cette paſſion devenuë le mobile du Théâtre moderne. Il eſt ſûr que les expreſſions des Amans, toujours outrées ſur la ſcene, confirment le Libertin dans ſon dérangement, réveillent les eſprits les plus aſſoupis, & ne peuvent que donner entrée à une paſſion vicieuſe dans le cœur de la jeuneſſe la plus innocente.

Si cette malheureuſe paſſion,

vûë de loin dans deux perſonnes qui s'aiment, & dont on n'entend pas même les diſcours, eſt ſouvent capable de faire de vives impreſſions ſur celui qui les obſerve; qu'arrivera-t'il, lorſque, ſur la ſcene, un jeune homme & une fille, avec toute la vivacité que l'art peut inſpirer, font parade de leur tendreſſe dans un Dialogue, où les penſées étudiées du Poëte ſont toujours portées à l'excès ? Quel déſordre, quel ravage ne peut-elle pas cauſer dans l'imagination des Spectateurs, ſuivant les différentes ſituations où ils ſe trouvent ?

L'homme n'a pas beſoin qu'on lui apprenne à ſentir une paſſion que la nature ne lui inſpire que trop ; mais il a extrémement beſoin d'apprendre à corriger les déſordres de cette paſſion, lorſqu'elle eſt devenuë vicieuſe. Or la

paſſion d'amour la plus pure peut perdre ſur le Théâtre toute ſon innocence, en faiſant naître des idées corrompuës, même dans l'eſprit du Spectateur le plus indifférent. Les ſentimens les plus corrects ſur le papier changeront de nature en paſſant dans la bouche des Acteurs, & ſouvent deviendront criminels, quand ils ſeront animez par l'éxécution théâtrale.

Que dit une mere à ſa fille pour la prévenir contre cette paſſion ſi dangereuſe ? elle lui dit que tout homme, qui fait des proteſtations d'attachement à une femme, ne cherche qu'à la corrompre & à la deshonorer : elle lui dit qu'il n'eſt pas permis d'avoir une liaiſon particuliere avec un jeune homme, quelqu'innocente que ſoit cette liaiſon ; parce que, ce qui eſt inno-

cent d'abord, eſt ſouvent un acheminement au crime. Or, c'eſt à tous ces principes que la morale des Spectacles eſt directement contraire. Les hommes & les femmes y prennent au premier coup d'œil l'amour le plus vif l'un pour l'autre : ils ſe l'avoüent réciproquement, ſans que leur honneur en reçoive aucune atteinte : ce ſont même les Héros & les Héroïnes : les Amans & les Maitreſſes prennent, pour parvenir à s'épouſer, la même route qu'ils prendroient, s'ils ſe propoſoient une action criminelle.

Suivant les reglemens de la vie civile, également reçus parmi toutes les nations policées pour ce qui regarde le mariage, il ne ſuffit pas que deux perſonnes trouvent, dans leur caractere, dans leur naiſſance & dans

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

leur fortune, la convenance qui peut leur annoncer une ſociété heureuſe : ils doivent encore, avant que d'aller plus loin, obtenir le conſentement de leurs parens. Eſt-ce ainſi que l'on ſe conduit dans la Comédie ? On y prend tout le contrepied : les démarches les plus hazardées, & les extravagances les moins permiſes, ſont les routes ordinaires des Amans de Théâtre, pour peu qu'ils trouvent de réſiſtance dans leurs parens : & l'on n'y ſuppoſe même cette réſiſtance, que pour donner lieu aux ſtratagêmes les plus hardis & les plus indécens. Le Poëte, loin d'en rougir, s'applaudit pour lors de la fertilité de ſon génie ; & c'eſt principalement, par le déreglement de ſon imagination, qu'il prétend ſe faire admirer.

Qu'on ne me diſe pas que des

amours qui cauſent tant de tourmens à ceux qui en ſont poſſedez, & qui les portent à tant d'extravagances, ſont plus propres à corriger de cette paſſion qu'à l'exciter : Cela pourroit ſe dire avec quelque vraiſemblance, ſi, après tous ces tourmens, & toutes ces extravagances, les Amans finiſſoient par être réellement malheureux : En ce cas les Spectateurs pourroient concevoir de l'averſion pour une paſſion qui ne produit que des peines dans ſa fin, comme dans ſon progrès : mais malheureuſement l'amour de Théâtre, & ſur tout celui de la Comédie, a toujours un ſuccès heureux ; & le Spectateur en conclut avec raiſon, que les maux ſoufferts par les Amans, pour arriver à ce ſuccès favorable, loin d'être une juſte punition dûë à une paſſion condam-

nable, ſont plûtôt une perſécution injuſte ſuſcitée à la vertu qui finit par en triompher. Il ſuit de de là que, comme le Spectacle de la vertu perſécutée ne doit point détourner de la vertu, de même la repréſentation des maux que ſouffrent les Amans, ne détournera point de l'amour, & que les Spectateurs, après avoir plaint les Amans dans leurs traverſes, ſe réjoüiront avec eux de les en voir délivrez, & ne ſeront point effrayez d'avoir à courir les mêmes riſques; parce qu'ils ſeront ſûrs d'obtenir le même prix. Et c'eſt ce qui prouve le grand tort qu'ont laplûpart des Poëtes, qui repréſentent l'amour ſur la Scene, plûtôt comme une vertu, que comme une paſſion.

L'amour, je parle de celui qui peut faire le ſujet d'une Comédie,

die eſt néceſſairement une paſſion criminelle, qui devroit toujours être ſuivie de malheurs, comme elle eſt précédée de traverſes, ſi on ne la mettoit ſur le Théâtre que pour l'inſtruction des Spectateurs & pour la correction des mœurs.

On répondra, peut être, que l'amour dans les Tragédies, qui eſt preſque toujours malheureux, pourra donc être admis au Théâtre, pour fournir à la correction des mœurs, & qu'ainſi il n'y aura que l'amour de la Comédie à réformer. Je ne répondrai pas à cette objection pour le préſent; parce que, m'étant propoſé dans ma ſeconde partie d'examiner en détail les Tragédies, ſurtout par rapport à l'amour, c'eſt-là que je me réſerve à prouver que cette paſſion n'eſt pas plus excuſable dans les Tragédies que dans les Comédies.

Il eſt vrai que cette paſſion bien traitée peut donner occaſion, plus que toute autre, à la correction des mœurs. Mais quelles ſont les Pieces où l'amour ſoit inſtructif à ce point? J'avoüe que, dans leurs Tragédies, les Grecs ne l'ont montré que par ſes fureurs & ſes emportemens; &, par là, cette paſſion n'a jamais manqué d'inſpirer aux Spectateurs une horreur capable de les corriger. Les Modernes, au contraire, n'ont adopté que le foible de cette paſſion, qui, dans ce point de vûe, n'eſt propre qu'à corrompre, comme nous l'avons dit; & il y a même cette différence entre les Modernes & les Anciens, que les Anciens n'ont mis l'amour ſur leur Théâtre que très rarement, & que les Modernes en ont fait le motif principal & le fondement de toutes leurs fables.

Puiſque les Modernes ne ſçavent parler que de l'amour ſur la Scene, ce qui eſt la marque certaine, ou d'une corruption générale, ou d'un défaut de génie dans le plus grand nombre des Poëtes; outre qu'ils ne devroient jamais traiter cette paſſion que dans la vûë d'inſtruire les Spectateurs; ils pourroient encore joindre à cette paſſion, devenüe inſtructive, pluſieurs autres eſpeces d'intérêts que la raiſon & les devoirs autoriſent: ainſi on pourroit traiter des ſujets de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de l'amour filial, de l'amour de la Patrie: voilà des intérêts tendres & vifs, qui ſeroient nouveaux & très-convenables au Théâtre; intérêts qui peuvent avoir leurs degrez, ſuivant les circonſtances dans leſquelles on peut les ſaiſir, & ſui-

vant les différens caracteres des hommes que l'on introduiroit ſur la Scene : par exemple, l'imprudence, la foibleſſe, la fermeté, la complaiſance, la colere, & toutes les autres paſſions qui s'aſſocient dans le cœur humain à la paſſion dominante, ne feroient-elles pas paroître, dans la perſonne qui ſeroit occupée de quelques-uns de ces ſentimens, une infinité de caracteres marquez & différens entre eux, qui ſeroient combattus par la force du raiſonnement & par l'aſcendant du caractere ?

Ces ſortes de ſentimens ne ſeroient jamais en riſque d'être déſaprouvez, ou mal reçûs des Spectateurs; car, dans une grande aſſemblée, il peut bien ſe trouver quelqu'un qui ne ſoit pas ſenſible aux impreſſions de l'amour, tel qu'on le voit communément

ſur le Théâtre, & qui parconſéquent ne regarde qu'avec indifférence, ou avec mépris les foibleſſes du cœur humain; mais il n'y en aura pas un ſeul qui ne ſoit ou pere, ou fils, ou mari, ou citoyen: & ſi, par hazard, il ſe rencontroit un Spectateur qui fût bon pere, mais qui ne fût pas bon citoyen, & que l'action théâtrale de ce jour-là ne traitât que de l'amour de la Patrie; loin d'en blâmer l'Auteur, il n'eſt pas douteux qu'il l'admireroit. Et que ſçait-on ſi cette circonſtance ne réveilleroit pas, dans ſon cœur, des ſentimens qui ne ſont peut-être qu'aſſoupis, ou dont les germes, que tout homme bien né porte au dedans de lui-même, ſont toujours prêts à éclore à la moindre occaſion?

Les quatre ſortes de ſentimens que je viens d'indiquer ſont

tels que, s'ils étoient mis ſur la Scene avec tout l'appareil propre à en faire valoir l'intérêt, ils ne pourroient manquer de remplir l'objet que l'on doit ſe propoſer, qui eſt de corriger & d'inſtruire; mais on ne ſçauroit diſconvenir que la paſſion de l'amour, ainſi qu'on a coutume de nous la repréſenter, ne produiſe des effets tout contraires.

Pour peu que l'on réfléchiſſe, on reconnoîtra qu'il n'y a preſque point de devoir dans la vie, qui, ſur le Théâtre, ne ſoit aſſervi à la paſſion de l'amour. Vis-à-vis d'elle la nature même perd ſes droits: la gloire & le propre intérêt lui ſont également ſacrifiez. Les peres traverſez dans leur paſſion par leurs enfans, prennent contre eux des ſentimens de haine: les fils, de leur côté, deviennent ennemis de

leurs propres peres, en devenant leurs rivaux: &, dans quelques Tragédies même, on voit des Princes qui ne veulent pas regner aux dépens de leur amour. On pourroit rapporter une infinité d'exemples auſſi pernicieux. Quelle correction peut-on eſpérer d'une paſſion traitée de cette maniere, ſurtout lorſqu'elle finit par triompher, comme il arrive toujours dans les Comédies, ainſi que je l'ai remarqué plus haut.

On ne ſçait que trop, au reſte, que cette malheureuſe paſſion, ſous la forme que lui donnent les Poëtes, porte très rarement les hommes à la vertu; & qu'au contraire elle les porte preſque toujours au vice. Les meurtres, les uſurpations, les infidélitez, les trahiſons, le mépris des Loix, les conſpirations, &c. ſont or-

dinairement le fruit que l'amour produit ſur la Scene dans les Tragédies; & dans les Comédies, qui ſont ici mon objet principal, c'eſt l'amour qui cauſe les diviſions dans les familles, le mépris de l'autorité paternelle, le violement de la foi conjugale, la diſſipation des biens, & tous les vices enfin où ſe livre un jeune homme qui ne connoît rien de ſacré, quand il s'agit de ſatisfaire ſa paſſion.

On pourroit regarder comme une eſpece de nouveauté l'amour que les Modernes ont introduit dans la Tragédie; puiſque, ſuivant ce qui a déjà été dit, on ne le trouve que très rarement dans les Tragédies Grecques; mais, pour ce qui regarde la Comédie, nous ne ſçavons que trop combien eſt ancienne la méthode de la faire rouler ſur

l'amour. Il y a près de deux mille ans, que les Comédies Atellanes ont porté cette dépravation à Rome : les Comiques Latins, qui nous reſtent, nous l'ont tranſmiſe : &, depuis que le Théâtre moderne ſubſiſte, les intrigues d'amour ont toujours fait le fond des Comédies,

Sans parler de l'*utile*, qui doit toujours marcher à côté de l'*agréable*, (& qui ſe trouve rarement dans une action, où il ne s'agit que d'amour & de mariage) nous voyons que l'agréable même y manque. Comment peut-on aujourd'hui ſe réjoüir d'une choſe auſſi ſouvent & depuis ſi long-tems rebatüe que l'amour de Théâtre ? Ne doit-il pas paroître extraordinaire qu'un ſi grand nombre de gens d'eſprit perdent leur tems à traiter une matiere, qui, par le fréquent

uſage qu'on en a fait juſqu'ici; eſt preſque épuiſée, & dans laquelle on eſt réduit, pour trouver le moyen de plaire, à emprunter le ſecours illicite des paroles & des actions licentieuſes, comme en font foi plus d'une Comédie que le Lecteur connoîtra, ſans que je les nomme.

Je ſuis ſurpris qu'il n'arrive pas au Théâtre moderne ce qui arriva à celui d'Athenes, où les Spectateurs, ennuyez d'entendre depuis long-tems des chanſons Dioniſianes, crierent tous unanimement, *plus de Bacchus, plus de Bacchus*; & que notre Parterre ne ſe mette pas à crier, *plus d'Amour, plus d'Amour*. En effet, n'eſt-il pas ridicule qu'en allant au Théâtre, on ſoit forcé d'entendre toujours des Amans épancher leur cœur en fades ex-

preſſions de tendreſſe, ou ſe plaindre de la crüauté de leurs Maitreſſes, ou ſe livrer aux tranſports de la jalouſie, ou ſe lamenter & ſe déſeſpérer de ne pouvoir ſurmonter les obſtacles qui les arrêtent? Y a-t'il rien de plus ennuyeux, que de voir toujours des Rivaux de commande pour les traverſer dans leurs paſſions, des Valets & des Suivantes pour les aider dans leurs extravagances? Toujours même choſe! Eh que l'on crie donc à la fin, *plus d'amour, plus d'amour.*

Si le Théâtre moderne avoit commencé par la paſſion d'amour, je ſuis perſüadé qu'on l'auroit étouffé dès le berceau. Examinons-en les commencemens, & voyons de quelle maniere il a été reçû.

CHAPITRE III.

Réflexions ſur le renouvellement du Théâtre.

LE Théâtre recommença par les repréſentations ſaintes ou morales : Peu de tems après, la corruption y mêla du prophane, & le Public les goûta davantage. Par ſucceſſion de tems, le prophane s'empara entierement de la Scene, & les repréſentations ſaintes ceſſerent.

On ne peut pas douter que, dans les commencemens, les Poëtes, les Spectateurs & les Gouvernemens n'ayent reconnu, d'un aveu unanime, que le Théâtre n'avoit rien de mauvais, & qu'il méritoit, au contraire, d'être ſoutenu & ſuivi ; mais, lorſ-

que le prophane fut reſté en poſſeſſion de la Scene, les ſentimens ſe trouverent partagez. On ſçait que les perſonnes graves décrierent les Spectacles, & qu'elles tâcherent de les faire ſuprimer: On ſçait auſſi que les gens de Lettres & les Poëtes, de leur côté, chercherent à perſüader, par leurs diſſertations, que le Théâtre étoit utile, & que les Anciens l'avoient regardé comme une école pour la correction des mœurs: c'eſt une différence d'opinion qui dure encore.

Pendant cette altercation le Public s'érigea en Juge; & ne conſultant, à ſon ordinaire, que ſon propre goût, il décida que le Théâtre étoit un ſoulagement néceſſaire pour les eſprits occupez, & une occupation décente pour les pareſſeux. Les Gouver-

nemens les plus ſages ont bien ſenti le faux du préjugé; &, ſur les plaintes que l'on entendoit de toutes parts, ils ont tâché, dans tous les tems, de mettre des bornes à la licence des Théâtres.

Nous voyons de nos jours que les Spectateurs ne penſent pas que le Théâtre doive ſervir à la correction des mœurs : on le prend ſur le pied d'amuſement; on en joüit avec avidité, & on s'embarraſſe peu ſi les bonnes mœurs n'en ſouffrent pas. Ce Public cependant, qui penſe en général comme nous venons de dire, ne laiſſe pas de changer d'avis, ou de paroître en changer de tems à autre : lorſqu'il parle de bonne foi, ce n'eſt pas la correction des mœurs qu'il cherche au Théâtre, il n'y va que pour ſon plaiſir; mais, ſi les plaintes contre le Théâtre ſe

renouvellent, ſon langage n'eſt plus le même; il craint qu'on ne reſſerre la liberté des Poëtes, & qu'on ne les réduiſe à devenir inſipides, & par conſéquent ennuyeux. Dans ce cas, il change de ſentiment en apparence, & ſoutient que le Théâtre eſt épuré, & qu'il n'y a pas une Piece qui ne tende à la correction des mœurs. Pour le prouver, il fait un grand étalage de tous les vices qui ſont punis, & de toutes les paſſions qui ſont tournées en ridicule ſur la Scene; & en conſéquence il décide que de telles Pieces ſont néceſſaires, parce qu'elles ſont inſtructives.

Le voilà pour lors dans la regle en partie; mais, par un aveuglement inconcevable, ce même Public, qui ſe range, par caprice, du parti des bonnes mœurs, a une prédilection marquée pour

la paſſion d'amour ; il n'en apperçoit pas les dangereuſes conſéquences, & il paſſe légerement ſur tout ce qu'elle peut avoir de funeſte ; parce qu'il aime cette paſſion, dans quelque état qu'on la lui préſente.

Je n'héſiterai donc pas de dire que les reglemens d'une bonne police devroient renfermer cette paſſion dans les bornes qu'elle doit avoir, pour n'offrir que de bons exemples, & pour n'être jamais un ſujet de ſéduction.

L'amour de Théâtre des Anciens étoit ſcandaleux, & les Modernes ont bien fait de le proſcrire ; mais le prétendu amour honnête, que les Modernes ont introduit, ne mérite pas plus de grace ; parce que, tel qu'il eſt, non ſeulement il ne peut jamais corriger, mais il ſera toujours

tres

très pernicieux & de mauvais exemple, malgré le verni d'honnêteté dont on veut le couvrir.

CHAPITRE IV.

Des Femmes de Théâtre.

LA pudeur eſt l'appanage des femmes; & c'eſt en ſuppoſant que cette vertu fait preſque leur eſſence, que les hommes ont reglé la forme de vie que le ſexe devoit tenir. C'eſt par cette raiſon que les femmes ont été diſpenſées des emplois & des occupations qui n'auroient pas été compatibles avec la modeſtie & la retenüe. Si donc de tout tems elles ont été exemptes de ces travaux & de ces exercices qui demandent de la force & de la fatigue; & ſi le

fuſeau & l'aiguille ont toujours été leur partage, je crois que ç'a été moins pour s'accommoder à la délicateſſe de leur conſtitution, que pour ne point bleſſer cette pudeur, qui doit être l'ame de toutes leurs actions.

Malheureuſement la corruption humaine a éludé les ſages diſpoſitions de la nature, altéré les Loix, & changé les coûtumes. Les femmes ont trouvé des exercices & des profeſſions, qui, par une ſuite de cette même corruption, bien loin d'être déſapprouvez des hommes, ſont au contraire leurs plus grandes délices. La Muſique & la Danſe ont été les prémiers écueils, où la modeſtie & la pudeur du ſexe ont fait naufrage. Sans chercher une époque plus éloignée, tout le monde ſçait que, depuis l'Empire des Perſes juſqu'aux der-

niers tems de l'Empire Romain, & dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, la profeſſion de Danſeuſe & de Chanteuſe n'étoit exercée que par des filles de mauvaiſes mœurs: auſſi voit-on que les Chanteuſes & les Danſeuſes étoient au même rang que les Courtiſanes.

A l'égard des Spectacles, nous n'avons point de preuves certaines que les femmes, en Grece, ayent monté ſur le Théâtre; les Latins ne nous ont rien laiſſé qui nous donne lieu d'aſſurer qu'elles y ayent joüé parmi eux. Et, quoi qu'on nous cite cette Actrice qui reparut ſur la Scene dans une grande vieilleſſe, je n'aſſurerois pas que ce fut une Actrice de la Tragédie, ou de la Comédie Latine; & je ſerois plus porté à croire que c'étoit une Actrice des Pantomimes,

ou des Farces Atellanes. En effet, les Maſques, dont les Latins ſe ſervoient ſur le Théâtre pour groſſir les têtes à proportion de la figure que l'on grandiſſoit auſſi, & les deſſeins de ces mêmes Maſques qui nous reſtent dans les manuſcrits de Térence, nous font aſſez connoître que c'étoient des hommes qui faiſoient le perſonnage des femmes & qui en portoient les habits. Il n'en étoit pas de même des Mimes & des Pantomimes, ni de ces Farces Atellanes, que nous venons de nommer, où les Acteurs parloient & danſoient à viſage découvert & dans leur figure naturelle.

Quoiqu'il en ſoit, nous ſçavons, à n'en pouvoir douter, que, parmi les Modernes, les femmes ne commencerent à monter ſur le Théâtre que vers l'an 1560.

comme nous l'avons dit autre part; (1) ainſi ce ſont les Modernes qui ont corrompu le Théâtre dans toutes ſes parties; parce qu'il eſt inconteſtable que ce ſont eux qui y ont introduit la paſſion de l'amour, & que les femmes n'y ont repréſenté, danſé & chanté que depuis 1560.

Je ſçais bien que toutes ces réflexions ne s'accordent point avec l'idée que l'on s'eſt faite du Théâtre, preſque généralement. On prétend le juſtifier, en aſſurant que jamais il n'a été ſi épuré qu'il l'eſt aujourd'hui. Je conviens, ſans peine, qu'il y a eu des tems où les mœurs étoient moins reſpectées ſur le Théâtre qu'elles ne le ſont à préſent dans nos Comédies; mais il n'eſt pas

(1) Hiſtoire du Théâtre Italien. Paris 1728.

moins vrai, pour cela, que dans le Théâtre, tel qu'il eſt actüellement, il reſte encore bien de la corruption.

Malgré la néceſſité de réformer le Théâtre, il paroît preſque impoſſible, aujourd'hui, d'en bannir les femmes, ſans détruire abſolument les Spectacles que l'on regarde comme néceſſaires, par la raiſon ſpécieuſe des déſordres qui ſont plus fréquens, lorſque les Fainéans & les Libertins manquent de quelques amuſemens publics qui les diſſipent; ou qui les occupent. Mais, ſans diſcuter ici cette raiſon que je n'ai garde de vouloir combattre, puiſque c'eſt ſur ce fondement que l'autorité publique protége le Théâtre; faiſons, au moins, tout le bien que nous pouvons, s'il ne nous eſt pas permis d'en faire autant que nous voudrions.

J'ai prouvé, ſi je ne me trompe, que le Théâtre eſt pernicieux dans l'état où il eſt aujourd'hui: il y auroit, dit-on, de l'inconvénient à le ſupprimer: mettons tout en uſage pour le réformer au point d'en faire un amuſement auſſi utile qu'agréable; car je ſuis perſüadé que le Théâtre ſeroit bien moins redoutable à la vertu, & qu'il produiroit même un bien réel à la ſociété, ſi, en y laiſſant les traits enjoüez & les ſaillies d'eſprit qui peuvent exciter à rire, on en faiſoit une Ecole de bonnes mœurs &, pour ainſi-dire, une Chaire publique où l'on débitât, aux perſonnes de tout ſexe, & de tout âge, les maximes de la plus ſaine morale, avec gayeté & ſans les effrayer par l'appareil de l'auſtérité, & du pédantiſme. Si une fois le Théâtre étoit amené à ce

point de perfection, qui ne manqueroit pas à la fin de réünir tous les ſuffrages, l'inconvénient même des femmes, ou ceſſeroit entierement, ou ſeroit conſidérablement diminüé ; les bonnes mœurs, qui regneroient dans toutes les Pieces, n'inſtruiroient pas moins les Actrices que les Spectateurs ; & d'ailleurs on pourroit encore conſerver les femmes, en prenant les précautions que l'on trouvera dans la Méthode de la Réformation, que je donnerai à la ſuite de ce Traité.

CHAP.

CHAPITRE V.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre.

IL eſt certain que rien n'intéreſſe plus eſſentiellement la République que l'éducation des enfans; & je ſuis perſüadé que, ſi on y donnoit toute l'attention que mérite une choſe de cette importance, preſque tous les hommes vivroient conformément aux ſages inſtitutions que la Loi nous preſcrit, & qu'il n'y auroit pas un ſi grand nombre de Prévaricateurs. Car je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui donnent tout à la naiſſance, & qui prétendent que l'homme naît bon ou méchant, ſuivant que la nature en diſpoſe; & qu'il

reſtera toute ſa vie tel qu'il eſt né. Je penſe, & je ſuis en cela d'accord avec les Auteurs les plus graves, que la vertu eſt, en grande partie, l'ouvrage de l'éducation, & qu'elle eſt principalement inſpirée par les exemples & les préceptes.

Quoiqu'on nous recommande & qu'on nous faſſe enviſager, avec raiſon, l'éducation des enfans comme le moyen le plus aſſuré de former de bons Citoyens, il n'eſt cependant que trop ordinaire, même dans les Villes les mieux policées, de faire, en élevant les enfans, des fautes eſſentielles & irréparables.

C'eſt aux peres de famille, à qui on en a laiſſé toute la charge; & c'eſt à eux qu'eſt, pour ainſi-dire, dévolüe toute la puiſſance, & toute l'autorité des Légiſlateurs en cette partie. Commu-

nément, juſqu'à l'âge de dix ans, les enfans ſont très bien élevez; depuis dix ans juſqu'à quinze, l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtez, ſouvent même par leurs peres & par leurs meres : enfin depuis quinze ans juſqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achevent eux-mêmes de ſe corrompre.

Les parens ſont, pour l'ordinaire plus occupez de l'apparence & de l'extérieur, que du fond & de l'eſſentiel de l'éducation de leurs enfans : on ne s'attache à leur apprendre que la politeſſe, les belles manieres & l'uſage du monde; en ſorte qu'à dix ans ils ſont en état de paroître dans les meilleures compagnies, où on a grand ſoin de les préſenter. C'eſt-là qu'ils entendent parler de toutes ſortes de

matieres, qui peuvent ou exciter leur curioſité, ou développer les germes de leurs paſſions; & c'eſt là que, dans un âge encore ſi tendre & ſi ſuſceptible des impreſſions du vice, ils commencent à le connoître & à ſe familiariſer avec lui.

Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les peres & les meres s'empreſſent de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe. Quelles atteintes mortelles ne peuvent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empeſtées qui ſe débitent dans les Tragédies & ſurtout dans les Opéra, les expreſſions & les images licencieuſes que préſente tres-ſouvent la Comédie! Ils ne les effacent jamais de leur mémoire: ils agiſſent en conſéquence, lorſ-

qu'ils joüiſſent de leur liberté ; & les voilà corrompus, dans le cœur & dans l'eſprit, pour le reſte de leurs jours.

Si les Anciens ont pouſſé l'attention, ſur cet article, juſqu'à défendre de réciter aux enfans des fables & des contes, qui renfermaſſent la moindre idée capable de les corrompre : s'ils ne ne permettoient pas même de les amuſer par des allégories ; c'eſt qu'ils ſentoient que les prémieres impreſſions, qui ſe font dans l'eſprit des enfans, ne s'effacent jamais ; & que, dans un âge tendre, ils n'ont pas encore aſſez de pénétration pour diſtinguer l'allégorie de la vérité. (1)

Tout ce qui précede la repréſentation théâtrale fait penſer aux jeunes perſonnes, qui y ſont

(1) Platon dans ſa République.

conduites pour la prémiere fois; que ce que l'on va faire eſt quelque choſe de reſpectable. La belle & nombreuſe compagnie, les décorations, la ſymphonie & tout le reſte de l'appareil les frappe ſi vivement, que nous ſerions étonnez, avec raiſon, s'ils nous rendoient un compte exact de tout ce qui leur paſſe dans l'eſprit en ce moment. Mais, quand la Piece a été joüée, que leur reſte-t'il dans la mémoire? S'ils vouloient nous avoüer la vérité, nous verrions avec douleur que ce qu'ils ont retenu n'eſt pas toujours ce qu'il y a de moins dangereux pour leur innocence. A leur âge, ils ne ſont pas en état de ſuivre l'intrigue d'une Piece, ni de faire des réflexions ſur l'inſtruction qu'on peut tirer des défauts d'un caractere : ils n'ont des oreilles

que pour entendre ce que l'on dit; & ce qu'ils auront entendu, ils le répéteront ſans ceſſe, & ne l'oublieront jamais. Si donc ce qu'ils ont entendu tend à la corruption des mœurs, ils remporteront de ce Spectacle les impreſſions les plus pernicieuſes.

Je ne parlerai point des Scenes d'amour qui, peut être, leur apprendront, pour la prémiere fois & toujours trop tôt, à connoître cette paſſion; car, quand même il ſeroit vrai de dire que, tôt ou tard, il faut bien qu'ils la connoiſſent, (ce que je ſuis très éloigné de croire) il n'y auroit pas pour cela moins d'inconvénient &, ſi je l'oſe dire, moins de crüauté à leur donner, ſur une matiere ſi délicate, des leçons prématurées & du moins infiniment dangereuſes, & à leur

faire courir le riſque de perdre leur innocence, avant même qu'ils ſçachent quel eſt ſon prix, & combien cette perte eſt affreuſe & irréparable.

On commence, de bonne heure, par dire aux petits enfans, qu'ils doivent ſuivre l'exemple de leur pere & de leur mere; parce que tout ce qu'ils font eſt bien fait: ainſi quand ce ſont les peres & les meres qui les conduiſent aux Spectacles, ces enfans ſont perſüadez que non ſeulement il n'y a pas de mal, mais que c'eſt même un bien que d'y aller. S'il nous eſt ordonné de ne pas donner de mauvais exemples à la jeuneſſe, c'eſt parce que les enfans, n'ayant pas aſſez de lumiere pour juger des choſes par eux-mêmes, ni aſſez de force pour combattre leurs deſirs, ſe laiſſent entrainer par les impreſ-

ſions de l'exemple, & ne peuvent, pour ainſi dire, éviter de ſe corrompre, ſi les exemples, qu'ils ont devant les yeux, ſont mauvais: ajoutons que les Grands, les perſonnes élevées en dignité, les vieillards, &c. ont un grand aſcendant ſur l'eſprit des enfans par le reſpect qu'on leur inſpire pour eux, & que leur foibleſſe leur fait naturellement concevoir: ainſi, lorſqu'ils voyent aſſiſter au Théâtre toutes ces perſonnes reſpectables, ils ne peuvent s'empêcher de prendre, pour les Spectacles, un goût & un attachement proportionnez à l'idée avantageuſe qu'ils ſe ſont formée des Spectateurs.

Il me paroît donc qu'il faut convenir que, ſi la réformation n'étoit pas indiſpenſable par tant d'autres motifs, celui de l'éducation des enfans ſeroit ſeul aſſez puiſſant,

pour en faire ſentir la néceſſité; & pour en déterminer l'exécution : mais tout conſpire également à démontrer cette néceſſiſité : car, s'il eſt eſſentiel de garantir la jeuneſſe du riſque, il ne l'eſt pas moins de mettre en ſûreté la modeſtie du ſexe, & de contenter la délicateſſe des honnêtes gens.

CHAPITRE VI.

Les obſtacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre.

JE conviens que, dans la plûpart des projets de réformation, on rencontre les difficultez, & on court les riſques que les politiques nous font enviſager par leurs ſubtiles réflexions; mais

je ſoutiens que le projet de la réformation du Théâtre n'eſt ſujet à aucune des contradictions fâcheuſes, que l'entrepriſe de la réformation des mœurs a ſouffertes en tant d'occaſions. Le Théâtre eſt une choſe à part, & qui n'a point de rapport néceſſaire avec les devoirs du bon Citoyen. Qu'on le prenne comme un amuſement frivole, ou qu'on le regarde comme une inſtruction utile, on peut également l'eſtimer ou le mépriſer, ſans mériter ni loüange ni blâme.

Pour établir de nouvelles Loix, ou pour remettre en vigueur les anciennes, il faut toute la fermeté & toute la puiſſance du Gouvernement; mais la réformation du Théâtre ne demande pas le moindre effort: une ſimple Ordonnance ſuffiroit, non ſeulement pour le réformer, mais

même pour le détruire; & cela ſans qu'il y eût à craindre le moindre ſcandale, ni la moindre oppoſition. Je vais confirmer cette vérité par des exemples.

Du tems de l'Empereur Charles-Magne, pluſieurs Conciles en France voulurent arrêter le cours des Jeux ſcandaleux que repréſentoient les Farceurs dans les places publiques; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à empêcher les Eccléſiaſtiques d'y aſſiſter: Charles-Magne, non-ſeulement approuva le décret des Conciles; mais, par une Ordonnance de l'année 813, il abolit tout-à-fait ces Jeux. La même choſe arriva ſous S. Edoüard Roy d'Angleterre, qui, dans l'onziéme ſiecle, chaſſa les Farceurs de la Ville de Londres. Nous ne liſons point que les Ordonnances de ces deux Rois ayent rencon-

tré la moindre réſiſtance dans les peuples des deux nations, & l'on s'y ſoumit de part & d'autre ſans aucun murmure.

De nos jours, Côme III. Grand Duc de Toſcane, qui avoit été dans ſa jeuneſſe Partiſan déclaré des Spectacles, ne laiſſa pas de les proſcrire enſuite; &, ſi quelques fois il les permit dans le Carnaval, ce fut avec la condition expreſſe qu'il ne paroîtroit jamais de femmes ſur la Scene : Cependant les Florentins ne marquerent aucune répugnance à ſe conformer aux ordres de leur Prince. Une obéiſſance prompte & tranquille prouve combien la réformation du Théâtre rencontreroit peu d'obſtacles, ſi on vouloit y travailler ſérieuſement.

Il eſt vrai que, dans notre ſiécle, le goût pour les Spectacles

paroît être extrême. Dans tous les pays de l'Europe, il n'y a gueres de jeunes gens qu'on ne forme, dès leur enfance, à la déclamation théâtrale, comme faisant partie de la bonne éducation. Outre ceux qui font profession publique de monter sur la Scene, on voit dans les Colléges, dans les Couvens des deux sexes, parmi les Bourgeois, les Seigneurs & les Princes mêmes, qu'on s'amuse à joüer la Comédie. La passion pour le Théâtre va si loin en France, que les meres les plus austeres, celles qui évitent avec le plus de soin le Théâtre public & qui par conséquent n'ont garde d'y laisser aller leurs filles, ces mêmes meres assistent, sans aucun scrupule, avec leurs filles aux représentations des Comédies de Moliere, lorsqu'elles se font

dans quelque maiſon particuliere & que les Acteurs ſont ou des Bourgeois, ou des Seigneurs : Souvent même on les voit applaudir à des parades bien moins châtiées que les Comédies en forme ; marque évidente d'une inconſéquence dans la conduite, qui n'eſt malheureuſement que trop commune parmi des gens d'ailleurs tres-reſpectables.

Il ſemble qu'il ſuivroit de là que ce ſont les murs & les loges du Théâtre public, les décorations, les habits des Comédiens, les Symphoniſtes, &c. qui attirent la cenſure des perſonnes graves que nous entendons déclamer tous les jours contre les Spectacles, & qu'elles ne condamnent pas la repréſentation en elle-même, ni la nature des Pieces que l'on repréſente ; ce qui ſeroit abſurde & inſoute-

nable. En effet, c'eſt ſur les Pieces de Théâtre que doit principalement tomber la réformation; tout ce qui les accompagne, & qui n'a rapport qu'à l'appareil de la repréſentation, n'eſt pas bien important, ni par conſéquent bien difficile à corriger. Si ces Pieces ne nous enſeignoient que la vertu & une bonne morale, la Comédie pourroit être généralement goûtée & repréſentée ſans ſcrupule, non-ſeulement par les Comédiens de profeſſion, mais par des perſonnes de tout état. C'eſt en ſuivant ces principes & en prenant ces précautions que l'on écrit & que l'on repréſente tous les ans dans les Colléges des Poëmes dramatiques; &, loin de croire que ces Pieces ſoient capables de corrompre les mœurs des jeunes gens qui les joüent, ou de gâ-

ter

ter l'eſprit des Spectateurs, je penſe, au contraire, que c'eſt un exercice honnête, dont les uns uns & les autres peuvent retirer une véritable utilité.

Ce ne ſont donc pas les Pieces de cette eſpece que je propoſe de réformer; mais c'eſt à l'exemple de celles-ci que je voudrois qu'on réformât les autres; en ſorte que le Théâtre fût également par tout un délaſſement utile & un amuſement inſtructif. Nous avons déjà dit qu'il y auroit de la témérité à propoſer d'abolir entierement les Spectacles; le Gouvernement, qui les protége, s'y oppoſeroit, ſans doute avec raiſon; le Public de ſon côté en feroit des plaintes ameres. Il y a déjà plus de trois ſiecles que le Public eſt dans une habitude ſucceſſive &, pour ainſi dire, héréditaire de fréquenter

& de ſuivre le Théâtre ; & le goût en eſt aujourd'hui ſi général, qu'on peut dire que tout le monde s'intéreſſe à ſa conſervation. Il faut donc ſe borner à ſouhaiter la réformation des Spectacles. Mais de qui devons-nous l'attendre, & qui pourra nous la procurer ?

Les Spectateurs ne la demanderont jamais : ils ſont perſüadez, ſurtout à Paris, que la Scene n'a plus rien de contraire aux bonnes mœurs, ni à la ſaine morale, depuis qu'on en a retranché & qu'on n'y ſouffre plus les groſſieretez ; & la plus commune opinion des hommes eſt que, parmi les amuſemens qui ſont permis ou tolérez, celui du Théâtre doit être regardé comme le plus innocent. Qui eſt-ce qui, malgré une prévention ſi générale, oſera entreprendre de le réformer ?

Les Comédiens de profeſſion ne s'aviſeront pas d'en faire l'épreuve ; &, s'il s'en trouvoit qui y penſaſſent ſérieuſement & qui vouluſſent l'exécuter, ils verroient bien-tôt leur Théâtre déſert ; &, à l'exception d'un petit nombre de perſonnes ſages & raiſonnables, tout le monde ſe mocqueroit d'eux & les abandonneroit : la miſere ſuivroit de près leur entrepriſe ; &, s'ils n'avoient pas la conſtance de la ſouffrir patiemment, ces mêmes Comédiens, ſi bien intentionnez, ſe trouveroient réduits à la néceſſité de revenir à leur ancienne méthode, & peut-être avec plus de licence & de déſordre qu'auparavant, pour ſe dédommager du tort qu'ils ſe ſeroient fait à eux-mêmes par leur ſageſſe, & par leur retenüe. D'ailleurs, il eſt difficile de ſuppoſer que ces

Comédiens fuſſent en état de ſubſtitüer, à ce qu'ils retrancheroient du Théâtre pour le réformer, tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le ſoutenir après ſa réformation. J'en conclus que le Gouvernement ſeul peut ordonner & faire exécuter la réformation, malgré les oppoſitions d'un tres-grand nombre de perſonnes mal inſtruites de leurs véritables intérêts.

CHAPITRE VII.

Quelle doit être la Comédie après la réformation du Théâtre.

LES Grecs, les Latins, & avec eux les Auteurs dramatiques de tout pays ont penſé que la vraie définition de la Comédie, c'eſt d'être une repréſentation qui nous fait voir nos foibleſſes, comme dans un miroir; qui nous découvre les illuſions de l'eſprit humain; qui nous met ſous les yeux nos vices & nos paſſions; afin que nous nous voyons nous-mêmes tels que nous ſommes, & que la riſée du Public nous faſſe connoître combien nous ſommes ridicules.

Les Comédies modernes

n'ont pour baſe, & ſouvent pour objet, que des intrigues d'amour & de mariage. Héliodore, dans ſon Hiſtoire Ethiopique, nous peint les honnêtes propos & les chaſtes combats de politeſſe entre Théagene & Cariclée: Achilles Tatius nous raconte les amours véritablement Platoniciennes de Clitophon & de Leucippe. Encore ſi dans la Comédie moderne les propos d'amour étoient traitez avec la même modeſtie; ce feroit, à la vérité, un miroir qui ne pourroit ſervir que pour repréſenter cette paſſion : mais il en réfléchiroit du moins quelques rayons d'utilité & de vertu; & les jeunes gens apprendroient juſqu'où ils doivent porter la politeſſe & la retenüe avec les femmes. L'amour nous en préſente dans les Comédies ſous une forme bien

différente : le vice ſe montre preſque toujours à découvert ; & on n'en remporte ſouvent que des impreſſions capables d'allumer ou de nourrir dans le cœur un penchant dangereux. Au reſte, quand même la Comédie moderne nous expoſeroit la paſſion d'amour, telle qu'Heliodore nous la dépeint entre Théagene & Cariclée, je ne croirois pas encore qu'elle pût être d'aucune utilité pour les mœurs, comme quelques-uns le prétendent. En effet, quelque air de ſageſſe & de modeſtie que l'on puiſſe donner à cette paſſion, elle aura toujours trop d'empire ſur le cœur des hommes, pour ne pas faire une impreſſion dangereuſe ſur les Spectateurs.

Si, par le ſecours de la Proſopopée, la Comédie paroiſſoit ſur la Scene, & qu'elle nous

parlât elle-même de ſa naiſſance, de ſes progrès & de ſa décadence; que de plaintes ne feroit-elle pas contre les Poëtes dramatiques modernes ? Je m'imagine qu'elle leur reprocheroit que, d'une femme d'honneur, ils en ont fait une proſtitüée, qui n'eſt bonne qu'à amolir & à corrompre le cœur des hommes. Elle les jugeroit dignes de la punition que Platon prononce contre les Poëtes, corrupteurs des bonnes mœurs, en les chaſſant de ſa République, comme gens capables de troubler l'harmonie d'un bon Gouvernement ; & je ſuis perſüadé qu'elle les exhorteroit à embraſſer une autre profeſſion, que celle d'écrire pour le Théâtre.

Entre tous les genres de Poëſies, celui qui demande particulierement

culierement un talent naturel, & un génie ſupérieur, c'eſt la Poëſie dramatique. Quiconque ne ſe ſent pas les diſpoſitions néceſſaires pour la traiter avec autant de ſageſſe que de dignité, doit y renoncer : on court riſque de ſe deshonorer, en la rendant mépriſable & pernicieuſe à la ſociété.

Quelque ſenſible que je paroiſſe à la perte de la bonne Comédie, telle que la poſſédoient les Anciens, & ſurtout les Grecs qui paſſent pour l'avoir portée à la plus haute perfection ; & avec quelque vivacité que je me déclare contre la Comédie moderne, je ne penſe pas pour cela qu'il faille abolir entierement la Comédie. Je ſçais que je ne pourrois en propoſer la ſuppreſſion, ſans me rendre ennemi de la République, & ſans m'oppoſer

aux ſages Reglemens d'une bonne Police. Quel ouvrage d'eſprit, & quel autre genre de Poëſie pourroit-on imaginer qui fût plus utile à la ſociété, & plus propre à y ſoutenir les bonnes mœurs que la Comédie, lorſqu'elle aura pour unique objet d'inſtruire & de corriger généralement toutes ſortes de perſonnes?

Tous les Philoſophes & tous les Sçavans les plus graves conviennent que les vices ne doivent point nous être reprochez crûment, & que ce n'eſt pas avec auſtérité qu'il faut enſeigner la vertu: la dureté des réprimandes révolte, & la ſechereſſe des préceptes dégoute; & c'eſt une maxime approuvée unanimement, qu'il faut tempérer, par la douceur, l'amertume des reproches & des leçons, ſi l'on veut perſüader & plaire en même tems.

Si la volupté, dit Platon, a été l'amorce de pluſieurs maux, il faut que la volupté ſoit l'appas de pluſieurs biens ; de ſorte que la volupté détruiſe la volupté.

Je ſçais, par le temoignage de tant d'excellens Ecrivains de l'antiquité, que la Comédie eſt un délaſſement agréable qui dédommage des fatigues du travail : que Ciceron appella les Poëtes comiques, des Poëtes amis de l'innocence : que l'on peut rapporter une infinité d'exemples des amuſemens honnêtes, que les plus grands Hommes ont fait ſuccéder à leurs occupations ſérieuſes & importantes : que les perſonnes les plus ſages ſe livrent quelquefois à des momens de loiſir & de récréation, qui ne prennent rien ſur leurs devoirs.

J'ajoûte encore que, dans notre

ſiecle, les amateurs de la Comédie ne s'expoſent guere à recevoir des leçons que ſur le Théâtre; & que ce motif, fût-il ſeul, devroit ſuffire pour faire revivre la Comédie, s'il n'y en avoit pas; afin d'apprendre leurs véritez à des hommes qui, ſans cela, les ignoreroient éternellement; puiſqu'il n'eſt que trop commun d'être aveugle ſur ſes propres défauts, pendant qu'on eſt ſi clairvoyant ſur ceux des autres.

Mon véritable ſentiment ſeroit donc que l'on imitât, en cela, les Anciens qui ont diverſifié la Comédie, en l'accommodant au tems, aux mœurs & au goût des Spectateurs. Je crois que, pour y parvenir, il ſeroit à propos de renouveller ce genre de Comédie inventé par les Grecs, qui, ſe renfermant dans les bornes de la ſageſſe & de la modeſtie, ne

ſe permît de fronder & de ridiculiſer les vices qu'en général, ſans aucune application perſonnelle. Une telle Comédie pourroit être le miroir de la vie humaine, en préſentant aux vicieux, dans le Jeu des Comédiens, une image ſi naturelle de leurs déſordres, qu'elle ſeroit capable de les en faire rougir & de les porter à s'en corriger. Les ignorans y verroient combien ils ſont mépriſables par leurs bévûës & par l'abſurdité de leurs raiſonnemens, & ſe trouveroient excitez à chercher les moyens de s'inſtruire : les Suivantes ruſées & intrigantes y ſeroient frapées de la punition de leurs artifices & de leurs entrepriſes téméraires : les Valets fourbes & infideles y reconnoîtroient que les friponneries ſont tôt ou tard découvertes & punies : l'Avare ſor-

dide ne verroit qu'avec confuſion, dans un autre lui-même, la perte & l'enlevement d'un argent amaſſé avec tant d'indignité & gardé avec tant d'inquiétude : le jeune homme diſſipateur n'y enviſageroit qu'en tremblant, l'indigence dans laquelle il court riſque de ſe précipiter par l'excès de ſes profuſions. (1) Enfin les ſujets des Co-

(1) On pourroit répondre que ces avantages ſe trouvent, pour la plus grande partie, dans les Pieces comiques du Théâtre François, ſurtout dans les Pieces de caractere ; mais, en ſuppoſant même que ces caracteres ſoient traitez d'une maniere propre à la correction des mœurs, il ſera toujours vrai de dire, par les raiſons que nous avons déjà expliquées dans le prémier Chapitre de cet ouvrage, que ces mêmes Pieces ſont ternies & en quelque ſorte dégradées par mille traits de licence & de corruption; en ſorte que, ſi elles contiennent quelque inſtruction, elles renferment infiniment plus de mauvais principes & de dangereux exemples.

médies pourroient être en auſſi grand nombre qu'il y a de vices & de paſſions inſéparables de quelque ridicule. Et qui eſt-ce donc qui ne ſent pas la force & l'utilité d'une pareille Comédie, dans laquelle un vicieux, par fiction, en inſtruiroit plus d'un véritable ? C'étoit avec grande raiſon que Dion Chryſoſtome reprochoit aux Citoyens d'Alexandrie de ne pas avoir parmi eux quelque Poëte comique qui reprît leurs vices, comme en avoient les Athéniens. On ne ſera peut-être pas fâché, de trouver ici le diſcours remarquable que ce Philoſophe leur tient à ce ſujet.

» Il n'y a parmi vous, leur dit- *Orat.* » il, ni Poëte, ni aucune autre 32. » perſonne aſſez zélée, pour » vous reprocher avec affec- » tion, & pour mettre au jour

» vos défauts & ceux de toute
» la Ville ; s'il vous arrive, par
» bonheur, qu'il en paroiſſe quel-
» qu'un, vous devez l'embraſſer
» avec la plus grande amitié, &
» le recevoir avec autant de joye
» & de ſolemnité, que ſi vous
» célébriez un jour de fête.....
Peu après il ajoûte : » Si quel-
» qu'un prend l'extérieur de Phi-
» loſophe, dans la vûë du gain,
» ou par vaine gloire & non pas
» pour votre utilité, il ne mérite
» pas que vous le receviez ; on
» peut le comparer à un Méde-
» cin qui, viſitant un grand nom-
» bre de malades, ne penſe à
» rien moins qu'à les guérir, mais
» à leur diſtribüer des couron-
» nes & des parfums, à leur me-
» ner des femmes de mauvaiſe
» vie, & par conſéquent à irri-
» ter leurs maladies & à les ren-
» dre incurables. Il n'y a rien

» de plus rare, ni de plus difficile,
» que de trouver un homme, qui,
» de bonne foi & ſans autre in-
» tention que de bien faire, diſe
» librement la vérité; & à qui
» l'amour de la gloire, ou de la
» fortune, ne ſoit pas capable de
» fermer la bouche; qui s'expoſe
» courageuſement à déplaire, à
» recevoir des affronts & à eſſuyer
» les mépris & ſouvent les inſul-
» tes de la multitude; & qui s'y
» détermine par affection pour
» ſes Concitoyens & par zele
» pour ſa Patrie. » C'eſt ainſi que s'exprime Dion Chryſoſtome.

Le Poëte comique, qui marcheroit par le chemin ſi rebâtu & ſi dangereux de la Comédie de nos jours, reſſembleroit, ſans doute, à ce Médecin pernicieux: comme lui il apporteroit, à une nombreuſe aſſemblée de malades, au lieu d'un remede capa-

ble de les guérir en corrigeant leurs vices, il leur apporteroit, dis-je, la mort, en les entraînant dans de nouveaux excès par ſes diſcours & par ſes actions. Mais à propos de l'utilité que l'on peut retirer de la Comédie, je crois devoir faire mention ici d'un fait arrivé il y a plus de cent ans.

Du tems de Ranuce Farneſe, Duc de Parme, Prince d'un grand eſprit, un vieux Seigneur de ſa Cour s'étoit livré aveuglément à l'amour d'une femme, dont la réputation étoit équivoque. Le Prince chériſſoit ce Courtiſan; il fut touché de le voir le joüet & la victime d'une paſſion honteuſe, & chercha tous les moyens de le guérir. Tout ce que l'on put imaginer s'étant trouvé inutile, le Prince eut enfin recours à la Comé-

die; & ce remede lui réüſſit. L'action de la Piece étoit un Vieillard amoureux : le Courtiſan s'y trouva peint d'une maniere à ne pouvoir ſe méconnoître; &, ſurtout lorſqu'il entendit, ſur la Scene, la lecture des Lettres qu'il avoit lui-même écrites à ſa Maîtreſſe, il en fut ſi honteux, qu'il renonça dans le moment, & pour toûjours, à ſa paſſion. On prétend que Cratès de Thebes ne connoiſſoit que trois remedes pour guérir de la maladie d'amour; la faim, le tems & la corde : l'Hiſtoire du Vieillard de Parme nous apprend que la Comédie eſt un quatrieme remede, non moins infaillible que les trois autres, mais qui mérite toute préférence, parce qu'il eſt bien plus aiſé à prendre & qu'il produit ſon effet en divertiſſant le malade.

Conclüons donc, avec les Partiſans du Théâtre, que, ſi on aboliſſoit la Comédie, on feroit un grand tort à la République; puiſqu'il ne reſteroit plus de moyen d'inſpirer de l'horreur pour le vice & de donner du goût pour la vertu à ce grand nombre d'hommes qui, comme nous l'avons déjà dit, ne vont guere à d'autre Ecole que le Théâtre, & qui, ſans les leçons qu'ils y reçoivent, ignoreroient, toute leur vie, leurs défauts, loin de travailler à s'en corriger. Mais, pour tirer encore plus d'utilité de cette Ecole qu'on ſuppoſe néceſſaire, réformons les Comédies, & mettons les dans un état de pureté capable de pouvoir nous procurer l'avantage que nous nous promettons. Car, je le répete, tant que les Poëmes dramatiques reſ-

ſeront tels qu'ils ſont aujourd'hui, ils pourrout bien corriger en quelque point, mais ils feront plus de mal que de bien, ainſi que je l'ai remarqué dans l'examen de l'Avare de Moliere.

DEUXIEME PARTIE.

Méthode & reglement pour réformer le Théâtre.

AVANT PROPOS.

QUand on objecte aux Défenſeurs du Théâtre l'autorité des Peres de l'Egliſe qui l'ont ſi formellement condamné, ils ne manquent pas de répondre, que ces Spectacles, qui ont attiré l'indignation des prémiers Chretiens, étoient des Ecoles de Paganiſme, & qu'ils faiſoient partie du culte que les Gentils rendoient à leurs fauſſes Divinitez. Ils ajoûtent que ces mêmes Peres ne pouvoient imaginer, pour lors, que les Spectacles

prendroient quelque jour une autre forme & deviendroient des Ecoles de la vertu, tels enfin que des Chretiens pourroient les repréſenter ou y aſſiſter, ſans bleſſer en rien ni leur conſcience, ni leur religion : d'où ils conclüent que les vives déclamations des Anciens Peres, contre le Théâtre de leur tems, ne prouve rien contre les Spectacles d'aujourd'hui. Il ſuffiroit, pour détruire ce raiſonnement, de faire remarquer combien les Peres & les Docteurs des derniers tems ſont d'accord avec les Anciens ſur l'article du Théâtre. Mais allons plus loin, & pénétrons les motifs qui ont déterminé nos Docteurs à interdire les Spectacles modernes aux Chretiens. Le Théâtre ne fait plus, il eſt vrai, partie du culte de la Religion Payenne;

mais la corruption des mœurs n'y regne pas moins que ſur les Théâtres de Rome & d'Athenes. La plus grande partie de tout ce que les prémiers Peres de l'Egliſe ont dit, au ſujet des Spectacles des Payens, peut être appliqué, à juſte titre, à ceux de notre tems: &, parmi les Docteurs modernes, ceux qui ont paru les plus favorables aux Spectacles d'à préſent, en prononçant qu'on pourroit les tolérer, leur ont donné des bornes ſi étroites, que ni les Poëtes, ni les Comédiens ne s'y ſont jamais renfermez. Ainſi donc, quoique je convienne de la grande différence qui ſe trouve entre les Spectacles modernes & les anciens, ſurtout du côté de l'intention, je me ſens forcé d'avoüer qu'ils ne laiſſent pas de ſe reſſembler beaucoup, tant par la qualité

qualité du jeu, que par les motifs de l'action.

Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de remarquer auſſi que tous les Spectacles des Grecs & des Romains ſubſiſtent encore, du moins en partie, parmi les Chretiens. Je conviens qu'ils n'ont pas la même forme; qu'ils ſont deſtitüez de l'appareil majeſtüeux des Théâtres, des Cirques & des Amphithéâtres; & c'eſt peut-être ce qui empêche qu'on ne les reconnoiſſe : mais, ſi ces magnifiques monumens, dont nous avons encore de ſi beaux reſtes, étoient rétablis, & ſi on en bâtiſſoit d'autres ſur leur modele, on ſeroit forcé de convenir que les Spectacles, en paſſant des Payens aux Chretiens, n'ont fait que changer de nom.

Car enfin, la plûpart de ces Jeux, qu'on voit en uſage parmi

les Chretiens, ne ſont-ils pas une image vivante de ce que nous ont conſervé les différens Ecrivains de l'antiquité. Ce qu'ils nous diſent confuſément & par lambeaux, quand ils nous font la deſcription de leurs Théâtres, nous laiſſe, il eſt vrai, dans l'incertitude ſur bien des articles, & ne nous donne pas une idée préciſe de la conſtruction & des uſages de la Scene ; mais c'eſt ce qui arrive tous les jours aux Ecrivains même les plus exacts, lorſqu'ils parlent de quelque choſe que tout le monde a ſous les yeux : il eſt rare qu'en pareil cas un Auteur ſe donne la peine d'en faire un détail circonſtancié, parce que les vivans en ſont inſtruits. C'eſt peut-être par cette raiſon que les citations des Anciens, en matiere de Théâtre, ont jetté les Commenta-

teurs dans une confuſion terrible. Ils ſe contrediſent ſans ceſſe, en cherchant à éclaircir des faits par l'aſſemblage de quelques mots diſperſez dans pluſieurs Auteurs différens; c'eſt vouloir trouver des rayons de lumiere dans les ténébres les plus obſcures. Il faut avoüer cependant que nous aurions de grandes obligations à ces Travailleurs infatigables, ſi enfin ils venoient à bout de leur projet, & qu'ils ne nous laiſſaſſent pas toujours un nouvel éclairciſſement à ſouhaiter. D'ailleurs, je ſuis convaincu que ces recherches auroient coûté bien moins de travail & ſeroient devenües bien plus utiles, ſi les Modernes avoient conſulté, avec attention, les uſages & les coûtumes de leur ſiecle; car ils auroient trouvé, à chaque pas, des traces de cette antiquité qu'ils veulent expliquer.

En effet, quelle peut être l'origine des courſes de Chevaux à Rome, à Florence, dans les deux Siciles & dans la Lombardie ? D'où viennent ces combats à la Lutte, où s'exercent des hommes nuds & frottez d'huile dans les *Mareme* en Toſcane ; ces autres combats, connus à Piſe, où les combattans, pour toute arme, ont la tête couverte d'un caſque de fer & tiennent à la main droite un bouclier du même métal ; comme les combats à coups de poings ſont en uſage à Veniſe, & ceux *del Calcio* à Florence ? Ne voit-on pas encore tous les jours des combats de Gladiateurs en Allemagne & en Angleterre ? Enfin, à quoi comparerons nous les combats de Taureaux en Eſpagne & tant d'autres Jeux de la même eſpece,

que toutes les Nations de l'Europe ont variez ſuivant leur génie & le climat de leur pays.

Quant à moi, je ne les ai jamais regardez que comme un reſte des Spectacles des Anciens; j'y ai trouvé par tout l'image vivante de la Lutte & des combats des Athletes; de la courſe des chariots; des combats des bêtes fauves, &c. & je répete encore que, ſi les Sçavans, qui ſe ſont donné la torture pour découvrir les uſages des morts, avoient bien étudié les vivans, ils ſeroient parvenus, peut-être, à expliquer bien des paſſages des Anciens, qui ſont encore inintelligibles par les contradictions ſans nombre de ceux qui ont entrepris de les interpréter.

Je penſe donc que preſque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe ne ſont, dans

leurs Jeux & dans leurs Spectacles, qu'imiter imparfaitement ce que leurs Peres avoient exécuté avec plus de régularité & de magnificence. Ces Jeux & ces Spectacles, que l'autorité publique avoit abolis, ou qui avoient ceſſé d'eux-mêmes, ſans que depuis on les eût protegez, peu à peu ont été rétablis par les peuples, de leur propre mouvement; mais, en les rétabliſſant, on les a déguiſez; & on y a ajoûté du nouveau, ſans leur ôter néanmoins tout ce qu'ils tenoient de leur prémiere origine. De-là vient que les Spectacles modernes ſont une image informe des Spectacles des Anciens.

La Tragédie & la Comédie ont réparu auſſi chez les Modernes, ainſi que les autres Spectacles des Anciens; mais leur ſort a été bien différent. Sans être ſou-

tenües, comme autrefois, par la ſomptüoſité des Théâtres, elles ont eu le bonheur de revivre, telles que les Grecs & les Latins les avoient imaginées. Il eſt aiſé, en les confrontant, de ſe convaincre que la forme en eſt la même : on peut dire de plus que les Modernes ont ſurpaſſé leurs modeles en bien des parties; principalement dans l'œconomie de l'action & dans la vraiſemblance de la repréſentation.

Les Modernes nous ont préſenté ſur la Scene les Acteurs, tels que la nature les a faits, & non défigurez par les coturnes, par les maſques & même par la voix, dont le ſon n'étoit jamais naturel ſur les Théâtres d'Athenes & de Rome; car il falloit la proportionner à la figure agrandie des perſonnages, & à la diſ-

tance des Spectateurs. Ajoûtons que le Théâtre moderne mérite toute préférence, par la commodité qu'il procure aux Acteurs, auſſi bien qu'aux Spectateurs : les prémiers peuvent exprimer les ſentimens & les paſſions dans les tons convenables & naturels : les ſeconds ſont à portée de concevoir toute la force & toute la fineſſe de l'expreſſion ; puiſque les Théâtres modernes ne ſont pas, à beaucoup près, ſi vaſtes que les Théâtres des Anciens, ni expoſez au grand air, comme ils l'étoient. Enfin, ſuivant mon avis, les Modernes peuvent ſe vanter qu'en faiſant revivre le Théâtre, ils l'ont mis dans un meilleur état qu'il n'étoit.

Ce Théâtre, dira-t'on, qui, par tant de motifs, eſt devenu un divertiſſement ſi néceſſaire & ſi chéri du Public, doit donc toûjours

jours être ſoûtenu & protégé par les Souverains, & par les Magiſtrats. Je ne m'y oppoſe pas; mais cette protection & cet avantage ne doivent être accordez par les Princes, & ne peuvent être méritez par les Comédiens, qu'autant que le Théâtre ſera dans un état tel que les honnêtes gens & les Chretiens puiſſent y aſſiſter, ſans avoir rien à ſe reprocher. En un mot, ſi la politique des Gouvernemens de toute l'Europe s'oppoſe à la ſuppreſſion du Théâtre par de bonnes raiſons, je n'en entrevois aucunes qui doivent empêcher qu'on ne donne généralement les mains à une bonne réformation. Les Réglemens que je vais propoſer, n'en ſont qu'une foible ébauche; & je ſuis perſüadé qu'on les porteroit à une plus

grande perfection, ſi jamais on l'entreprenoit ſérieuſement.

REGLEMENS

Pour la Réformation du Théâtre.

IL me paroît que, lorſque la réformation du Théâtre ſeroit décidée, le Souverain ou la République, qui l'auroit entrepriſe, pourroit établir une eſpece de Conſeil des perſonnes ſuivantes.

Un Chef ou Préſident pour le Roy, ou pour le Sénat; un Subſtitut du Lieutenant Général de Police, ou du Magiſtrat qui a l'inſpection du Gouvernement intérieur de la Ville; deux Docteurs de la Faculté de Théologie; deux Poëtes de Théâtre, d'un

âge mûr & en état de juger des Pieces, & un ou deux anciens Comédiens. Dans la prémiere aſſemblée on feroit lecture des Conſtitutions de la réforme, qui ſeroient enrégiſtrées enſuite, & qui contiendroient, à peu près, ce qu'on va lire dans les articles ſuivans.

1°. Le Théâtre n'eſt que trop ſouvent une porte ouverte au dérangement de la jeuneſſe. De tout tems des enfans de famille & des Gentils-Hommes même, ſe ſont faits Comédiens, à la faveur des Arrêts du Parlement qui ont décidé que la Profeſſion de Comédien ne déroge point. Pour prévenir cet inconvénient, & pour ne pas laiſſer croupir dans le déſordre des jeunes gens, qui ſe porteroient, peut-être, au bien, & dont la République pourroit tirer un jour quelques

ſecours, le Roy ordonneroit qu'on ne reçût point d'Acteur qui ne fût connu pour homme d'honneur, &, comme tel, avoüé de ſa famille. A cet effet il ſeroit obligé de produire des témoins & de préſenter des Certificats en bonne forme : il ſe ſoûmettroit ſans réſerve à tous les reglemens du nouveau Théâtre ; &, ſi dans la ſuite il manquoit à ſon devoir, ou que ſa conduite ſe dérangeât, & qu'enfin on fût obligé de le congédier du Théâtre, il ſortiroit ſans aucune récompenſe.

2°. Dans toutes les Pieces nouvelles qui ſeront écrites pour le Théâtre de la Réformation, ſoit Tragédies, Comédies, ou autres de quelque genre que ce puiſſe être, la paſſion d'amour, telle qu'il eſt d'uſage de la repréſenter aujourd'hui, ſera entierement exclüe : bien entendu, cependant,

que, ſi quelque nouvel Auteur trouvoit le ſecret de donner des inſtructions utiles ſur cette paſſion, en ſorte que les Spectateurs pûſſent en devenir meilleurs, il faudroit admettre ſa Piece, comme on admet celles où ſont repréſentées la haine, la vengeance & les autres paſſions; lorſque ces paſſions, loin d'être approuvées ou victorieuſes, ne peuvent inſpirer aux Spectateurs qu'une horreur ſalutaire.

3°. On examinera toutes les anciennes Pieces, pour choiſir celles qui paroîtront le plus ſuſceptibles de correction; & dans leſquelles, ſurtout, on pourra retrancher les Scenes d'amour, qui ne ſeroient pas compatibles avec la pureté des mœurs que l'on ſe propoſe d'introduire ſur le Théâtre. Si pourtant le Conſeil jugeoit à propos d'en con-

ſerver quelques-unes, où la paſſion d'amour ne parût pas nuiſible, ni capable de corrompre le cœur, il ne faudra l'inſérer dans le Régiſtre qu'après qu'on ſe ſera aſſûré qu'elle eſt propre à corriger les mœurs, à inſpirer une bonne morale, & à faire aimer la vertu; ce qui doit être le prémier objet de toutes les Pieces du nouveau Théâtre.

4°. Il n'y aura point de femme dans la Troupe qui ne ſoit mariée, & dont le mari ne vive avec elle, ſoit qu'il faſſe la profeſſion de Comédien, ou non: &, à l'égard de la conduite des Actrices, on ſuivra la méthode des Hollandois; (1) pour le moindre ſcandale qu'elles donne-

(1) Voyez mes Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe, page 196.

ront on les congédiera ; lorſqu'elles ſortiront de cette maniere, elles ne joüiront que de la moitié de la penſion; & elles la perdront en entier, ſi elles continüent à faire mal penſer d'elles, même après leur ſortie de la Troupe. De même, ſi, pendant qu'elles ſeront au Théâtre, on s'apperçoit d'un dérangement plus marqué, elles ſeront chaſſées de la Troupe, & privées entierement de la penſion.

5°. Il ſera défendu, à l'avenir, aux filles & aux femmes de danſer ſur le Théâtre, ſans en excepter même celles qui ſeroient Actrices.

6°. Avant qu'une Piece nouvelle puiſſe être préſentée au Conſeil, qui ſeul a droit de la recevoir, il faudra qu'elle ait paſſé par quatre examens particuliers.

En premier lieu, le Subſtitut

de la Police jugera ſi l'ouvrage n'eſt point contraire aux Loix du Gouvernement. En ſecond lieu, la Piece ſera remiſe à un des Théologiens du Conſeil, qui décidera ſi elle ne bleſſe en rien la Religion & la bonne morale; enſuite elle ſera lüe par un des Poëtes du Conſeil, qui donnera ſes avis ſur le ſtile, les Vers, l'action, la conduite, & qui fera toutes les objections qui ſont du reſſort du génie & de l'art. Pour le quatrieme examen, il ſera fait par un des Comédiens du Conſeil, & aura pour objet tout ce qui concerne l'exécution théâtrale; ſurquoi les Comédiens ſont plus en état que perſonne de juger : il examinera ſéverement les plaiſanteries, & ſurtout les équivoques d'un certain genre, qui ne percent pas aiſément à la lecture, mais qui frappent à la

repréſentation ; parce que ſouvent ils dépendent plus du geſte que des paroles. Alors la Piece ſera remiſe à l'Auteur, afin qu'il la corrige ſuivant les notes qui lui auront été communiquées ; & ce n'eſt que lorſqu'il l'aura réformée, qu'elle ſera lüe au Conſeil aſſemblé, qui décidera ſi elle doit être reçüe & inſcrite ſur le Régiſtre.

7°. La recette entrera toute entiere dans la caiſſe ; &, à la fin de l'année, ce qui reſtera, tous frais payez, ſera employé en œuvres de piété.

8°. La Troupe ſera compoſée comme on la voit aujourd'hui au Théâtre François ; mais, pour jetter plus de comique dans les petites Pieces, on ajoûtera, aux Acteurs ordinaires, l'Arlequin perſonnage maſqué du Théâtre Italien. On ſçait, par

expérience, avec quelle facilité cet Acteur peut entrer dans la bonne Comédie, & combien il eſt propre à la rendre encore plus amuſante.

9°. Il ſera défendu d'ouvrir le Théâtre, ni de donner aucun Spectacle, de quelque genre que ce puiſſe être, les jours de Fêtes & de Dimanche, & tout le tems de Carême. (1)

Voilà les articles capitaux qui peuvent conduire à la réformation, ſauf à les rectifier & à les augmenter, ſuivant qu'on le jugera à propos. Quant aux difficultez qui peuvent ſe préſenter dans l'exécution, je n'en trouve point d'inſurmontables.

Quant à l'Opéra, je ne crois

(1) Voyez à la fin de l'ouvrage le plan du Théâtre, &c. qu'on auroit placé ici, ſi l'on n'avoit craint de faire une trop longue digreſſion.

pas qu'il ſoit aiſé de lui faire ſubir les Reglemens de la Réformation : comme, en pareille matiere, on ne doit pas faire les choſes à demi, je n'en parlerai point ; ce ſera au Magiſtrat prépoſé pour la Police des Spectacles à examiner les déſordres qu'il faudroit réprimer, & dont je ne veux pas faire l'énumération. La maladie eſt bien grande ; &, ſi l'on veut y appliquer les remedes proportionnez, je crains fort que le malade ne périſſe dans l'opération.

DE tous les articles que je propoſe, pour parvenir à réformer le Théâtre, je ſuis ſûr qu'il y en a deux, principalement, qui déplairont au plus grand nombre des Spectateurs ; le ſecond & le cinquieme. Dans le

ſecond, j'exclus tout-à-fait la paſſion d'amour des Pieces qu'on écrira pour le nouveau Théâtre; &, dans le cinquieme, je prétends abolir entierement la danſe des femmes. Examinons les objections qu'on peut faire contre ces deux articles; &, toute prévention à part, ne donnons gain de cauſe qu'à la raiſon.

On commencera par m'oppoſer que mon ſyſtême (toute proportion gardée) peut-être comparé à celui de Platon, par rapport à ſa République: il auroit fallu, pour la peupler, que ce Philoſophe eût créé des hommes nouveaux; &, pour fonder le Théâtre que je propoſe, on dira qu'il faudroit pétrir des hommes d'une pâte toute nouvelle: on ajoûtera qu'il eſt impoſſible que des Spectateurs, qui n'ont jamais connu d'autres Spec-

tacles que ceux où l'amour ſert de baſe, où cette paſſion anime les intrigues, où elle détermine preſque les caracteres, & où enfin les épiſodes & la diction ne reſpirent que l'amour, il eſt impoſſible, dis-je, que de tels Spectateurs adoptent préciſément le contraire, & ne ſoient pas révoltez par mon ſyſtême.

Sans prétendre qu'il arrive dans les hommes une métamorphoſe ſi générale, je ne déſeſpere pas qu'une bonne partie des Spectateurs ne ſe déclare en faveur du nouveau Théâtre, par les motifs que j'ai préſentez plus haut : quant à ceux qui ne goûteroient pas ces motifs, je ſuis réduit à les plaindre de ce qu'ils n'ont pas la force de ſecoüer le joug d'une mauvaiſe habitude : j'avoüe cependant qu'il pourroit bien arriver que, dans les

commencemens, l'afflüence des Spectateurs ne fût pas grande; mais en ce cas la caiſſe du Théâtre ſuffira, pour ſoûtenir la dépenſe, avec ſes propres fonds, & tous les autres ſecours que nous marquerons plus bas. Peu à peu le Spectacle ſe repeuplera; & le vuide, cauſé par la déſertion des libertins, ſera bien-tôt rempli par des hommes ſages & raiſonnables, dont l'approbation ſera plus flateuſe & d'un plus grand poids pour les Auteurs & les Acteurs du nouveau Théâtre.

Suppoſé pourtant que les chambrées diminüent, & que la plus grande partie des Spectateurs d'aujourd'hui, ſans être remplacez par d'autres, ne veüille point aſſiſter à des repréſentations qui lu paroîtroient inſipides, cet inconvenient ne dureroit pas longtems.

La jeuneſſe qui ſort des Colléges fournit, tous les trois ou quatre ans, une recrüe conſidérable aux Spectacles; &, preſque tous les dix ans, on les voit entierement renouvellez de Spectateurs. Ces jeunes gens trouveroient le Théâtre réformé, & s'en accommoderoient ſans peine; les principes d'honneur & de vertu, dans leſquels ils ſont élevez, ne leur permettroient pas de ſouhaitter des Spectacles d'une autre eſpece; & quand, dans un âge plus avancé, ils liroient les Pieces de l'ancien Théâtre, loin de ſe plaindre de ce qu'on ne les joüeroit plus, ils auroient plûtôt peine à comprendre que leurs peres euſſent pû goûter la licence de leur tems. Je penſe donc que, pour accoûtumer le plus grand nombre des Spectateurs aux Pieces du Théâtre de la Réfor-

mation, il n'eſt pas néceſſaire de renouveller les hommes; laiſſons-les tels qu'ils ſont, & ſouffrons qu'ils viennent au monde comme la nature les forme : il ſuffit de ne les pas pervertir par une éducation dangereuſe & par de mauvais exemples.

Qu'on n'objecte pas non plus que les Poëtes ſe trouveront ſans reſſource, & que leur génie n'aura plus de quoi s'exercer : que leur ôter la ſeule paſſion qui eſt généralement goûtée, c'eſt vouloir leur impoſer un éternel ſilence; & que les contraindre à écrire des Pieces de Théâtre ſans amour, c'eſt comme ſi on vouloit forcer des ſoldats à marcher au combat, après qu'on les auroit déſarmez.

J'ai trop bonne opinion des Poëtes, pour ſuppoſer qu'aucun d'eux puiſſe penſer de la ſorte;

ſorte ; & je crois auſſi que, parmi les Spectateurs, il n'y aura qu'un petit nombre de gens peu inſtruits qui pourront tenir un pareil langage. En effet les Poëtes de ce ſiécle ſont trop éclairez & trop honnêtes gens, pour n'avoir pas toûjours rougi d'être forcez, par l'exemple de leurs prédéceſſeurs & par la corruption du ſiécle, à célébrer ſans ceſſe & uniquement la paſſion d'amour. Dailleurs, ils connoiſſent trop bien l'Antiquité pour ne pas ſçavoir que les Grecs n'ont preſque point placé cette paſſion dans leurs Poëmes dramatiques ; & que, lorſqu'ils en ont fait uſage, ce n'a été que pour en inſpirer de l'horreur, ou pour en tirer quelque ſujet d'inſtruction ; comme on voit dans *Phedre* & dans *Andromaque*. J'oſe donc aſſûrer au contraire qu'ils ſeront char-

mer de voir leur génie en liberté, & que leurs prémiers efforts feront connoître combien l'amour, qu'on croit aujourd'hui l'unique fondement du Théâtre, y eſt étranger; pendant que la nature toûjours féconde fournit abondamment, dans le cœur de l'homme, des ſujets convenables pour former de bons Citoyens.

A l'égard du cinquieme article, qui abolit la danſe des femmes du Théâtre, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit dans le quatrieme Chapitre. *Que la pudeur eſt l'appanage des femmes.*

J'ai toûjours regardé la forme de l'habillemeut des femmes, comme une ſuite & comme une conſéquence de cette modeſtie dont le ſexe fait profeſſion; auſſi voyons nous que, dans tous les pays, quelque différence que l'uſage ait introduit dans les habits,

ceux des femmes ont été reſpectez; &, malgré les variations infinies de la mode, elles ſont reſtées couvertes depuis les épaules juſqu'aux pieds; il y a même des pays où elles ſont enveloppées en entier dans une mante, en ſorte qu'elles ne laiſſent entrevoir qu'un œil pour ſe conduire; mais dans les pays même où les femmes ont le plus de liberté, la décence exige qu'elles ne laiſſent voir préciſement que leur viſage & leurs mains; encore ont elles ſoin de porter toûjours des gants.

Les Actrices, dont les rôles ſe bornent à repréſenter dans les Tragédies ou dans les Comédies, peuvent conſerver dans leurs habillemens toute la modeſtie & toute la décence que le ſexe & la ſociété exigent : il n'en eſt pas de même des Danſeuſes;

en ſuppoſant du moins qu'elles ſont forcées de faire ce qu'elles font, c'eſt-à-dire de porter des habits très courts, & ſouvent d'avoir la gorge découverte, c'en eſt aſſez, ſans en dire d'avantage, pour prouver que la modeſtie ne peut s'accorder avec cette profeſſion. Je me contenterai donc d'ajoûter que la Comédie la plus libre eſt mille fois moins dangereuſe que la danſe des femmes ſur la Scêne.

J'eſpere que les perſonnes raiſonnables ſeront de mon ſentiment, & qu'elles ſe joindront à moi pour la défenſe, ſurtout, du ſecond & du cinquieme article de mes Reglemens de réformation.

TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

AVANT PROPOS.

MA prémiere idée avoit été de faire l'examen de preſque toutes les Tragédies du Théâtre François : je voulois les placer chacune dans des claſſes différentes ; en diſtinguant celles que je conſerve telles qu'elles ſont ; celles que je conſerverois, ſi elles étoient corrigées ; enfin celles que je rejette. Mais, de crainte d'ennuyer par un détail trop long, car je crois que cet examen ſeul feroit la matiere d'un gros volume, je me ſuis reſtreint

à un petit nombre de Pieces, qui ſuffiront cependant pour donner une idée des trois genres différens, ſous leſquels les Drames de tous les Théâtres de l'Europe peuvent ſe ranger.

Si, dans les ouvrages de belles Lettres, les Sçavans ont ſoin de laiſſer au Lecteur intelligent le moïen d'occuper ſon eſprit, ſoit en devinant, ou même en ajoûtant quelque fois aux idées qui lui ſont préſentées, & que l'Auteur, dans cette intention, n'aura pas tout à faît développées, j'ai crû que je ne pouvois rien faire de mieux que d'imiter une conduite également ſage & utile; parce qu'elle ne dérobe rien au Lecteur ignorant (pour qui il y en a toujours aſſez) en même tems qu'elle procure un vrai plaiſir au Lecteur de génie & de goût, qui eſt bien aiſe de pouvoir met-

tre quelque choſe du ſien à ſa lecture.

Au ſurplus, parmi les gens de Lettres il y en a qui ſont, plus que tous les autres, en droit de me critiquer ſur ce point : ce ſont les Auteurs dramatiques. C'eſt à eux qu'il appartient de dire leur ſentiment ; ſi j'ai manqué par trop de complaiſance ou par trop de ſévérité, en adoptant, en ſouhaitant qu'on corrigeât, ou en rejettant les ouvrages de Théâtres que j'ai examinez. N'en donnant qu'un petit nombre je leur laiſſe le champ libre, pour examiner eux-mêmes les Pieces qui reſtent ; ce qu'ils feront, ſans doute, mieux que moi ; j'évite par là l'inconvénient de leur donner un ouvrage immenſe à faire, s'ils vouloient critiquer les jugemens que j'aurois portez ſur deux ou trois mille Pieces.

Ajoûtons à cela que je n'aurois pû examiner toutes les Pieces de Théâtre, ſans courir riſque de critiquer les vivans ainſi que les morts; car il auroit bien fallu nommer la claſſe où je crois que chacune de ces Pieces doit être placée; & ſi, par hazard, j'avois arrangé l'Ouvrage de quelque Auteur vivant ſous la claſſe de Pieces à corriger, ou à rejetter, j'aurois infailliblement déplû à mes amis (& ſous ce nom je comprens les Poëtes que je fais profeſſion d'aimer & d'eſtimer tous ſans exception) & je me ſerois attiré la haine de tous les amis des Auteurs. Je laiſſe donc aux Poëtes même le ſoin de ſe rendre juſtice, & à leurs amis celui de les critiquer & de leur donner des conſeils utiles dans l'occaſion.

Au reſte le deſſein que je m'étois

tois propoſé, quand j'ai travaillé ſur les Tragédies, a été de les examiner du côté des mœurs; afin de bannir du Théâtre de la réforme toutes les Pieces où la paſſion d'amour eſt portée à des excès qui peuvent être préjudiciables plûtôt qu'utiles: mais, en travaillant ſelon mon plan &, pour ainſi dire, en chemin faiſant, j'ai trouvé que les déſordres de l'amour étoient ſouvent ſi mal imaginez par les Poëtes, qu'il m'a été quelquefois impoſſible de ne pas relever des défauts que j'ai crû appercevoir dans leurs Ouvrages; & c'eſt ſur cela que je crois devoir prévenir mon Lecteur, & lui faire connoître ce que je penſe.

Je fais cas des regles ſans en être l'eſclave: je ſuis l'admirateur de la nature; & toutes les fois que les regles s'en éloignent il

m'en coûte peu pour les abandonner. Les grands Maîtres (ainſi que d'illuſtres Ecrivains ont remarqué) nous ont donné pluſieurs préceptes qui ſont contraires à la vérité & à la raiſon : depuis deux mille ans nous portons le joug ſans oſer le ſecoüer ; parceque nous ne les approfondiſſons point ces préceptes, ou parce que nous nous obſtinons à les ſoutenir par prévention. J'ai penſé moi-même comme les autres, pendant un tems ; &, dans la crainte qu'on ne m'accuſât de préſomption en combattant l'opinion générale, j'ai ſoutenu les regles tant que j'ai pû ; comme on en peut juger, ſurtout par mon examen ſur Œdipe : mais, en pénétrant plus avant, je me ſuis ſenti forcé de les abandonner ; & je me ſuis dit à moi-même que ſi mon ſentiment étoit fondé ſur la

vérité, je ne devois point craindre de parler.

Quoique je me ſois ſcrupuleuſement attaché dans mes Ouvrages aux regles d'*Ariſtote*, & que j'en aye même fait le fondement des préceptes que j'ai pris la liberté de donner ; j'oſe pourtant dire qu'on auroit tort de me reprocher d'avoir changé d'avis, ſi je critiquois aujourd'hui ces mêmes regles. En effet, pour peu qu'on veuille ſe rappeller que, dans le prémier Livre où j'ai eu l'honneur d'entretenir le Public, j'ai dit librement que les Modernes, dans preſque tous les genres de Litterature & de Sciences, avoient ſecoüé le joug d'*Ariſtote*, & que ſa ſeule Poëtique nous tyranniſoit encore ; pour peu, dis-je, qu'on veuille ſe rappeller cette phraſe, que je n'ai point écrite au hazard, on

ne m'accuſera point d'être contraire à moi-même. Je me ſuis, il eſt vrai, conformé à ces regles dans ce que j'ai donné; mais il eſt aiſé de voir que ce qui m'a déterminé à tenir cette conduite, c'étoit le deſir d'éviter la ſingularité, & la crainte d'être le ſeul de notre ſiecle qui oſât oppoſer une digue à la prévention générale : j'ajoûte que je n'ai ſuivi ces regles que lorſqu'elles m'ont parû conformes aux préceptes de la raiſon autant qu'à ceux des Maîtres de l'Art; auſſi lorſqu'il m'eſt arrivé de citer quelque dogme du grand Maître, j'ai toujours dit: *Comme le veut Ariſtote ou plûtôt la raiſon; la nature: le bon ſens: le vrai;* & autres termes ſemblables, ainſi qu'on peut le vérifier dans mes Ecrits.

Lorſque je commençai, il y a plus de quarante ans, à étudier ſérieuſement le Théâtre, je

trouvai d'abord, dans les Anciens & dans leurs Commentateurs, des regles qui choquerent ma raiſon ; je fis bien des réflexions en conſéquence ; mais, ne me fiant pas à moi-même & craignant de me tromper, je ſoumis mes lumieres à la grande autorité de ces hommes qui, pendant pluſieurs ſiecles, nous ont ſervi de guide, & je n'oſai même communiquer mes doutes à perſonne. Je ne connoiſſois pour lors aucun Ecrivain qui pût m'aider à rectifier ou appuyer mes opinions ; mais, comme on acquiert de nouvelles lumieres par l'étude, je trouvai dans la ſuite quelques Auteurs qui avoient penſé comme moi, & un entr'autres qui, depuis le commmencement juſqu'à la fin de ſon ouvrage, fait ſentir le faux des pré-

ceptes d'*Ariſtote.* (1) La fameuſe querelle que cette Ecrivain eut dans ce tems là avec le Taſſe & ceux de ſon parti, eſt aſſez connüe des gens de Lettres: avec ce ſecours je me défiai moins de ma raiſon, quoique j'aye toujours crû que je devois avoir plus de ménagement qu'un autre en écrivant; & c'eſt par ce motif que je n'ai jamais expliqué ouvertement mes idées. Si j'oſe donc parler préſentement, c'eſt parce que je crois que je n'aurai plus à l'avenir occaſion d'écrire ſur cette matiere. En un mot je reſpecte les regles, lorſqu'elles me paroiſſent dictées par la nature & conformes à la raiſon; mais je ne les écoute pas quand elles forcent la nature, &

(1) Della Poëtica di Franceſco Patrici. Ferrara per il Baldini 1586.

que, contraires au bon ſens & à la raiſon, elles ne tendent qu'à nous mettre aux fers comme des eſclaves.

La matiere eſt vaſte & demanderoit un ouvrage complet : le jugement que les gens d'eſprit & connoiſſeurs porteront du peu que je viens de dire ſera mon guide, & me confirmera dans mes idées, ſi on les approuve ; ou me les fera rejetter, ſi on juge que je me ſois trompé.

Tragédies à conſerver.

ATHALIE.

IL eſt juſte que je donne à *Athalie* le pas ſur toutes les Tragédies modernes: de quelque côté qu'on l'examine, on ne trouve dans cette Tragédie que des beautez admirables. Tout y eſt édifiant, tout y eſt inſtructif: les caracteres mêmes d'*Athalie* & de *Mathan*, tout impies qu'ils ſont, ne peuvent inſpirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin, c'eſt un ouvrage parfait qui mérite d'être à la tête de tous les Poëmes dramatiques que l'on peut conſerver pour le Théâtre.

IPHIGENIE EN AULIDE.

BIBLI ROMA VITTORIO.EMANUE

LA Tragédie d'Iphigénie me paroît très convenable au nouveau Théâtre : On pourroit dire que c'eſt une Tragédie ſans amour ; puiſque celui d'Achille (qui a tous les caracteres de l'amour conjugal) eſt plûtôt un devoir qu'une foibleſſe ; & que c'eſt moins ſon amour, que ſa paſſion pour la gloire qui donne lieu aux tranſports qu'il fait éclater.

Il eſt vrai que l'amour inſenſé d'Eriphile pourroit paroître illégitime ; mais, outre que c'eſt un amour caché & nullement de mauvais exemple, on verra qu'il eſt ſi malheureux, qu'il peut même ſervir d'inſtruction.

Parmi un ſi grand nombre de Tragédies modernes, en voulant ſéparer celles que l'on peut conſerver, je me ſuis apperçû, avec ſurpriſe, que preſque toutes les Tragédies Grecques peuvent reſter au nouveau Théâtre: ſi l'on ne s'étoit point écarté de ces dignes modeles, le Théâtre moderne auroit peu beſoin de correction, & ne ſe ſeroit pas attiré tant de critiques.

Il me paroît donc que la Tragédie d'Iphigénie peut reſter telle qu'elle eſt; ſauf à examiner pourtant avec attention, s'il n'y a rien, dans les maximes & dans les expreſſions, qui puiſſe bleſſer la pureté des mœurs; ce que je ne me ſuis pas donné la peine de rechercher.

HERACLIUS.

L'Amour d'Eudoxe & d'Héraclius eſt traité dans cette Tragédie avec un ménagement extraordinaire ; à peine en parle t'on : à l'exception de la prémiere Scene du quatrieme Acte, où il n'eſt queſtion cependant que de l'importante affaire de la reconnoiſſance du fils de Maurice, ces Amans ne ſe trouvent jamais tête à tête ſur le Théâtre pour parler de leurs amours.

Quant à l'amour de Pulchérie & de Léonce, outre qu'il ne leur échappe pas la moindre expreſſion qui faſſe connoître leur paſſion, je trouve que c'eſt une eſpece d'amour que ni les Anciens, ni les Modernes n'ont jamais traité avant Corneille. On

voit bien des inceſtes de fait ou d'imagination ſur la Scene; mais Corneille a marché par une autre route : il a ſuppoſé Léonce fils de Maurice, & par conſéquent frere de Pulchérie; par là les deux Amans ſont ſaiſis de la crainte de commettre un inceſte, s'ils donnoient leur conſentement au mariage que le Tyran leur propoſe; & cette réflexion détruit en eux juſqu'à la moindre étincelle d'une tendreſſe ſuſpecte, puiſqu'ils ne ſe regardent que comme frere & ſœur. Ce trait de l'imagination de Corneille eſt admirable; parce que le Spectateur eſt inſtruit qu'ils ſont tous les deux dans l'erreur, & qu'ils pourroient s'aimer & s'épouſer ſans ſcrupule. Il me paroît donc que la Tragédie d'Héraclius peut être conſervée ſans le moindre changement.

STILICON.

SI, de ſon tems, Thomas Corneille avoit été chargé de faire une Tragédie pour le Théâtre de la Réformation, je ne ſçais s'il auroit mieux réüſſi que dans celle de Stilicon; l'amour y eſt traité avec la plus grande précaution; tout y eſt inſtructif; l'amour caché de Placidie y eſt puni par ſon orgueil même; & celui d'Euchérius pour la ſœur de l'Empereur (qui eſt la ſeule faute qu'on peut lui imputer, ſi c'en eſt une) ce miſérable amour, dis-je, quoique très innocent, eſt celui qui lui donne la mort, en prêtant à ſon pere le plus puiſſant motif pour conſpirer contre Honorius. Enfin tout y eſt conduit ſuivant l'intention de la Réformation;

& la Tragédie de Stilicon me paroît excellente pour ce Théâtre.

ANDROMAQUE.

JE ne ſçais ſi je me trompe; mais il me paroît que la Tragédie d'Andromaque eſt très convenable pour nous faire ſentir de quelle maniere on peut traiter la paſſion de l'amour ſur le Théâtre: on pourroit ajoûter même qu'Euripide nous a laiſſé, dans Andromaque un modele parfait pour préſenter cette paſſion ſur la Scene avec toute la circonſpection que la Réforme ou plûtôt la raiſon demande, & avec l'heureux avantage de corriger & d'inſtruire les Spectateurs.

En effet, rien n'eſt plus capa-

ble de nous inſpirer une crainte ſalutaire de l'amour que les excès & les tranſports effrénez où cette paſſion entraîne les trois principaux Acteurs de la Tragédie d'Andromaque; & leur miſérable ſort devient une excellente leçon pour nous corriger par les impreſſions de la terreur. Il arrive preſque toujours, dans les Ouvrages dramatiques d'aujourd'hui, que les déſordres de cette paſſion ſont récompenſez ou conduiſent à une fin heureuſe : dans Andromaque, au contraire, ils ſont punis avec toute la ſévérité qu'ils méritent. De quel autre ſort en effet pouvoient être ſuivis le tranſport imprudent d'Hermione, qui ordonne la mort de Pyrrhus, & l'inſolent mépris que la paſſion violente de celui-ci lui inſpire pour celle qui lui eſt deſtinée & pour toute la Grece. Voilà,

ſelon moi, le modele le plus parfait que l'on puiſſe donner de la force de la paſſion, dont j'ai tant de fois parlé. Il eſt vrai, que dans Phédre, il y a un degré de plus; parce que la paſſion de cette miſérable femme l'auroit réduite à l'extrémité, ſi elle ne l'eût pas fait connoître au fils de ſon époux, dont elle étoit follement épriſe. Nous ne pourrions pas de nos jours propoſer de pareils modeles; ou, du moins, nous ne devrions jamais le faire, parce qu'ils bleſſeroient nos mœurs: auſſi la Tragédie de Phedre eſt elle du nombre de celles que je rejette: mais, dans Andromaque, il ne s'agit que d'un amour tout naturel, & qui, eu égard aux perſonnes & aux circonſtances, n'a rien en ſoi de criminel; cependant cette paſſion, toute ſimple qu'elle eſt, ſe trouve portée à un tel point

de

de violence, dans Pyrrhus & dans Hermione, qu'elle produit tous les excès que nous voyons.

Il me ſemble donc que l'on pourroit laiſſer Andromaque telle qu'elle eſt, & lui donner place ſur le Théâtre de la Réforme; après avoir pourtant fait précéder un examen très exact des maximes & des expreſſions de cette Piece, pour corriger celles qui pourroient bleſſer les bonnes mœurs.

DOM SANCHE D'ARRAGON.

ON dira peut-être que cette Tragédie (ou Comédie héroïque, ainſi que Corneille l'a nommée) auroit été mieux à ſa place dans la claſſe des Pieces à corriger, ou même à rejetter;

puiſqu'elle peut s'appeller le triomphe de la paſſion d'amour. c'eſt préciſément par cette raiſon que j'ai voulu l'examiner de près ; & que, toutes réflexions faites, je l'ai miſe au nombre de celles que je conſerve. Ce n'eſt pas que j'ignore que mon Lecteur, s'il a retenu tout ce qu'il a lû juſqu'à préſent, ne ſoit en droit de me regarder comme l'ennemi déclaré de la paſſion d'amour ſur la Scene ; & j'avoüe ſans peine qu'il aura raiſon : cependant, autant que je ſuis contraire à cette paſſion, lorſque la repréſentation en eſt nuiſible, & qu'au lieu de guérir une maladie, elle ne fait que la rendre plus dangereuſe ; autant ſuis-je éloigné de l'exclure du Théâtre, toutes les fois qu'elle y pourra paroître avec utilité, & d'une maniere qui tende à en corriger les inconvéniens.

Je l'étudie avec attention par tout où je la trouve cette paſſion; & j'obſerve ſoigneuſement les différentes couleurs dont elle eſt peinte par les Poëtes ; pour démêler les circonſtances où elle corrige, celles où elle inſtruit, & celles où elle peut ſubſiſter ſans reproche, dans le tems même où elle ne corrige pas, du moins d'une maniere ſenſible & éclatante. Dans les Pieces de cette derniere eſpece (s'il y en avoit) les gens ſages ne trouveroient rien qui pût les ſcandaliſer; parce que ceux même qui ſont les moins ſcrupuleux, n'y verroient rien qui pût les exciter au mal.

De toutes les paſſions qui tyranniſent les hommes, celle de l'amour eſt la ſeule que l'on puiſſe préſenter aux Spectateurs, ſous différentes faces : l'avarice, le

différentes ſitüations ; on conçoit auſſi que la même variété ſe trouvera dans les motifs qui les ont enflammez. De plus, cette paſſion excite différens ſentimens & différentes impreſſions dans les Spectateurs mêmes ; tantôt elle corrige par l'horreur, comme dans Andromaque & autres Pieces du même genre, où les Amans éprouvent les derniers malheurs, & ſont punis de leur paſſion par la perte même de la vie ; tantôt elle corrige par la compaſſion, comme dans le Cid, où les traverſes, qui rendent les deux Amans malheureux, ſont d'autant plus propres à corriger, que les Scenes d'amour de la même Tragédie en ſont plus capables de corrompre, & le dénoûement plus dangereux. Quant à ce qui regarde l'inſtruction, la paſſion d'amour appar-

tient autant à la Tragédie, à la Tragicomédie, à la Comédie Héroïque, qu'aux autres eſpeces de Pieces où l'on introduit des gens de qualité, des Bourgeois, des gens du peuple, des payſans, &c. Examinons donc ſi la façon dont le grand Corneille l'a traitée dans Dom Sanche d'Arragon, peut fournir une inſtruction réelle & ſolide aux Spectateurs.

Dans cette Fable on ne voit pas un Acteur qui ne ſoit vivement poſſedé de la paſſion d'amour; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'une Piece, dont le fondement, les motifs & la diction ne reſpirent que l'amour, me paroît un modele parfait de la correction que l'on demande pour contenir, dans de juſtes bornes, une paſſion ſi dangereuſe. On l'appellera un petit

Roman tant qu'on voudra ; je la regarderai toujours comme un excellent ouvrage, & comme une Ecole où le ſexe & les hommes en général peuvent apprendre à faire marcher la paſſion d'amour dans la route que la bonne morale & les égards de la ſociété lui ont marquée. Les hommes & les femmes y traitent l'amour avec une retenüe & avec une modeſtie qui ſont dignes d'admiration, ſurtout lorſqu'on les compare à la licence qui regne ordinairement ſur le Théâtre ; &, quoique ce ſoient des perſonnes du plus haut rang qui nous y donnent des leçons d'une ſi belle conduite & d'une ſi rare modération, ce n'eſt pas ſeulement pour les Princeſſes & pour les Seigneurs que cette Piece eſt inſtructive ; les perſonnes de la plus baſſe naiſſance en peuvent

tirer les mêmes avantages. En effet, ſur l'article de la modeſtie, une ſimple Bergere doit penſer comme la plus ſage des Princeſſes; & une pauvre fille ne doit céder en rien à la plus grande Reine: les principes & les motifs leur étant communs, ils doivent produire les mêmes effets.

A l'égard des hommes, la corruption eſt parvenüe à un tel degré ſur ce point, qu'il me paroît inutile d'en parler; je me contenterai ſeulement de citer & d'adopter la maxime d'un Auteur recommandable qui ne craint pas de dire, qu'il n'y a plus d'honnêtes gens dans le monde, parce que la façon avec laquelle on traite aujourd'hui la paſſion d'amour deshonnore également tous les hommes. N'eſt-il pas évident que ce ſage Ecrivain a raiſon ? & ne pouvons nous

nous pas ajoûter que la dangereuſe méthode reçüe au Théâtre contribüe encore à faire tomber les hommes de précipice en précipice ? Or, cela poſé, ſi par hazard quelqu'un ſe piquoit d'être honnête homme, & qu'il voulût n'avoir rien à ſe reprocher ſur l'article de l'amour, il trouveroit, dans la Piece de D. Sanche d'Arragon, deux Acteurs qui lui donneroient d'excellentes leçons.

J'oſe donc me flatter que tout Lecteur raiſonnable, & même délicat, ne me reprochera pas trop de condeſcendance en adoptant cette Piece : on ne peut trop condamner, je le répete encore, la paſſion d'amour, lorſqu'elle eſt empoiſonnée, comme on la trouve dans un trop grand nombre de Pieces; mais il faut auſſi l'approuver ſur le Théâ-

tre, lorſqu'elle peut être profitable. Si D. Sanche ne corrige pas, il inſtruit du moins & d'une façon ſinguliere ; il fait ſentir avec qu'elle précaution il faut traiter l'amour ſur la Sçene, pour ne pas s'écarter des égards de la bienſéance. Je penſe donc qu'on doit conſerver cette Piece ſur le Théâtre de la Réforme ; avec la ſeule réſerve qu'il en faudra examiner les maximes, qui me paroiſſent cependant aſſez régulieres, ou du moins peu vicieuſes.

POLIEUCTE.

LA critique que l'on fait de cette Tragédie ne peut lui rien ôter de ſon mérite. Pierre Corneille, dans l'examen qu'il en fait, s'exprime en ces termes. » Les » tendreſſes de l'amour humain y

» font un ſi agréable mélange » avec la fermeté du divin que ſa » repréſentation a ſatisfait tout » enſemble les dévots & les gens » du monde &c. » On ne penſe plus de même aujourd'hui : il y a des perſonnes qui ſont choquées de ce mélange ; & je veux bien, pour un moment, me ranger de leur parti. Rien ne me ſemble, en effet, plus capable d'allarmer les conſciences délicates, que ces deux vers de la derniere Scene entre Polyeucte & Pauline.

PAULINE.

» Quittez cette chimere & m'aimez.

POLIEUCTE.

» Je vous aime
» Beaucoup moins que mon Dieu,
» Mais bien plus que moi-même.

Voilà l'amour divin & l'amour

humain auſſi proches l'un de l'autre qu'il eſt poſſible, & véritablement mélez enſemble; mais il ſeroit aiſé de retrancher ces deux vers, ſi on vouloit ou ſi l'on oſoit le faire.

Il eſt vrai qu'un Chretien doit tout quitter pour ſon Dieu, pere, mere, femme, parens &c. Mais n'eſt-ce pas tout quitter que de s'offrir à la mort, plûtôt que de renoncer à ſa Réligion? Dans la ſitüation où ſe trouve Polyeucte, lorſque, déterminé à ſouffrir le martyre pour la foi, il ſe voit arrêté par les prieres de ſa femme, & par les tendres efforts qu'elle fait pour l'en détourner; quel ſentiment ces critiques auroient-ils mis dans le cœur & dans la bouche d'un tel mari? la rebuter par des paroles dures, l'affliger encore d'avantage par des expreſſions farouches, ce

procédé n'auroit-il pas tenu de la férocité & de la barbarie ?

Je conviens que le Poëte pouvoit ſe diſpenſer de mettre dans la bouche de Pauline le mot d'amour, qui force Polyeucte à lui faire la réponſe que nous venons de voir; mais on ne doit pas oublier qu'elle eſt Payenne ; elle a recours, pour perſüader ſon mari, aux plus fortes armes dont elle pouvoit faire uſage : ſi Pauline avoit été Chretienne, Corneille ne lui auroit pas fait tenir un pareil langage ; ou, s'il l'eût fait, on auroit pû, avec juſtice, le lui reprocher.

L'amour de Sévere, qui arrive dans l'intention d'épouſer Pauline, n'étant pas inſtruit de ſon mariage; & la vertu dont tous les deux donnent de ſi grandes preuves, ſont des leçons admirables pour mettre un frein à

cette dangereuse passion.

Polyeucte est un chef-d'œuvre qui, en tout tems, fera honneur au Théâtre moderne, & qui peut être regardé comme un morceau éternellement digne du Théâtre de la Réformation.

MANLIUS CAPITOLINUS.

LA passion d'amour, qui est l'objet que j'attaque partout où je le rencontre, ne me paroît pas toujours mériter d'être bannie du Théâtre, comme je l'ai déjà dit.

Dans Manlius Capitolinus je trouve que l'amour de Servilius & de Valérie ne peut être que très propre à corriger. En effet, une fille qui consent que son Amant l'enleve, dans l'instant qu'elle est à l'Autel pour en épou-

ſet un autre que ſon pere lui a deſtiné, & qui à la fin ſe trouve réduite par la mort de ſon mari à ſe tüer elle même, ne peut, je penſe, que préſenter une leçon bien utile aux jeunes perſonnes ; puiſque malheureuſement il s'en trouve qui ne craignent pas de s'expoſer au ſort de Servilius & de Valérie.

Je ſuis donc perſüadé que cette Tragédie doit reſter au Théâtre, comme un ouvrage qui non ſeulement ne peut pas avoir de ſuites dangereuſes, mais qui, au contraire, eſt très capable de produire un grand bien.

LA THEBAIDE,

OU LES FRERES ENNEMIS,

DE *M. RACINE.*

LA Thébaïde eſt la prémiere Tragédie de Racine : il nous apprend lui-même, dans ſa Préface, qu'il étoit fort jeune quand il la fit : mais ce n'eſt pas là le ſeul trait qui ſoit digne d'être remarqué dans cette Préface. Racine, à l'âge de dix huit ou vingt ans, choiſit le ſujet de la Thébaïde pour ſa prémiere Tragédie ; & en même tems il reconnoît que l'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a preſque point dans la Thébaïde, & même qu'il ne doit pas y en avoir.

Les deux plus grands Tragi-

ques de la France en ont uſé bien différemment avec le Public, dans un cas à peu près pareil. Pierre Corneille ſe fait une gloire de ne pas avoir traité l'amour, comme à l'ordinaire, dans ſa Tragédie de Sertorius: Racine, au contraire, ſemble vouloir s'excuſer d'avoir donné très peu de part à l'amour, dans ſa Thébaïde : c'eſt que le prémier étoit âgé & joüiſſoit d'une réputation bien affermie; le ſecond étoit encore très jeune, & la Thébaïde étoit ſon premier eſſai.

Racine connoiſſoit trop bien l'antiquité; il avoit trop lû Sophocle & Euripide, pour tirer vanité (comme a fait Corneille) d'avoir ſçû ſe paſſer de l'amour dans ſa Thébaïde: mais il s'en ſeroit paſſé ſans doute, s'il l'eût oſé, dans toutes ſes autres Tragédies, comme dans ſa prémiere.

En effet, les raiſons qu'il donne, pour n'avoir pas fait joüer un grand rôle à l'amour dans ſa Thébaïde, lui auroient ſuffi pour ſe diſpenſer d'en faire uſage dans ſes autres Pieces; on en ſera aiſément convaincu, ſi l'on veut relire la derniere période de ſa Préface.

»En un mot, dit-il, je ſuis perſüadé que les tendreſſes, ou les »jalouſies des Amans ne ſçauroient trouver que fort peu de »place parmi les inceſtes, les parricides & toutes les autres horreurs qui compoſent l'hiſtoire »d'Œdipe & de ſa malheureuſe »famille. M. Racine ſçavoit très bien ce qui convenoit à la Tragédie; &, je le répete encore, s'il n'eut pas craint de revolter le Public, en critiquant le goût général de ſon ſiecle, il auroit dit; » que les tendreſſes

» & les jalouſies des Amans ne » ſçauroient trouver que fort peu » de place parmi le majeſtüeux, » l'intéreſſant & le lugubre d'une » action tragique. »

Racine ſçavoit & ſentoit à merveille cette vérité; mais, par malheur pour le Théâtre moderne, non ſeulement il n'eut pas la force de la déclarer dans la Préface de ſa Thébaïde; il n'oſa pas même la pratiquer, ſi ce n'eſt dans *Eſther* & dans *Athalie* : il ſe livra, malgré ſes lumieres, à la corruption générale de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains: il ne ſe contenta pas même de mettre de l'amour dans toutes ſes autres Tragédies; il fit auſſi, de cette malheureuſe paſſion, la baſe de tous les ſujets tragiques qu'il a traitez.

La Thébaïde eſt écrite dans le

goût des Tragédies Greques, où la mort & le carnage dominent; ſi on vouloit en faire uſage pour le Théâtre de la Réforme, il y auroit peu de choſe à changer dans la Scene d'amour entre *Hémon* & *Antigone*; je crois même qu'on pourroit ſe diſpenſer d'y toucher; &, telle qu'elle eſt, je donnerois mon ſuffrage en ſa faveur.

ESTHER.

C'Eſt grand dommage pour le Théâtre que M. Racine n'ait pas écrit ſa Tragédie d'Eſther dans la forme ordinaire. Si cette Piece avoit cinq Actes, au lieu qu'elle n'en a que trois, elle ne plairoit guere moins qu'Athalie, qui réünit en ſa faveur tous les

ſuffrages. Mais on ſçait que l'intention de l'Auteur, quand il la fit, n'étoit pas qu'elle fût repréſentée ſur un Théâtre public. Cependant, telle qu'elle eſt en trois Actes & avec des chœurs en muſique, je ne balancerois pas un inſtant à la mettre ſur le Théâtre de la Réformation.

INE'S DE CASTRO.

LOrſque M. de la Motte donna au Public, pour la prémiere fois, ſa Tragédie d'Inès de Caſtro, elle fut extrémement applaudie, & vivement critiquée en même tems. Je ne m'arrêterai pas à parler des critiques & des apologies qui furent imprimées pour lors ; mais je ne puis me diſpenſer de dire un mot ſur l'article de l'amour, qui eſt le fondement de la Tragédie d'Inès,

& le but principal de mon ouvrage, quoique dans des ſens fort différens.

Si je voulois prouver par un exemple la vérité de ce que j'ai avancé plus haut, ſçavoir que l'amour affoiblit & détruit même toute la majeſté de la Tragédie; je ne crois pas que j'en pûſſe trouver un meilleur que celui d'Inès de Caſtro. J'en ai parlé autre part; & je prie le Lecteur de trouver bon que je le renvoye à mes *Obſervations* ſur la Comédie. (1)

La paſſion d'amour, par rapport à la Tragédie d'Inès, doit être examinée, ſelon moi, ſous deux faces différentes. La prémiere, en ſe rappellant ce qui s'eſt paſſé avant que l'action com-

(1) Article quatrieme de la ſeconde eſpece de Parodie, page 192, & ſuivantes.

mençât : la ſeconde, en peſant mûrement l'action même qui eſt repréſentée ſur la Scene. Sous la prémiere (dont il eſt tant fait mention dans la Piece) cette Tragédie eſt très dangereuſe ; ſous la ſeconde, elle ne donne qu'un très bon exemple.

Inès & D. Pedre, mariez clandeſtinement, s'aiment avec une tendreſſe qui eſt digne d'envie ; le tableau ne peut qu'inſpirer de bons ſentimens aux Spectateurs, en leur faiſant ſentir le bonheur que peut procurer l'amour conjugal. Mais, de l'autre côté, Inès & Dom Pedre s'aimoient avec tant de violence, avant leur union, que leur paſſion les a portez à faire un mariage clandeſtin, qui devoit par mille raiſons leur être funeſte, en les précipitant dans toutes ſortes de malheurs.

Ces deux points de vüe, ſi diamétralement oppoſez l'un à l'autre, ont ſuſpendu quelque tems mon ſentiment ſur cette Tragédie, & m'ont fait héſiter plus d'un jour à la *rejetter* ou à la *conſerver* : car telle eſt l'extrémité où je me trouvois réduit par les inconvéniens qui ſe préſentoient à mon eſprit des deux parts. Je me ſuis enfin déterminé à ne juger de la Piece que comme les Spectateurs, & à la conſidérer uniquement du côté de l'impreſſion que ce mélange d'irrégularité & de bon exemple peut faire ſur ceux devant qui elle eſt repréſentée. J'ai penſé en conſéquence qu'on en pouvoit tirer une grande inſtruction ; ce qui m'a déterminé à l'adopter & à la ranger ſous la claſſes des Tragédies que l'on peut conſerver.

En effet, ſi Dom Pedre, tranſporté

porté par la violence de ſa paſſion, foule aux pieds les Loix les plus reſpectables; s'il déſobéït à ſon pere; s'il ſe marie ſans ſon conſentement, & même s'il ſe révolte contre lui, ne devient-il pas un exemple très inſtructif, lorſque ſon amour, ſa déſobéiſſance & ſa fureur le plongent dans les plus grands malheurs? De ſon côté *Inès*, qui partage les crimes de ſon Amant, ne fût-ce que parce qu'elle ne les empêche pas, & qui, loin d'exiger de lui de vaincre ſa paſſion, s'abandonne à la ſienne propre en épouſant Dom Pedre en ſecret, malgré l'avenir affreux qu'elle prévoyoit; Inès, dis-je, eſt punie de ſon aveuglement par la perte de la vie; &, en mourant, elle ne peut ignorer que, par ſa mort, elle prive ſon Amant de ce qu'il a de plus cher dans le monde.

Jai conclu de toutes ces réflexions que la Tragédie d'*Inès de Caſtro*, enviſagée dans le point de la paſſion d'amour telle qu'on la voit dans la repréſentation, ne peut donner que de bonnes leçons, & que par conſéquent elle peut être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

ATRÉE ET TYESTE.

AVant que de connoître cette Tragédie de M. Crebillon, j'étois d'une certaine façon prévenu contre elle; on m'avoit dit qu'elle étoit ſi atroce qu'on ne pouvoit, ſans frémir, en voir la repréſentation : après l'avoir lüe, ſans condamner tout-à-fait ceux qui m'en avoient fait ce portrait, je me ſentis engagé à faire quelques réflexions ſur la diffé-

rence du goût des hommes dans les différens tems.

Les Grecs ne penſoient pas comme nous, en fait de Théâtre; l'horrible d'une action tragique ne les révoltoit point; &, ſi la repréſentation ne leur procuroit pas un certain plaiſir, l'inſtruction qu'ils en tiroient les en dédomageoit & leur tenoit lieu de tout. Aujourd'hui on ne penſe pas de même; on ne va au Théâtre que pour ſe divertir: on rit à la Comédie, & l'on pleure à la Tragédie, ſans ſonger par quel motif le Poëte a voulu faire rire ou faire pleurer; ſans examiner, par exemple, ſi c'eſt dans l'intention de corriger, ou d'inſtruire. Voilà preſque généralement la mode & le goût de notre ſiecle. *Un riſo che amaeſtri ed un pianto che gaſtighi, o non ſi conoſcono o non ſi curano.*

La Tragédie d'Atrée & de Tyeſte nous découvre la noirceur d'un frere qui, inhumainement, aſſaſſine ſon neveu & ſon frere même; & je conviens que ce ſont là des objets terribles pour les préſenter aux Spectateurs de notre tems. Quoique je ne les condamne point d'en être vivement émus d'horreur; je ne puis cependant m'empêcher de ſçavoir bon gré au Poëte, qui, pour détruire par une forte impreſſion le ſentiment & le deſir de la vengeance, a choiſi un des faits le plus marqué que l'antiquité nous ait laiſſé en ce genre.

J'ajoûte que la Tragédie d'Atrée & de Tyeſte me paroît très bonne & très bien faite; &, ſi ç'en étoit ici la place, j'oſerois me flater de faire connoître, dans une courte apologie de cette Piece, l'art admirable que le Poëte

a employé pour parvenir à ſon but ; art qu'on ne trouve que rarement, &, pour ainſi dire, preſque jamais dans les Tragédies modernes.

Je n'ai rien à dire non plus contre l'amour de *Pliſthene* & de *Théodamie* ; c'eſt plûtôt l'effet d'une ſimpathie naturelle, qu'une véritable paſſion ; puiſqu'il ſe trouve à la fin qu'ils ſont frere & ſœur : cependant cet amour a ſervi infiniment à l'Auteur, que je trouve très loüable de l'avoir imaginé, & encore plus d'en avoir ſçû faire un ſi bon uſage : car, outre qu'il n'offre rien qui bleſſe la bienſéance la plus auſtere, les deux Amans ſont d'ailleurs occupez de motifs trop importans pour s'amuſer à filer des Scenes de tendreſſe ; auſſi l'Auteur les a-t'il évitées avec grand ſoin, & ne s'eſt ſervi de

l'amour que pour donner plus de force à la compaſſion de *Pliſthene*, qui ſans cela ne devroit s'intéreſſer que médiocrement à la vie du pere de *Théodamie*, ne ſçachant pas qu'il fût auſſi le ſien.

Enfin la Tragédie d'Atrée & de Thyeſte eſt remplie de beautez; & l'imagination du Poëte a tiré partie de certaines choſes qu'on n'auroit jamais crû pouvoir paroître avec agrément ſur la Scene. D'un autre côté, cette Tragédie eſt tout à fait exempte de ces foibleſſes, qui pourroient empêcher qu'on ne la conſervât pour le Théâtre de la réforme; dont je la crois extrêmement digne.

RADAMISTE ET ZENOBIE.

AU ſeul nom de cette Tragédie, je crois m'entendre objecter que, ſi j'ai rejetté le *Mithridate* de M. Racine, je devois, par la même raiſon, rejetter auſſi le *Radamiſte* de M. Crebillon; & que j'ai eu tort de placer cette derniere Piece dans le rang de celles que l'on peut conſerver pour le Théâtre de la Réformation.

Dans la prémiere de ces deux Tragédies, me dira-t'on, deux freres ſont amoureux de la fiancée de leur pere; & celle-ci aime paſſionément un des deux, malgré les engagemens qu'elle a avec leur pere commun. Je conviens que c'eſt là ce qui m'a le plus choqué, & qui m'a paru mériter tout ce que j'ai dit dans l'e-

xamen de la Tragédie de *Mithridate.* On ajoûtera qu'il s'agit préciſément d'un fait pareil dans la Tragédie de *Radamiſte*; puiſque c'eſt le pere qui aime Zénobie & qui la veut épouſer, pendant que les deux fils en ſont éperduement amoureux l'un & l'autre. Voilà le fait, j'en conviens; mais examinons de grace ſi, malgré cette reſſemblance, il ne ſe trouve pas quelque différence entre ces deux Pieces, qui puiſſe déterminer à conſerver *Radamiſte*, lorſque l'on rejette *Mithridate.*

Zénobie n'eſt point connüe pour ce qu'elle eſt; elle porte un nom emprunté, quand elle eſt aimée par *Arſame*; d'ailleurs le pere d'*Arſame* ne l'avoit pas encore vüe pour lors, & n'avoit aucune vüe ſur elle. *Radamiſte* de ſon côté, qui a épouſé *Zénobie*,

bie, ne peut l'oublier ni ceſſer de l'aimer; quoiqu'il ne doute point de ſa mort, l'ayant jettée dans l'*Araxe*. A l'égard de *Zénobie* (qui ſe croit veuve depuis le bruit qui a couru de la mort de *Radamiſte*) elle tient une conduite irréprochable, & qui peut ſervir de modele; puiſqu'elle ſe fait un devoir de reſter fidele à un époux qui, auſſitôt après ſon mariage, étant forcé de fuir précipitamment, oblige ſa femme à fuir avec lui; & qui, par jalouſie & pour empécher qu'elle ne paſſe dans les mains de ſon rival qui les pourſuivoit, la précipite dans une riviere. *Zénobie* ne ſe dément jamais : non ſeulement elle abhorre les propoſitions de *Pharaſmane*; mais elle rejette, avec la même fermeté l'amour d'*Arſame* ſon fils; quoiqu'elle ſoit prévenüe en ſa fa-

veur, & cela dans un tems où elle ſe croit libre & maitreſſe de diſpoſer d'elle-même. *Zénobie* n'eſt pas moins admirable, quand elle a reconnu ſon mari & ſon meurtrier en même tems; elle donne alors des marques ſi vives d'amour & de ſoumiſſion à la volonté de *Radamiſte*, que, dans toute ſitüation, on peut la prendre pour un vrai modele de vertu.

Après toutes ces réflexions, qui prouvent ſuffiſamment la différence qui ſe trouve entre les deux intrigues d'amour des Tragédies de *Mithridate* & de *Radamiſte*, je crois que, d'avoir rejetté cette prémiere ne doit point m'empêcher d'adopter la ſeconde, qui me paroît en toutes ſes parties tendre à l'inſtruction des Spectateurs.

Je ne ſçais ſi je me ſuis trompé; mais, en tout cas, je ſoûmets ſans

peine mon jugement à la déciſion de mon Lecteur, à laquelle je ſouſcris aveuglément.

LA MORT DE CESAR,

DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

CEtte Tragédie ſemble avoir été faite pour un Collége: elle eſt ſans femmes & en trois Actes; ſi M. de *Voltaire* l'avoit voulu, il l'auroit miſe facilement en cinq Actes; je crois même voir très clairement qu'il s'eſt fait violence pour en reſtreindre l'action.

Je n'ai jamais ſongé à retrancher les femmes du Théâtre de la réforme; quoique j'eûſſe ſouhaité le pouvoir faire: mais j'ai crû que cette entrepriſe ne pourroit réüſſir de nos jours. Si pourtant on ſe donne la peine de lire avec attention *la mort de Céſar*,

de M. de Voltaire, je ſuis perſuadé qu'on conviendra que, dans toute Piece auſſi bien imaginée & auſſi rigoureuſement écrite que celle-ci, les rôles des femmes peuvent être ſupprimez, ſans que les Spectateurs les regrettent.

ORESTE ET PILADE,

DE *M.* DE LA GRANGE CHANCEL.

LE ſujet d'*Iphigénie* en *Tauride*, traité d'abord par Euripide, l'a été depuis par deux Poëtes modernes; M. *de la Grange*, François; & M. *Martelli*, Italien : c'eſt une étude digne d'un homme d'eſprit & de goût, que de comparer à l'original Grec les imitations des deux

Poëtes que je viens de nommer, & d'examiner l'art avec lequel chacun d'eux a tourné, ſelon ſon génie, la Tragédie d'*Euripide:* pour moi j'admire également tous les deux; car, en ſuivant des routes très différentes, chacun d'eux a réüſſi parfaitement, & a trouvé moyen d'ajouter des beautez nouvelles à l'original Grec: cet examen & les remarques qu'il feroit naître fourniroient aiſément matiere à une diſſertation très curieuſe, & ſurtout utile pour les Poëtes; mais je reviens à mon ſujet.

La Tragédie d'*Oreſte* & *Pilade* de la *Grange* me paroît une Piece excellente pour le Théâtre de la Réformation. Il eſt vrai que *Pilade* aime *Iphigénie;* mais cet amour n'eſt connu que par un mot, & eſt traité avec la plus grande circonſpection. Quant à

la paſſion de *Thoas* pour la Prêtreſſe ; ſi elle eſt extrême & même extravagante, ce Roy en eſt puni par ſa mort, & par conſéquent le Spectateur eſt inſtruit, loin d'être ſéduit ou corrompu. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à changer pour la rendre digne du Théâtre de la réforme.

BRUTUS,

DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

C'EST de deſſein prémédité que j'ai gardé la Tragedie de *Brutus* pour la derniere de celles que j'examine dans l'idée de les conſerver ſur le Théâtre de la réforme : & je répete que je l'ai fait de deſſein prémédité ; ayant voulu terminer cet article par un exemple remar-

quable des excès de la paſſion d'amour ; car ces excès fidelement repréſentez ſont ſelon moi preſque auſſi utiles pour corriger les mœurs que la peinture des foibleſſes de l'amour me paroît capable de les corrompre.

Il peut ſe faire que, dans quelques-uns de mes examens précédens, mon Lecteur me trouve trop indulgent pour plus d'une des Tragédies que je conſerve : il dira peut-être que, ſi dans ces Pieces la paſſion d'amour eſt accompagnée d'une morale pure & d'une inſtruction convenable, cela n'empêche pas que le ſerpent n'y ſoit caché ſous les fleurs, ſoit à cauſe du ſtyle trop ſéduiſant, ou de l'action trop vivement exprimée. Mais je répondrai en prémier lieu que, dans le nombre de ces Tragédies que je conſerve, je n'ai pas prétendu

qu'elles fuſſent toutes dignes d'être conſervées en leur entier ; je ſçais que la plûpart de ces Pieces pourroient être placées dans la claſſe de celles qui ont beſoin d'être corrigées ; cependant, ſi on venoit à les repréſenter telles qu'elles ſont ſans aucun changement, je me flatte qu'on n'y trouveroit rien de contraire aux bonnes mœurs, ni qui fût de mauvais exemple : &, quant aux petites bagatelles qui mériteroient ou d'être corrigées, ou d'être ſupprimées totalement, je m'en rapporte à ceux qui ſeront nommez, en cas que mon projet réüſſiſſe, pour examiner les Pieces du Théâtre de la réforme plus ſéverement que je n'ai prétendu le faire.

Après cette eſpece de proteſtation, je dirai que le *Brutus* de M. de *Voltaire* me paroît com-

posé préciſément comme il doit l'être, pour nous fournir l'exemple d'un amour capable de corriger & d'inſtruire. En effet, l'amour violent de *Titus* & de *Tiberinus*, tous deux fils de *Brutus*, pour *Julie* fille de *Tarquin*, eſt porté à un tel excès dans cette Piece, qu'il mérite d'être préſenté aux Spectateurs; afin que chacun d'eux conçoive une juſte horreur pour une paſſion capable d'entraîner après elle tant de crimes & tant de malheurs.

Dans *Titus* & dans *Tiberinus*, l'amour de la Patrie, ce qu'ils doivent à leur pere, le ſoin de leur propre gloire, tout eſt foible & impuiſſant contre l'exceſſive paſſion qui les domine & qui ſubjugue leur cœur & leur eſprit: cette paſſion eſt punie, comme elle le mérite, par la mort des deux freres; & c'eſt

là le cas unique où l'on peut, ſans riſque, la repréſenter ſur le Théâtre. Quand les Auteurs ſe ſeront impoſé la loi de punir la paſſion d'amour dans leurs Ouvrages, comme ils puniſſent toutes les autres paſſions, alors elle ſera digne du Théâtre; parce que la repréſentation en deviendra utile à la République: mais toutes les fois que la paſſion d'amour ſera non ſeulement accompagnée de molleſſe, mais encore récompenſée, comme on ne le voit que trop ſouvent dans les Pieces de Théâtre; alors on ne pourra en aucune maniere la juſtifier, & je ſerai toujours le prémier à la condamner.

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

BRITANNICUS.

LES amours de *Junie*, de *Britannicus* & de *Néron*, entrelaſſez avec les grands ſentimens qu'*Agrippine*, *Burrhus* & *Néron* même font paroître dans cette Tragédie, la défigurent entierement. Pour moi je ſupprimerois en entier le rôle de *Junie:* on parleroit beaucoup d'elle dans la Piece, on rapporteroit tout à elle; mais elle ne paroîtroit jamais. L'action théâtrale n'auroit plus rien alors qui la dégradât; elle ne ſeroit point affoiblie par les vers & par le jeu

de ces Scenes d'amour qui en font disparoître toute la noblesse.

Je ne puis soutenir, par exemple, que *Néron* se cache pour entendre la conversation de son rival : il n'y a rien de plus trivial, ni de moins convenable à un grand sujet; je le répete encore, tout ce que *Junie* fait & tout ce qu'elle dit, pourroit être dit & fait par les Acteurs intéressez dans l'action ; *Britannicus* en feroit confidence à *Narcisse*, & celui-ci le rapporteroit à *Néron* ; ainsi la Piece ne perdroit rien du côté de l'intérêt.

Si quelqu'un se donnoit jamais le plaisir d'en faire l'expérience ; il verroit, peut être avec surprise, combien l'action gagneroit, restant toûjours dans sa force & dans sa grandeur. Si, d'un autre côté, quelqu'un plus hardi vouloit retrancher tout-à-

fait l'épiſode de *Junie* (dont en effet *Racine* n'avoit pas beſoin) enſorte qu'il ne fût point queſtion d'amour dans cette Piece, mais ſeulement de la politique de *Néron*, qui veut ſe défaire de *Britannicus* pour n'avoir point de concurrent à l'Empire; le travail ſeroit, à la verité, plus difficile; mais auſſi l'avantage en ſeroit plus éclatant & plus ſûr.

La Tragédie de *Britannicus* en cet état pourroit être miſe au nombre des meilleures & des plus eſtimables, & ſeroit très convenable au nouveau Théâtre.

CINNA.

IL me paroît que l'amour de *Cinna* & d'*Æmilie* affoibliſſent conſidérablement la majeſté & la force de l'action dans cette

Tragédie : ils ont l'un & l'autre un motif aſſez fort pour conſpirer contre *Auguſte*, ſans intéreſſer l'amour dans leur projet. En effet, les remords de *Cinna* & ſon incertitude dans la troiſieme Scene du troiſieme Acte, rendroient ſon caractere plus grand & plus digne de la majeſté tragique; on ne le verroit balancer qu'entre la généroſité de ſon cœur & le deſir de la vengeance. *Pierre Corneille*, dans ce monologue, fait lui-même le critique de l'amour, indigne de traverſer les beaux ſentimens qui animent *Cinna*. Je dis la même choſe de la Scene qui vient enſuite entte *Cinna* & *Æmilie*.

Pour rendre cette Tragédie parfaite, je voudrois retrancher juſqu'à la moindre idée d'amour dans le cœur d'*Æmilie*; j'ai toûjours penſé, en voyant repréſen-

ter *Cinna*, qu'*Æmilie* n'aime point, & qu'elle ne reſpire que la vengeance; & je ſuis perſüadé qu'un Spectateur, qui entre dans cette penſée, regardera les plus vives expreſſions de l'amour d'*Æmilie*, comme autant de feintes auxquelles elle a recours pour engager *Cinna* à poignarder *Auguſte*; car on ſçait que ce ſont la les armes ordinaires des femmes, lorſqu'elles veulent parvenir à leurs deſſeins. Je ſouhaiterois donc qu'entre *Æmilie* & *Cinna* il n'y eût que des ſentimens d'une véritable amitié & d'une parfaite confiance; ces ſentimens ſuffiroient pour les unir dans le choix des moyens d'aſſurer & de hâter leur vengeance; puiſqu'ils ont également tous les deux le même ſujet d'être irritez contre *Auguſte*.

Mazime, de ſon côté, aimera

ſécretement *Æmilie* comme il fait; mais, ſans laiſſer éclater de jalouſie, il paroîtra ſeulement inquiet de l'intelligence qui eſt entre *Cinna* & *Æmilie*. La Scene ſixieme du quatrieme Acte entre *Maxime* & *Æmilie* deviendroit par là infiniment meilleure: car *Maxime*, ſans trahir *Cinna*, feroit ſa déclaration à *Æmilie* & lui propoſeroit de fuir avec lui pour l'épouſer. C'eſt dans ce moment qu'*Æmilie* pourroit reſſentir pour *Cinna* quelque mouvement d'inquiétude, ſans pourtant ſçavoir encore qu'elle l'aime.

Le dénouement en deviendroit auſſi plus touchant; car, au moment qu'*Auguſte* pardonne aux Conjurez, & propoſe à *Cinna* de donner la main à *Æmilie*, les véritables ſentimens de leur cœur ſe développant tout à coup, ils ſe livreroient à toute

la reconnoiſſance que mérite leur Libérateur, qui devient leur pere dans cette occaſion.

Si l'on pouvoit faire à la Tragédie de *Cinna* les changemens dont je viens de parler; je ſuis perſüadé que l'on y verroit partout plus de grandeur & plus de juſteſſe, & qu'elle ſeroit très convenable au nouveau Théâtre.

ŒDIPE.

DEpuis que l'on connoît des Tragédies, ſoit Grecques, ſoit Latines, ſoit dans les langues modernes, l'*Œdipe* de *Sophocle*, du conſentement unanime de tous les gens de Lettres, a tenu & tient encore le prémier rang.

La plus part des Poëtes mo-

dernes qui ont écrit pour le Théâtre, n'ont pas oublié de faire uſage d'un ſi admirable original: il eſt vrai que chacun a voulu y ajoûter du ſien; mais on me permettra de dire que les changemens & les augmentations qu'on y a faits, n'ont ſervi qu'à en diminüer le mérite.

Parmi tous les *Œdipes* que nous avons, je choiſirai celui qui s'éloigne le moins de l'original Grec, & qui me paroît le plus aiſé à rendre parfait; c'eſt celui de M. de *Voltaire*.

Je crois donc qu'en ôtant le perſonnage de *Philoctete* & en y ſubſtitüant celui de *Créon*, que tous les modernes ont retranché, on rendroit l'*Œdipe* de M. de *Voltaire* auſſi beau que l'original, & peut être ſupérieur en quelques parties. J'ai parlé ailleurs des amours ſurannez de *Philoctete*

& de *Jocaſte* : (1) étant à Londres je lus m.. Diſſertation à M. de *Voltaire* qui, s'y trouvant nommé & critiqué, ne laiſſa pas de convenir que j'avois raiſon; & qui me pria d'annoncer, lorſque je la ferois imprimer, qu'il étoit d'accord avec moi de tout ce que je diſois : il ajoûta qu'il avoit ſenti lui même ce défaut dans le cours des repréſentations, & qu'il étoit dans le deſſein de le corriger, en retranchant le perſonnage de *Philoctete* pour y ſubſtitüer *Créon* frere de *Jocaſte*; ainſi que *Sophocle* l'a placé dans ſon *Œdipe*. Je ne pus faire alors ce que M. de *Volaire* déſiroit, parce que mon Livre étoit ſous preſſe; mais je ne veux pas

(1) Diſſertation ſur la Tragédie moderne, 1718.

l'omettre dans cette occaſion ; pour rendre toute la juſtice qui eſt düe à ſongoût, à ſa modeſtie, & à ſa politeſſe.

En effet, le perſonnage de *Créon*, à la place de *Philotecte*, donne à la Tragédie d'*Œdipe* un grand relief, & du côté de l'intérêt, & du côté du caractere d'*Œdipe*. *Sophocle* a rendu *Œdipe* preſque odieux par ſon orgueil, & par les injuſtes traitemens qu'il fait à *Créon* ; ce qui contribüe infiniment à donner à *Œdipe* un caractere. Les Poëtes qui ont retranché *Créon* de cette Tragédie n'ont pas ſenti de quelle importance étoit ce perſonnage, ſans lequel ils ne peuvent ſuivre la maxime généralement embraſſée & établie par les prémiers Maîtres de l'art : ils prétendent, ces Maîtres (mais en ce point je ne ſçais ſi leur avis

eſt bien ſûr) ils prétendent, dis-je; que lorſque le Héros de la Piece doit ſuccomber à une infortune qu'il n'a pas méritée, il faut adroitement mettre des bornes à la compaſſion des Spectateurs, en la diminüant par quelque trait qui donnent atteinte ou à la vertu, ou au caractere de ce perſonnage. En conſéquence ils ſoûtiennent que *Sophocle* a dû rendre *Œdipe* odieux par rapport à *Créon*, & que par là il a ſatisfait en même tems aux regles de l'art & de la ſaine raiſon. Or, ſi l'importance de ce point eſt reconnüe, n'eſt-il pas conſtant que les Auteurs, qui ont retranché de leur Piece le perſonnage de *Créon*, s'expoſent à faire paroître *Œdipe* trop vertüeux? d'où il ſuit que le Spectateur s'irrite plûtôt qu'il ne s'afflige de ſon malheur. Les Auteurs ſont donc

convaincus d'avoir abandonné ce principe: & quoique je ne l'adopte pas moi-même, je ne laiſſe pas d'être en droit de faire cette remarque ; puiſque ce principe leur paroît eſſentiel, pendant qu'il me paroît peu exact : car il eſt inconteſtable que dans leurs Pieces *Œdipe* eſt innocent de tout point; & que tout parricide & inceſtüeux qu'il eſt, il n'a rien fait qui mérite qu'on le puniſſe.

Si l'on pouvoit eſpérer que nos Modernes vouluſſent enfin renoncer à certains préjugez qu'ils conſervent par une délicateſſe outrée, je leur conſeillerois encore de faire uſage de la Scene dont aucun d'eux juſqu'à préſent ne s'eſt ſervi ; c'eſt celle dans laquelle *Œdipe*, après s'être crevé les yeux, prie *Créon* de lui amener ſes deux petites

filles pour les embraſſer avant que de partir.

Si l'on ſe rappelloit que les deux enfans d'*Inès de Caſtro*, dans la Tragédie de M. de la *Motte*, ont fait rire tout le monde à la prémiere repréſentation; & que ces mêmes enfans ont fait couler les larmes de toute la France dans les trente ou quarante repréſentations que l'on donna tout de ſuite de cette Tragédie, on ne balanceroit pas un inſtant à l'eſſayer.

Ce n'eſt pas ſans fondement, ou par caprice, que je conſeille de faire uſage de la Scene des deux petites filles dans *Œdipe*: j'ai repréſenté, il y a trente ans, une pure traduction de l'*Œdipe* de *Sophocle*; & je ſçais, par expérience, le grand effet que cette Scene fit ſur le Théâtre, & combien elle arracha de larmes.

L'*Œdipe* de M. de *Voltaire*, avec les changemens que je propoſe, ſeroit peut-être une des meilleures Tragédies que l'on pût conſerver.

LES HORACES.

J'Ai toûjours regardé les quatre prémiers Actes des *Horaces*, comme un Ouvrage comparable, s'il n'eſt pas ſupérieur, à tout ce que nous avons de plus excellent en ce genre dans l'antiquité: je ne puis voir ſans quelque peine, il eſt vrai, l'amour de *Camille* pour *Curiace*; les violens tranſports qu'elle fait paroître à l'occaſion de la mort de ſon Amant, quoi que cet Amant fût deſtiné à être ſon époux, ſont indécens dans une fille bien née; ils bleſſent également les ſentimens

mens qu'on doit à ſa Patrie, & ceux que la bienſéance inſpire : le ſexe en général en eſt offenſé ; & tout le monde ſent que de pareils exemples doivent être bannis du Théâtre, où ils peuvent faire des impreſſions dangereuſes dans le cœur de la jeuneſſe.

En retranchant Camille de la Piece, on pourroit y ſubſtitüer un autre épiſode, qui fournît en même tems la matiere d'un cinquieme Acte, & perfectionnât cette Piece de tout point. Dans cet état la Tragédie des Horaces ſeroit admirable pour le Théâtre de la Réformation.

SERTORIUS.

SI l'on conſulte la Préface de cette Tragédie, perſonne ne s'imaginera qu'il y ait la moindre

idée d'amour : Le grand Corneille y dit expreſſément : *Vous n'y trouverez ni tendreſſes d'amour, ni emportemens de paſſion*, &c. Cependant, c'eſt l'amour qui fournit les motifs de l'action, des épiſodes, de l'intrigue & de la cataſtrophe. Il ſemble donc que Corneille, en parlant ainſi, ait voulu faire la critique du goût de ſon ſiecle; & qu'il s'excuſe auprès de ſes Lecteurs de ce que le deſſein de ſa Piece ne lui a pas permis d'y placer la tendreſſe & les emportemens ſi fort à la mode ſur la Scene, c'eſt-à-dire de flatter la corruption générale; puiſqu'il eſt certain que, du tems de Corneille, auſſi bien que de nos jours, on vouloit dans la paſſion d'amour cette lâche foibleſſe qui deshonnore notre Théâtre, en lui faiſant perdre cette grandeur & cette auſ-

tere majeſté, dont les Anciens ſe ſervoient ſi avantageuſement pour corriger le vice, & que les prémiers de nos Modernes ont eu ſi grand ſoin d'imiter.

Au reſte, avec la permiſſion de M. Corneille, je ne trouve pas qu'il ait exécuté, dans le cours de la Tragédie de *Sertorius*, ce qu'il nous annonce dans ſa Préface à l'égard des tendreſſes d'amour & des emportemens de paſſion. En examinant toutes les Scenes d'amour de cette Tragédie, on verra qu'il n'y a que *Viriate* qui ne démente pas ce que le Poëte a promis : on ne peut preſque pas dire qu'elle aime; elle ne veut qu'un mari; elle le veut tel que ſa politique & l'intérêt de ſon ambition le demandent. *Perpenna*, au contraire, fait éclatter toute ſa tendreſſe & tout l'emportement que

la paſſion peut inſpirer; &, ſi ce n'eſt pas devant l'objet de ſon amour, parce qu'il n'eſt point à portée de le faire, il les fait éclater, ces deux mouvemens, en toute autre occaſion.

Sertorius, qui eſt ſi vivement amoureux de *Viriate*, quoique dans un âge avancé, & malgré ſon expérience, n'eſt rien moins que tranquille dans ſa paſſion: en ſorte que je ne trouve pas qu'il y ait une aſſez grande différence entre ces deux Amans & les Amans ordinaires de Théâtre; pour que le Poëte ait eu lieu de s'excuſer dans ſa Préface, de n'avoir pas donné dans un excès que l'on auroit peut-être ſouhaitté, en les faiſant extravaguer davantage, & en leur prêtant toutes les fadeurs ordinaires aux Amans de Théâtre.

Je ne parle pas de la paſſion

de *Pompée* pour *Ariſtie* ſa femme répudiée; parce qu'une telle paſſion (qu'oiqu'elle puiſſe paroître ridicule de nos jours) n'eſt que d'un très bon exemple.

Je penſe donc qu'il y a plus d'un endroit où cette Tragédie mérite d'être corrigée, en ce qui concerne la paſſion de *Sertorius* & de *Perpenna*. Corneille, j'en ſuis ſûr, aura ſouhaité, en écrivant ſa Piece, de la porter à ce point de pureté & de perfection que la réforme demande à préſent; mais la crainte de déplaire l'a arrêté. De ſon tems le goût & le cœur de la plus grande partie des Spectateurs étoient également corrompus par l'effet d'une longue habitude à ne voir, ſur le Théâtre, que des perſonnages livrez à tous les emportemens de la paſſion d'amour. Je ſuis même perſüadé qu'il y a en-

de ſa protection, & celui-ci ne lui déclarant ſon amour qu'en cette occaſion, le Poëte en auroit tiré une Scene admirable; la ſurpriſe dont *Juſtine* ſeroit frappée donneroit une grande vivacité au Dialogue, & ſon caractere ne perdroit rien de ſon innocence; la mort même de cette Veſtale concourroit parfaitement au but naturel de cette Tragédie; elle mourroit ſans qu'on eût à lui reprocher qu'elle ſe tüe moins par vertu & par religion, que par déſeſpoir de la mort de ſon Amant.

A l'égard de *Géta* qui, non moins innocent que *Juſtine*, ſuccombe comme elle à leur commun malheur, & dont on dit communément que la mort eſt la cataſtrophe de la Piece, je ne ſuis pas de cet avis; parce que je donne au terme de Ca-

taſtrophe un ſens tout différent. Je n'appelle pas de ce nom la mort ou la punition d'un homme : le perſonnage qui forme le nœud de l'action, qui la conduit & qui la termine, eſt celui, ſelon moi, ſur qui la cataſtrophe tombe ; ſoit qu'il en périſſe, ſoit qu'il en reſte chargé d'opprobre, ou couronné de gloire, ſuivant que l'action l'exige ; je m'explique.

La cataſtrophe tombe ſur *Œdipe*, non pas parce qu'il ſe creve les yeux ; mais parce qu'il eſt lui-même le ſujet de l'action, parce que c'eſt lui qui y donne le mouvement, & qui la termine ; enfin parce qu'il parvient, par toutes ſes recherches, à connoître le meurtrier de *Laïus*, & à le punir. Dans la Tragédie de *Britannicus*, c'eſt *Néron* qui fait tout, & c'eſt ſur lui que tombe

la cataſtrophe : dans *Géta*, c'eſt *Caracalla* : diſons-en autant de *Phédre*, & des autres Tragédies. Si *Britannicus* meurt, quoi qu'innocent ; c'eſt pour ſervir au caractere de *Néron*, & le faire déteſter davantage : Si *Géta* eſt aſſaſſiné, ſans l'avoir mérité ; c'eſt pour mieux peindre la crüauté de ſon frere : ſi *Hyppolite* périt ; c'eſt pour charger le crime de de *Phédre* : ainſi ce n'eſt pas ſur les perſonnages qui meurent que tombe ce qu'on appelle la cataſtrophe ; mais ſur ceux qui commencent & qui conduiſent l'action à une bonne ou à une mauvaiſe fin, & qui excitent le plaiſir ou l'indignation des Spectateurs ſuivant les circonſtances du ſujet.

Il eſt aiſé par là de reconnoître que pluſieurs des Tragédies modernes ſont mal nommées, & que

d'autres le ſont exactement : par exemple, dans *Héraclius*, c'eſt ce Prince ſur qui tombe la cataſtrophe, quoique ce ſoit *Phocas* qui meure; parce que l'action & tout le mouvement des Acteurs n'ont pour objet que la reconnoiſſance du fils de *Maurice*, & non pas la punition & la mort de *Phocas*, ſur lequel cependant on dit abuſivement que la cataſtrophe tombe. *Stilicon* donne le nom à la Tragédie de *Thomas Corneille*, non parce qu'il meurt, mais parce que c'eſt lui qui commence l'action, qui y donne le mouvement, & qui la conduit à ſa fin. *Athalie* eſt dans le même cas; on peut même dire qu'*Andromaque*, quoiqu'elle ne meure pas, & qu'elle ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe, mérite de donner ſon nom à la Tragédie : je dirai plus,

je trouve la Tragédie de la mort de *Pompée* bien nommée; parce que *Pompée*, quoi que mort avant l'action, ſert de motif à tout ce qui ſe fait; les amours de *Céſar*, & la querelle de *Cléopâtre* avec ſon frere, n'étant que des épiſodes qui naiſſent de l'action principale. Voilà des Tragédies bien nommées : mais en revanche il y en a une infinité qui le ſont mal, telles que *Britannicus*, *Géta*, *Rodogune* & tant d'autres.

Les Modernes pourroient critiquer l'Auteur de la Tragédie de *Géta*; parce que ce Prince, ainſi que *Juſtine* ſa maîtreſſe, ſont repréſentez trop vertüeux, ſans donner lieu à la compaſſion des Spectateurs de s'affoiblir par la vüe de quelque défaut, ſuivant qu'ils ſoûtiennent que les Anciens ont fait: je penſe, pour moi, que les Anciens n'ont jamais ſon-

gé à diminüer la compaſſion des Spectateurs; car ce ſeroit avoir entrepris de faire violence à la nature, choſe qu'on ne peut leur reprocher. Les Poëtes Grecs n'ont pas voulu contraindre le cœur humain; & ils ont laiſſé aux Spectateurs toute la liberté de s'attendrir & de fondre en larmes de compaſſion pour tous les Héros qu'ils faiſoient mourir innocens : ce n'étoit que l'ordre du Deſtin qui les condamnoit, & cet ordre étoit le ſeul point que les Spectateurs enviſageoient. *Œdipe* eſt puni du crime qu'il a commis, quoiqu'aveuglé par l'ignorance; *Oreſte* tüe ſa mere par l'ordre de l'Oracle, & il eſt pourſuivi par les Furies, en punition de ſon crime; *Hyppolite*, chaſte & vertüeux, meurt par la vengeance du Dieu qui le perſécute, &c. cela devoit arriver, diſoient

les Anciens: &, encore une fois, ce n'étoit que l'ordre du Deſtin qu'ils avoient en vüe. N'eſt-il pas clair, après ces réflexions, que les Poëtes Grecs ne prétendirent jamais affoiblir la compaſſion dont les Spectateurs étoient émûs pour *Œdipe*, pour *Oreſte*, pour *Hyppolite*, &c? Ils vouloient que les Spectateurs fuſſent perſüadez de la fatalité forcée, qui entraînoit les hommes comme les Dieux; mais ils ne les empêchoient pas de ſe laiſſer aller enſuite à tous les mouvemens de la nature, de gémir & de pleurer ſur les malheurs des perſonnes que le Deſtin puniſſoit. Je conclus donc que les perſonnages qui meurent peuvent être innocens, & que les Spectateurs peuvent s'en affliger tant qu'ils veulent; pourvû qu'à côté de la compaſſion marche toûjours, ſui-

vant le beſoin ; ou l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu ; & c'eſt l'effet de ce ſentiment, qui conſtitüe la cataſtrophe.

La Tragédie de *Géta* eſt une Piece excellente pour le Théâtre quant aux mœurs ; mais je ne crois pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer d'y faire la correction que j'ai indiquée. La Veſtale ne doit point avoir d'amour pour *Géta* ; & ce petit changement produira un caractere vertüeux & grand, qui fera un contraſte admirable avec le caractere odieux de *Caracalla*. La cataſtrophe, c'eſt-à-dire les ſentimens de haine & d'horreur qu'on concevra contre l'Auteur de la mort de *Géta* & de *Juſtine*, en ſeront plus violens ; & en ce cas les Spectateurs pourront les plaindre l'un & l'autre tant qu'ils voudront : d'un côté, la compaſſion la plus ten-

dre; de l'autre, l'horreur du crime de *Caracalla* rempliront tout ce qu'on peut ſouhaiter dans une Tragédie.

PENELOPE.

DAns la Tragédie de *Pénélope* le Poëte abandonne la nature, altere l'hiſtoire, & fait violence à la raiſon. Voulant donner une maitreſſe à *Télémaque*; & n'en trouvant point qui fût digne de lui parmi les perſonnages que ſon ſujet lui fourniſſoit, il a mis ſur la Scene une fille d'*Eurimaque* Roy de Samos : par là il affoiblit le ſentiment de vengeance dans *Télemaque* contre le tyran de ſa mere; & en même tems il donne à *Eurimaque* un caractere, biſarement contraſté de tendreſſe & de violen-

ce. De ces deux faux caracteres, il réſulte deux fautes conſidérables. Dans le tems qu'*Uliſſe* entreprend de ſe venger par la mort d'*Eurimaque* & de ſes partiſans, *Télemaque*, contre toute raiſon & malgre les Loix de ſon devoir, cherche à ſauver le pere de ſa maitreſſe; &, parce qu'on ne pouvoit pas laiſſer vivre *Eurimaque*, ſuivant l'hiſtoire & ſuivant le bon ſens, le Poëte feint qu'il ſe noye en montant ſur un eſquif pour aller gagner ſes vaiſſeaux.

Quel déſordre & quelle conduite! & cela pour ne point préſenter aux Spectateurs un jeune homme tel que *Télémaque*, ſans qu'il eût un engagement de cœur. Si le Poëte avoit marché naturellement à ſon action, ſans donner la moindre paſſion à *Télémaque*, & en ne mettant dans le cœur d'*Eurimaque* d'autre ſentiment

timent que celui de l'amour pour *Pénélope*, & de la politique pour s'emparer d'*Itaque*; on auroit eû deux caracteres décidez & vrais en même tems; & les Spectateurs ne seroient pas indécis, pour sçavoir s'ils doivent loüer ou blâmer *Télémaque*, & si la mort d'*Eurimaque* doit leur faire du plaisir ou de la douleur.

Si quelqu'un essayoit d'en faire l'expérience; en ôtant *Iphise* de l'action, & en remettant les deux caracteres dans le point de vüe où ils doivent être, on feroit de *Pénélope* une Tragédie supportable pour le Théâtre de la Réformation.

MEDEE,

PAR *M.* DE LONGEPIERRE.

LE crime, dans cette Tragédie, me paroît être porté au plus haut degré où la méchanceté du cœur humain puiſſe parvenir. Le divorce, dans ce tems-là étoit, communément en uſage: cependant, je ſuis convaincu que l'hiſtoire de *Médée* n'a été imaginée que pour en corriger l'abus. En examinant cette Tragédie du côté de la paſſion d'amour, je ne laiſſerai pas de remarquer ce qui aura rapport à la qualité de l'action & à la conduite, afin d'y démêler ſi elle eſt convenable pour notre ſiecle.

Je pardonne à *Médée* d'être vivement piquée de ce divorce,

ſoit par amour ou par délicateſſe ; & je conſens qu'elle cherche à s'en venger : mais ſon reſſentiment va trop loin ; puiſqu'il en coûte la vie à *Créon* & à *Creuſe*, qu'on pouvoit, en quelque ſorte, excuſer ſur la condeſcendance qu'ils ont pour *Jaſon*. Je conviens auſſi que *Médée* a de fortes raiſons pour s'emporter contre ſon mari infidele & ingrat : mais la vengeance qu'elle en prend, en maſſacrant ſes propres enfans, eſt tout-à-fait barbare & dénaturée ; & je trouve cette action tragique bien atroce, pour être préſentée aux Spectateurs de notre temps.

Il me paroît, au reſte, que cette Tragédie prouve la probabilité du ſentiment que j'ai propoſé, au ſujet de la cataſtrophe dans l'examen de la Tragédie de *Géta*. L'action de la Tragédie

de *Médée*, n'eſt que la vengeance qu'elle prend de l'inſulte que *Jaſon* lui a faite, en la renvoyant; & la cataſtrophe de l'action eſt l'excès de ſon crime; c'eſt ce crime qui ſeul doit attacher les Spectateurs, & faire ſur eux une vive impreſſion. A l'égard de la compaſſion que l'on peut avoir pour les perſonnages qui meurent, elle ne doit point balancer l'horreur que l'Auteur de tant de carnage inſpire; & c'eſt, comme je l'ai déjà dit & comme je le penſe, l'horreur du crime, ou l'amour de la vertu, qui établit la cataſtrophe.

D'un autre côté, ſi les Tragédies (comme quelques Modernes le prétendent) devoient toûjours être nommées du nom de l'Acteur qui y meurt, nous ſerions bien embarraſſez comment nommer la Tragédie qui s'ap-

pelle *Médée*; ſeroit-ce *Créüſe*, *Créon*, *les Enfans*, *Jaſon* même? non, elle ne peut porter que le nom ſeul de *Médée*; le crime eſt ſon ouvrage, & les maſſacres ne viennent qu'en conſéquence. *Médée* ne meurt pas; mais elle doit être regardée comme la plus méchante des femmes, & la plus crüelle des meres; & ſon nom ſera toûjours en abomination dans la mémoire des hommes. Voilà la cataſtrophe qui tient lieu de châtiment à *Médée*, & qui eſt d'une grande inſtruction pour les Spectateurs; ſi *Médée* mourroit, je ſuis perſüadé que le Spectateur n'en ſeroit pas ſi touché. La mort, qui finit les ſupplices, eſt un ſoulagement pour les malheureux, & une grace pour les ſcélérats. Le Spectateur, voyant *Médée* reſter en vie, ne ceſſe point de déteſter l'Auteur

de tant de crimes, & ſent un plaiſir ſecret à eſpérer qu'elle languira long-tems dans des tourmens égaux à ſa méchanceté, s'il eſt poſſible, & dont enfin elle ſera accablée.

On dira, peut-être, que l'expérience nous apprend le contraire de ce que j'avance; puiſque nous ſommes témoins chaque jour que les juſtes ſupplices, décernez aux grands criminels, font ſur les hommes les plus vives impreſſions d'horreur & de compaſſion; pendant qu'ils ne voyent qu'avec répugnance les coupables languir dans les douleurs: mais, ſi on fait réflexion à la différence qu'il y a de voir avec les yeux de l'ame, ou avec les yeux du corps, on ceſſera de faire cette objection.

On ne voit que des yeux de l'ame les évenemens qui ſont

racontez dans un Roman, ou repreſéntez dans une Tragédie; mais c'eſt des yeux du corps que l'on voit le coupable exécuté & tourmenté par les mains des Bourreaux: ces deux manieres de voir les objets, doivent y mettre des diſtinctions eſſentielles. Je conviens que dans le dernier cas l'humanité l'emporte, & que l'on ſouhaiteroit de voir finir les ſupplices de ces malheureux; mais dans l'autre, la compaſſion n'eſt pas ſi forte, l'eſprit & le cœur n'ont pas les mêmes reſſorts: il eſt fort ordinaire de plaindre les hommes qui ſubiſſent la peine de mort ordonnée par la Juſtice; mais j'ai toûjours vû que l'on ſouhaitoit aux grands ſcélérats des malheurs encore plus grands que ceux qu'on leur fait ſouffrir dans un Livre ou dans une action tragique.

Au reſte, je n'exclus pas tout-à-fait cette Tragédie du Théâtre; mais, ſi on en veut faire uſage, je propoſe une correction. Je ne puis juger de la Tragédie de *Médée*, de M. de *Longepierre*, que par l'impreſſion qu'elle m'a fait à la lecture, ne l'ayant jamais vû repréſenter: mais, ſi une longue expérience peut procurer cette ſorte d'avantage; j'oſe dire que, par rapport à moi, la lecture ne differe guere de la repréſentation.

Créon peut-être déterminé par des vües d'intérêt & de politique à s'attacher *Jaſon*, en lui faiſant épouſer ſa fille, ce qui l'oblige à répudier *Médée;* mais, dans tous les tems & dans tous les pays, le ſpectacle d'une fille qui ſe détermine à épouſer un homme marié, & cela plûtôt par paſſion, que par devoir, ne peut

peut être que d'un très mauvais exemple, & doit révolter les Spectateurs. La loi naturelle ne permet pas de ſe procurer un bien au préjudice d'un tiers, & la paſſion de *Créüſe*, pour *Jaſon* ne tend qu'à ce but.

Je ſçais bien que l'on m'oppoſera que c'eſt une faute néceſſaire dans cette Tragédie, pour rendre *Créüſe* en quelque façon coupable, & pour affoiblir la compaſſion que l'on pourroit avoir de ſa mort. Cette raiſon pourroit être bonne pour ceux qui ſont les eſclaves des regles; mais je crois qu'elle ne vaut rien pour les partiſans de la raiſon & des bonnes mœurs. Je ne m'embarraſſe pas de ce que produira la compaſſion dans le cœur des Spectateurs; mais je ſuis extrémement touché de l'impreſſion que le mauvais exemple ſera dans

leurs eſprits. La compaſſion eſt momentanée; le mauvais exemple eſt permanent : ainſi je ſoûtiens qu'il n'y a rien de ſi ſcandaleux que la paſſion de *Créüſe* pour *Jaſon* marié, & ſous les yeux mêmes de ſa femme. Un tel exemple diſpoſe les eſprits aux infidélitez conjugales; &, ſi l'on dit que les hommes de tout tems ont un penchant naturel à le ſuivre, je répondrai que par cette raiſon même il eſt moins permis de l'expoſer en triomphe ſur la Scene; & que, pour ne pas s'écarter d'une regle mal entendüe, on ne doit pas courir le riſque de ſcandaliſer un ſeul Spectateur, quand on ſuppoſeroit même qu'il y en a un nombre infini de corrompus.

Je changerois donc entierement le caractere de *Créüſe* : loin de la faire amoureuſe de *Ja-*

ſon, ce ſeroit une fille modeſte, ſoûmiſe aux volontez de ſon pere: tout au plus, je lui donnerois de l'ambition & de la vanité; & ce ſeroit par ces motifs qu'elle conſentiroit à devenir la femme d'un Héros tel que *Jaſon*; non ſans de grandes agitations, par la crainte que ce même Héros ne vint à l'abandonner un jour. comme il abandonnoit *Médée*; enfin je lui mettrois à la bouche mille traits contre la crüauté des hommes de ſon tems, qui, après avoir abuſé de la ſimplicité & de la bonne foi des filles, ont recours au divorce pour les quitter & les rendre malheureuſes à jamais. De cette façon, le vice ſeroit blâmé, & la vertu exaltée comme elle doit, & comme on eſt indiſpenſablement obligé de faire en toutes occaſions dans la ſocieté, mais par-

ticulierement ſur le Théâtre.

La Tragédie de *Médée*, réduite en cet état, me paroîtroit aſſez convenable pour le Théâtre de la Réformation.

AGRIPPA,

OU LE FAUX TIBERINUS.

LA Piece d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, que M. *Quinault* ſon Auteur a nommée lui-même Tragicomédie, a fait longtems mes délices. J'y trouvois la véritable horreur tragique, telle que les Anciens l'ont connüe; mais modifiée à la maniere des modernes, avec un art qui me paroiſſoit admirable. Peut-être ai-je eu tort de l'avoir tant eſtimée; &, en effet, il n'eſt pas impoſſible que les traits ſurpre-

nans & les coups de Théâtre, fréquens dans cette Piece, m'ayent fait illuſion ; puiſque les Acteurs ne courent pas moins le riſque d'être ſéduits, que les Spectateurs. Quoiqu'il en ſoit, il eſt tems que l'enchantement finiſſe ; & que je regarde cette Tragi-comédie, non ſeulement avec indifférence, mais même avec des yeux de critique.

On ne parle, dans toute la Piece, que de l'amour de *Lavinie* pour *Agrippa*, & de l'amour d'*Albine* pour *Tibérinus*, qui paſſe pour le meurtrier de ſon frere. J'en ai conclu d'abord que cette Piece n'étoit point ſuſceptible de correction ; parce que jamais, à ce qu'il me paroiſſoit, l'action ne pouvoit être conduite à ſa fin, que par les intrigues d'amour de ces deux Princeſſes, & j'en étois ſincerement affligé : mais, après

avoir bien réfléchi pour tâcher d'exécuter le deſſein du Poëte, ſans ſuivre la même route, & par conſéquent pour corriger la Piece, en conduiſant l'action à ſa fin, ſans le ſecours de la paſſion d'amour; je crois être parvenu à trouver ce que je n'eſpérois plus de rencontrer.

Quinault nous apprend, dans les prémieres Scenes de ſa Piece, qu'il s'étoit déjà parlé de mariage entre *Lavinie* & *Agrippa*, comme entre *Albine* & *Tibérinus*. Il eſt vrai que, dans le cours de l'action, *Tibérinus* & *Agrippa* ne ſont nommez par les Princeſſes, que comme leurs Amans, ſans qu'elles paroiſſent ſe rappeller qu'ils avoient été deſtinez à les épouſer. Mais je ſuis perſuadé que *Quinault* à changé d'avis en compoſant ſa Piece; & que s'étant imaginé, par les rai-

ſons que nous avons tant de fois répétées, que le Public ſeroit plus touché de voir les deux Princeſſes pleurer la perte de leurs Amans, que celle de leurs maris, il a préféré la ſatisfaction de plaire, en ſe prétant au penchant de la nation, à la gloire d'inſtruire & de corriger.

Je penſe donc que, pour rendre cette Piece digne du Théâtre de la Réformation, il faudroit faire ce que *Quinault* eût fait s'il avoit ſuivi ſon prémier projet; & qu'il ſuffiroit que *Lavinie* & *Albine* ne parlaſſent jamais d'*Agrippa* & du *Roy*, que comme de leurs époux; puiſqu'en effet leur mariage étoit arrêté, & devoit ſe conclure au retour des Princes, après leur expédition : pour lors tout ce qu'elles diroient (ſoit à propos d'amour ou de vengeance) ſe-

roit autoriſé; & il n'y auroit rien à reprocher à la Piece, ſi ce n'eſt peut-être quelques expreſſions de tendreſſe qu'il faudroit ou changer ou retrancher; mais l'ouvrage ſeroit très-aiſé : & nous avons déjà nommé bien des Tragédies dans la claſſe des Pieces à corriger, qui demandent un plus grand travail. La Tragicomédie d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, miſe en cet état, me paroîtroit très convenable pour le nouveau Théâtre.

ROMULUS,

DE *M.* DE LA *MOTTE.*

LA paſſion d'amour que M. de la *Motte* nous préſente dans la Tragédie de *Romulus*, eſt d'une eſpece à laiſſer long-

tems en ſuſpens, ſi cette Piece eſt digne ou n'eſt pas digne du Théâtre de la réforme, & ſi l'on doit ou la conſerver ou la rejetter.

Il n'eſt guere poſſible à l'homme de garantir ſon cœur de toutes paſſions : tout ce qu'il peut faire eſt de leur en diſputer l'entrée ; & ſi elles y entrent malgré ſa réſiſtance, de les combattre ſans ceſſe, & de ne jamais y ſuccomber : c'eſt pour cela que ſentir une paſſion n'eſt point un crime, ne pas la réprimer, en ſeroit un. *Herſilie*, dans la Tragédie de *Romulus*, aime avec innocence ; parce qu'elle aime, pour ainſi dire, malgré elle : mais elle cache ſon amour avec ſoin, & même elle n'en parle pas ; parce qu'elle veut tout tenter pour vaincre ſa paſſion. *Herſilie* fait donc tout ce que la vertu la plus ſé-

vere peut exiger d'elle ; & ſi elle parle à la fin, c'eſt la ſitüation qui l'y force ; puiſqu'elle ſe voit expoſée à perdre ou ſon pere ou celui qu'elle aime, dont l'un des deux ne peut éviter de périr dans le combat ſingulier réſolu entr'eux, & juré à la face des Autels.

Je n'ai pû me réſoudre à condamner un pareil amour ; d'autant plus que, dans toute la Tragédie, il n'y a point de ces Scenes molles & efféminées, qui tendent à corrompre le cœur, & contre leſquelles je me ſuis tant de fois & ſi vivement déclaré.

Il eſt vrai que, malgré toutes ces raiſons, je n'ai pas oſé non plus placer cette Piece dans le nombre de celles que l'on peut conſerver. Dans les Scenes entre *Romulus* & *Herſilie*, je trouve du côté de *Romulus* des expreſ-

ſions de ſentiment vives & tendres, qui me paroiſſent devoir être ſupprimées. Je ne répete point que ces ſortes de corrections doivent être faites avec grand ſoin. Lorſque la Tragédie de *Romulus* ſera lavée de ces ſortes de taches, je croirois qu'elle pourroit ſe conſerver pour le Théâtre de la Réformation.

JUGURTHA,

TRAGÉDIE DE *M.* DE LA GRANGE CHANCEL.

DAns mes examens précédens j'ai placé, parmi les Pieces que je conſerve, des Tragédies qui, ſûrement, ont encore plus beſoin que celles de *Jugurtha*, d'une recherche exacte & rigoureuſe, pour être purgées de quel-

ques expreſſions trop vives : j'aurois donc pû conſerver celle-ci telle qu'elle eſt ; mais des gens plus délicats que moi trouveroient peut-être quelque choſe à reprendre dans les Scenes d'amour qui ſe paſſent entre *Artemiſe*, *Ilione* & *Adherbal* : c'eſt ce qui m'a obligé de la mettre dans le rang des Tragédies à corriger, après l'avoir examinée avec la derniere ſévérité.

Il ſemble d'abord que cette Piece ne nous préſente pas une paſſion d'amour, telle que nous la demandons pour le Théâtre de la réforme ; c'eſt-à-dire, une paſſion qui porte à de ſi grands excès qu'elle inſpire l'horreur, & devienne par là propre à corriger & à inſtruire : cependant, ſi on y fait attention, on trouvera que cette prémiere impreſſion n'eſt pas conforme à la vériré.

L'amour d'*Artemiſe* & celui d'*Ilione* paroiſſent très raiſonnable & très permis ; car *Artemiſe* eſt promiſe en mariage à *Adherbal*, & elle l'aime par devoir autant que par goût. *Jugurtha* veut épouſer *Artemiſe* & donner à ſon rival ſa fille *Ilione*, qui eſt par là ſuffiſament autoriſée à aimer *Adherbal* que ſon pere lui deſtine & qu'elle va épouſer. Malgré cela, les amours de ces deux Princeſſes, quelques raiſonnables qu'ils ſoient, ſont infiniment malheureux ; puiſqu'elles ſe tüent toutes les deux après la mort de leur Amant.

On pourroit donc en conclure que la paſſion d'amour de la Tragédie de *Jugurtha* ne doit inſpirer aux Spectateurs que de la compaſſion, & que la compaſion eſt plus propre à corrompre qu'à corriger : j'en conviens, & même je tâcherai de le prouver dans

l'éxamen du Cid; mais le cas me paroît très différent. La paſſion d'amour dans *Artemiſe* & dans *Ilione* n'inſpire pas une ſimple compaſſion dénüée d'horreur; car le Spectateur ne peut ſe diſpenſer de ſe ſouvenir que, ſi ces deux Princeſſes n'avoient pas aimé avec une extrême violence, elles ne ſe ſeroient pas tuées après la mort de leur Amant : ainſi leur exemple, par l'horreur qu'il cauſe, n'eſt pas moins inſtructif que celui d'*Hermione* & de *Pyrrhus* dans la Tragédie d'*Andromaque*.

Pour ce qui eſt de la paſſion de *Jugurtha*, on ne peut pas diſconvenir qu'elle ne ſoit infiniment inſtructive par ſon excès; parce que c'eſt le tranſport effréné de ſa paſſion, qui donne la mort à ſon rival, à ſa Maitreſſe & à ſa propre fille, en même tems.

Je trouve donc cette Tragédie très-bonne pour le Théâtre de la Réformation, ou telle qu'elle eſt, ou en y corrigeant le peu d'expreſſions qu'on pourroit y appercevoir en l'examinant ſcrupuleuſement.

AMASIS,

DE *M.* DE LA GRANGE.

LA Tragédie d'*Amaſis* peut être comptée parmi les meilleures Tragédies modernes que nous ayons; &, ſi je la place dans la claſſe des Tragédies à corriger, ce n'eſt que pour une ſeule Scene qui me paroît en avoir beſoin.

Dans la derniere Scene du prémier Acte, *Arténice* avoüe à ſa confidente qu'elle aime

paſſionément l'étranger que ſon pere a retiré pendant trois jours dans ſa maiſon de campagne, & qu'elle a vû par hazard. Un amour ſi violent & ſi ſubit n'eſt pas décent dans une fille; je crois qu'il faudroit le modérer; &, puiſqu'enfin il eſt néceſſaire qu'*Arténice* ſoit prévenüe pour *Séſoſtris*, je crois qu'il faut faire naître & faire augmenter cette paſſion par degrez dans le cours de l'action.

L'inclination d'*Arténice* pour *Séſoſtris*, ſans le connoître, paroit d'une certaine façon autoriſée : & dans la Scene VIIe. du troiſieme Acte, la Reine lui dit que leur mariage étoit déjà réſolu : ſur ce principe, on peut ſauver ce prémier mouvement d'inclination pour une perſonne qu'*Arténice* ne connoît pas; puiſqu'à la fin il ſe trouve que cet inconnu

inconnu eſt *Séſoſtris* lui-même. Tout cela fait voir avec quelle réſerve il faut ménager une pareille déclaration d'amour, ſi on veut garder les bienſéances & le vraiſemblable en même tems.

Enfin, *Amaſis* eſt une bonne Tragédie, & qui, de toute façon (après les petites corrections dont nous venons de parler) mérite d'être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

LE CID.

LES critiques & les apologies qu'on a faites de la Tragédie du *Cid*, me diſpenſent d'en parler en détail : quelque défaut qu'on puiſſe y remarquer, le *Cid* ſera toûjours une Piece remplie de beautez. Ce ne ſont pourtant pas là les beautez dont je voudrois qu'on fit uſage ſur la Scene ; elles ſeroient admirables dans un Roman : quant au Théâtre de la Réforme, il n'adopteroit jamais une paſſion d'amour telle que celle de *Chi-*

mene & de *Rodrigue*; & ne permettroit pas à un Amant de tüer le pere de ſa Maîtreſſe, ni à la Maîtreſſe d'épouſer enſuite ſon Amant: outre que ce ſont là des objets qui, ſelon moi, ne devroient jamais être préſentez aux Spectateurs; les chemins par où l'on paſſe, pour arriver à ces excès, avec tant de Scenes de tendreſſe, ne ſont propres qu'à corrompre le cœur humain; &, quant à moi, je ne l'admettrois point, quelque correction qu'on pût y faire.

BERENICE.

RAcine, dans la Préface de cette Tragédie, nous dit: » Que ce n'eſt point une néceſ» ſité qu'il y ait du ſang & des » morts dans une Tragédie; qu'il

» ſuffit que l'action en ſoit gran-
» de, que les Acteurs en ſoient
» héroïques, que les paſſions y
» ſoient excitées, & que tout s'y
» reſſente de cette triſteſſe, ma-
» jeſtüeuſe qui fait tout le plaiſir
» de la Tragédie.

Je ne crois pas que l'on puiſſe diſconvenir de la vérité de ce principe; mais, ſoit dit avec tout le reſpect dont je ſuis pénétré pour ce grand homme, ne pourroit-on pas demander ſi, dans ſa Tragédie, on trouve tout ce qu'il juge lui-même être néceſſaire dans une Piece où il n'y a ni mort, ni ſang répandu? Il me ſemble que nous voyons tous les jours des exemples d'un Héroïſme ſemblable à celui de *Titus* dans des hommes d'une condition médiocre & même de la plus baſſe extraction, dont les uns quittent leur Maitreſſe, pour

un autre mariage plus avantageux à leur fortune, & les autres ſacrifient à leur Maîtreſſe des partis beaucoup plus conſidérables. Il me paroît donc que, ſi c'eſt là ce qui fait la grandeur de la Tragédie de *Bérénice*, il y a bien à rabattre du principe que l'Auteur établit dans ſa Préface.

M. *Racine* ajoûte enſuite: » Tout s'y doit reſſentir de cette » triſteſſe majeſtüeuſe qui fait le » plaiſir de la Tragédie. » C'eſt encore cette majeſté que je ne trouve pas dans la triſteſſe de *Bérénice*; car, en écoutant les plaintes qui lui échappent, loin d'y reconnoître la douleur d'une Reine, je n'ai cru entendre qu'une jeune fille abandonnée de ſon Amant. Voilà ce que produit l'amour; comme cette paſſion eſt égale dans tous les cœurs, il eſt bien rare que le Spectateur puiſſe s'en

former une idée convenable à la majeſté tragique. On pourroit auſſi examiner ſi la paſſion d'amour, telle qu'on la repréſente dans cette Tragédie, c'eſt-à-dire dans un degré ordinaire, peut fonder une grande action : mais, ſans entrer dans ce détail, je me contenterai de dire, qu'une action tragique de cette nature (malgré la ſupériorité avec laquelle *Racine* l'a traitée) ne peut inſpirer que des maximes dangereuſes, pour apprendre à métaphyſiquer ſur une paſſion, dont les ſuites peuvent aiſément devenir funeſtes. J'avoüe ſincerement que je ne conſeillerai jamais de conſerver *Bérénice* pour le Théâtre.

POMPE'E.

EN faveur des grandes beautez que l'on trouve dans cette Tragédie, je voulois la mettre au rang de celles qui, avec des corrections, peuvent reſter au Théâtre : mais pour la corriger, je n'ai trouvé que deux moyens également difficiles, ou il falloit ne faire jamais paroître *Cléopâtre* ſur la Scene, ou retrancher tout ce qui concerne les amours de *Céſar* avec *Cléopâtre* : mais, outre que c'étoit là une correction trop conſidérable, elle n'auroit peut-être pas ſuffi pour rendre cette Piece ſoûtenable ſur le Théâtre de la Réformation. Les circonſtances des amours de *Céſar* & de *Cléopâtre* ſont ſi généralement connües, que toutes

les précautions, qu'on pourroit prendre pour les déguiſer, deviendroient inutiles. Je penſe donc que le meilleur uſage que l'on en puiſſe faire, c'eſt de laiſſer aux curieux le plaiſir d'en goûter les beautez à la lecture, plûtôt que de s'obſtiner à la faire repréſenter ſur aucun Théâtre, quelque correction qu'on y faſſe.

MITHRIDATE.

IL n'y a que la corruption du ſiecle qui ait pû faire tolérer, ſur la Scene, la paſſion d'amour traitée de la maniere dont elle l'eſt dans *Mithridate*. Deux freres amoureux de la fiancée de leur pere! Je ne m'arrête pas au mérite de l'Auteur, pour avoir bien traité un ſujet ſi épineux; je ne regarde que le ſujet en lui-

même;

même; car, il eſt bien moins queſtion au Théâtre de la Réformation de ſçavoir ſi les Auteurs ont de l'eſprit, que d'être aſſuré que leurs Pieces ſont extrémement correctes pour les mœurs, & ne peuvent cauſer aucune mauvaiſe impreſſion dans le cœur des Spectateurs. Si donc l'amour de *Mithridate* a fait paroître dans cette Piece beaucoup d'eſprit & d'imagination, je dis qu'il les a employez en pure perte, puiſqu'au lieu de corriger & d'inſtruire, il ne nous préſente que de mauvais exemples, & qu'il donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs & à la bienſéance. Je ne crois donc point que la Tragédie de *Mithridate* puiſſe, en aucune façon, être conſervée.

RODOGUNE.

LES hommes qui ont le plus d'eſprit, enviſagent ſouvent les mêmes choſes ſous des faces très différentes. *Racine* dans la Tragédie de *Bérenice* fait conſiſter la grandeur d'ame de *Titus* à triompher de l'amour, & à ſacrifier la Maîtreſſe à l'Empire de Rome. Au contraire *Corneille* dans *Rodogune* a placé cette même grandeur d'ame dans le ſentiment oppoſé, & l'on voit *Antiochus* & *Seleucus* renoncer également à l'Empire, pour conſerver leur Maîtreſſe. Par là ces deux grands Hommes ont bien fait ſentir la vérité de ce que j'ai dit dans l'examen de *Bérenice*; & je crois, qu'après avoir étudié ſoigneuſement le cœur de l'hom-

me, on conviendra qu'ils ont raiſon tous deux; cependant, cette réflexion ne m'empêchera pas de penſer, qu'il ne faudroit jamais choiſir dans les foibleſſes de l'amour des ſujets dignes de la majeſté tragique.

Les Tragédies Grecques me font faire une obſervation; les Anciens ont établi l'ambiton pour motif de l'action tragique, & quelquefois la paſſion d'amour auſſi, dans le deſſein de la rendre inſtructive, comme j'ai dit. Dans *Œdipe*, *Iphigenie*, *la Thebaïde*, &c. ce n'eſt que l'ambition, qui fait la paſſion des Héros; *Phedre* & *Andromaque*, ce n'eſt que l'excès de la paſſion d'amour, qui fait le motif de l'action tragique: ainſi je ſuis porté à conclure qu'il n'y a que l'ambition & l'amour qui puiſſent fournir des ſujets convenables à la Tragédie. Les

Modernes ont ſuivi les Anciens : comme eux, ils ont fait l'ambition & l'amour la baſe de la Tragédie; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'ont pû altérer ni dégrader l'ambition, parceque cette paſſion eſt toûjours conſtamment la même, au lieu qu'ils ont avili l'amour : ne le traitant jamais en grand, mais dans la fadeur & dans le foible dont cette paſſion eſt ſuſceptible.

Je pouſſerai donc mes réflexions plus loin & je dirai, que la haine, la vengeance, la diſſimulation, l'avidité de l'or, & toutes les paſſions humaines ne me paroiſſent pas dignes du Cothurne, & qu'il faut les abandonner à la Comédie; les hommes n'ont attaché la grandeur d'ame qu'à l'ambition, & les autres paſſions ils les ont caracteriſées de foibleſſes; il n'y a donc que l'am-

bition qui convienne à la majeſté tragique : & ſi nous voulons y aſſocier l'amour, que ce ſoit (je le répete encore) dans le fort & le grand de la paſſion, comme *Phedre* & *Andromaque*, & non pas dans le foible, comme *Bérenice*, *Rodogune* & tant d'autres Héroïnes des Tragédies modernes.

Dans la Tragédie de *Rodogune* je trouve, que la méchanceté de *Cléopâtre* (qui fait le motif de l'action) ne tire ſon origine que de ſa baſſe jalouſie contre *Rodogune*, & de la haine qu'elle a conçüe pour elle craignant de la voir monter ſur ſon Trône, parce qu'elle a inſpiré de l'amour à ſes deux fils. *Rodogune* de ſon côté ne me paroît pas avoir plus de grandeur d'ame que ſa rivale, lorſqu'elle prend le parti, pour ſe venger, de faire aſſaſſiner *Cléo-*

pâtre : ainſi tout ce que ces deux femmes entreprennent, ne me paroît point s'accorder avec la grandeur des perſonnages tragiques.

Je ferai mention, en paſſant, de l'art du Poëte pour préparer l'attentat que prémédite *Rodogune*, quand elle veut faire aſſaſſiner *Cléopâtre :* l'Auteur, qui a ſenti la baſſeſſe d'une telle action, s'eſt imaginé de la relever & de la rendre digne du tragique par l'horreur extraordinaire que *Rodogune* inſpire en la propoſant. Cette Princeſſe exige de ces deux Amans, tous deux enfans de *Cléopâtre*, de tüer leur mere, & elle engage ſa main & ſa foi à celui des deux qui lui obéïra. Une pareille idée eſt bien terrible, & je m'en rapporte aux Spectateurs, de quelque nation qu'ils ſoient.

Je déteſte ſur tout le tableau

qui pendant toute la Tragédie eſt ſans ceſſe devant mes yeux, de deux freres qui aiment *Rodogune* & qui nous préſentent preſque à la fois des traits d'un Héroïſme manqué, & d'une véritable foibleſſe. Je me diſpenſerai de faire un examen plus détaillé de cette Tragédie; mais elle ne me paroît point du tout convenable pour être admiſe au Théâtre de la Réformation.

LE COMTE D'ESSEX.

DE tous les ſujets qu'on a choiſis pour en faire des Tragédies, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans les Romans, je ne crois pas que l'on puiſſe en trouver un, où la paſſion d'amour ſoit plus vivement marquée qu'elle l'eſt dans l'Hiſtoire véritable, qui fait

le fond de la Tragédie du *Comte d'Eſſex*. Si l'on examine l'amour d'*Eliſabeth*, & la peinture qu'en fait *Eliſabeth* elle-même dans la prémiere Scene, on ſera forcé de reconnoître cette vérité. La La Reine dit à ſa confidente :

L'amour par le reſpect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il ſe voit gêné ;
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eû rien à craindre ;
Je luis donnois ſujet de ne ſe point contraindre . . . . .

Tilney la confidente de la Reine, lui répond :

FILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeulle il cherche enfin à plaire ;
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpére ?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpére ? & qu'en
puis-je eſpérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de
ſoupirer ?
. . . . . .
. . . . . .
Je ſçais que c'eſt beaucoup de vouloir
que ſon ame
Brûle à jamais d'une inutile flâme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel
ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'a-
doucir pour lui ;
Et lorſque par mon rang je ſuis ty-
rannniſée,
Qu'il le ſçait, qu'il le voit, la ſouf-
france eſt aiſée ;
Qu'il me plaigne, ſe plaigne & con-
tent de m'aimer . . . . .

On voit aiſément par ces Vers, que d'un côté la paſſion *Eliſa-*

beth eſt très vive & peu circonſpecte, pour ne pas dire quelque choſe de plus: de l'autre, qu'elle eſt tout-à-fait romaneſque. Les avances qu'*Eliſabeth* avoit faites au Comte, à ce qu'elle dit elle-même, ſuffiſoient pour bannir de l'ame du Comte toute peur & toute contrainte, en l'engageant à ne point ſe gêner: cependant, l'effet de cette paſſion devoit ſe borner à ſe voir & à ſoûpirer, & le *Comte d'Eſſex*, content d'adorer *Eliſabeth*, d'en être charmé, de la plaindre & de ſe plaindre lûi-même, ne pouvoit, ſans l'offenſer, ſe permettre rien de de plus. Quel mélange de corruption & de vertu!

La paſſion d'amour, ſoit qu'on la montre du côté du vice ou du côté de la vertu, ne corrigera jamais, ſi elle s'écarte de la nature. Lorſqu'*Eliſabeth* dit,

qu'elle a donné lieu au Comte de ne rien craindre & ſujet de ne point ſe gêner, le Poëte a ſuivi parfaitement la nature, & ſelon ce principe, il établit une maxime très-capable de ſéduire & de corrompre le cœur des Spectateurs; mais l'auſtére vertu dont la Reine fait parade enſuite lorſqu'elle dit, que pour toute récompenſe de ſon amour le Comte doit être content de la voir, de ſoupirer, de la plaindre & de ſe plaindre, cette auſtére vertu, dis-je, n'eſt capable que d'égayer l'Auditeur en le faiſant rire d'une maxime que le penchant de la nature ne nous inſpire pas: ainſi cette belle vertu eſt étalée ſur la Scene en pure pérte.

Quant à la paſſion de la Ducheſſe d'*Irton*, qui aime le Comte, qui en eſt aimée, & cependant

qui ſe marie à un autre, le motif en eſt trop politique pour qu'on puiſſe en tirer quelque inſtruction ; tout au plus elle peut être utile à quelque confidente de haute volée, qui ſe trouveroit dans le cas de la Ducheſſe.

A l'égard de la paſſion du Comte pour la Ducheſſe, il me paroît que malgré la conſtance avec laquelle le Comte y eſt fidele, elle ne fait pas d'impreſſion. Un Héros, tel que lui, devroit-il uniquement ſe lamenter comme un homme du commun? Au ſurplus, on ne peut pas démêler quel obſtacle l'amour de la Reine apporte à la nouvelle paſſion du Comte: & tout cela jette une telle indifférence ſur la ſituation du *Comte d'Eſſex*, qu'on eſt indécis, ſi on doit plûtôt le plaindre que le blâmer.

L'amour, traité avec cette ef-

pece d'inaction, ne fera jamais une grande impreſſion ſur les Spectateurs, ſoit pour l'inſtruction, ſoit pour le mauvais exemple; ainſi ce que l'on peut faire de mieux, ſelon moi, eſt de ne jamais expoſer aux yeux du Public une Piece dont le fond & le dialogue ne préſentent qu'une paſſion illicite, ſoit de la part de la Reine, ſoit de la part de la Ducheſſe; quoiqu'elle ne porte pas de grands coups ni en bien ni en mal.

PHEDRE.

LE deſir de ne point perdre un ſi excellent ouvrage m'avoit fait renger cette Tragédie ſous la claſſe de celles qu'on peut corriger. J'avois cherché à me convaincre moi-même, qu'on

peut rendre inſtructive une paſſion auſſi criminelle que celle de Phedre ; la critique juſte & ſolide d'un de mes amis m'a éclairé & m'a fait revenir à mon prémier ſentiment, qui étoit de croire cette Piece inſoutenable ſur le nouveau Théâtre ; ſur tout quand je donne l'excluſion à des Tragédies qui, en comparaiſon de celle de Phedre, mériteroient preſque d'être placées parmi celles que je conſerve.

C'eſt donc après un nouvel examen que j'abandonne cet ouvrage, quelque admirable qu'il me paroiſſe d'ailleurs, & que j'en fais le ſacrifice à la juſte délicateſſe des bonnes mœurs, qui courroient, à mon avis, trop de riſque ſi on en permettoit la repréſentation.

ALEXANDRE LE GRAND.

Aléxandre eſt la ſeconde Tragédie de M. *Racine*. On convient généralement que dans le grand nombre des hauts faits d'*Aléxandre*, la conquête des Indes, & la victoire remportée contre *Porus* eſt le plus glorieux de ſes exploits: c'eſt ce point hiſtorique que Racine a traité dans ſa Tragédie. On ne s'imagineroit jamais que ce grand exploit d'*Aléxandre*, fût annéxé à l'action de la Piece comme une épiſode. En effet, l'amour de *Porus* & de *Taxile* pour *Axiane*, & l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* font le nœud de l'action, & la victioire d'*Aléxandre* contre *Porus* n'en occupe que la plus petite partie.

Racine juſtifie l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* par l'autorité de *Juſtin*; mais s'il peut en parler comme Hiſtorien, je crains bien qu'il ne puiſſe pas le défendre comme Poëte tragique. La paſſion d'amour, qui du temps de *Racine* s'étoit ſi généralement emparée du Théâtre, peut ſeule l'excuſer d'en avoir fait uſage avec tant de profuſion.

En effet, je crois que ſi on repréſentoit *Aléxandre* ſans amour, les Spectateurs s'en accommoderoient mieux, quoi que l'Hiſtoire fût en droit de s'en plaindre. Voir *Aléxandre* attendri, ſoûpirant, doucereux auprès d'une femme, il ſemble que cela ne s'accorde point avec la haute opinion que nous avons de ce Héros; *Aléxandre* n'eſt connu généralement que du côté de la grandeur d'ame, de la magnanimité

mité & du courage, & le foible de la paſſion d'amour paroîtra toûjours en défigurer le caractere.

Bref, la morale & l'inſtruction que les Spectateurs peuvent tirer de cette Tragédie, ſe réduiſent à cette maxime ; que dans les plus vertueux & les plus grands Héros, non ſeulement la paſſion d'amour eſt excuſable, mais que d'une certaine façon elle eſt même néceſſaire ; maxime inſoutenable & très pernicieuſe : ainſi je ne crois pas que l'*Aléxandre* de M. *Racine*, puiſſe jamais convenir au nouveau Théâtre.

VENCESLAS.

LA Tregédie de *Venceſlas* de *Rotrou* nous préſente la paſſion d'amour dans un point de

vüe qui de notre tems ne ſeroit jamais ſouffert ſur le Théâtre. La paſſion de *Ladiſlas* naît du vice & non de la vertu : telle éoit la licence de la Scene du tems de *Rotrou ;* mais les Poëtes tragiques depuis lui ont toûjours fait ou tâché de faire acroire aux Spectateurs que l'amour dans leurs Tragédies étoit enfanté par la vertu.

Ladiſlas aime la Ducheſſe *Caſſandre*, & aſpire à la poſſéder comme maitreſſe & non pas comme épouſe ; ſa paſſion éffrenée le tranſporte juſqu'à le rendre furieux. La fermeté & la vertu de la Ducheſſe (qui a horreur d'un tel Amant) produiſent dans *Ladiſlas* le changement qui le réduit à la demander pour épouſe. *Caſſandre* qui craint de ſe lier avec un homme dont les paſſions ſont ſi vives, l'ayant dé-

teſté comme Amant, le refuſe comme mari.

Si l'amour condamnable de *Ladiſlas* reçoit le ſalaire qui lui eſt dû, la vertu de *Caſſandre* n'eſt point exempte de reproches, & ne peut ſervir de modele, parce que le Poëte n'a pas donné à cette vertu la pureté & l'éclat néceſſaire pour la rendre digne d'être admirée & d'être imitée. En effet, dans le tems que la Ducheſſe réſiſte à *Ladiſlas*, elle aime l'Infant *Aléxandre* ſon frere au point de conſentir à l'épouſer en ſecret & à l'inſçu du Roy. On ne ſçauroit excuſer la Ducheſſe d'avoir donné ſon conſentement à ce mariage clandeſtin ; ainſi je ne vois pas de quelle façon on pourroit s'y prendre pour corriger les deux inconvéniens qui ſe trouvent dans cette Tragédie, & qui ſont

d'un ſi mauvais exemple.

Je n'aurois pas même parlé de cette Tragédie, ſi *Venceſlas* ne ſubſiſtoit encore ſur le Théâtre, pendant que les autres ouvrages de *Rotrou* ſont abandonnez, & ſi de tems on n'en donnoit la repréſentation : c'eſt apparemment par reconnoiſſance pour un ouvrage qui eſt du nombre de ceux dont la bonne Tragédie Françoiſe a reçu le ton, mais qu'elle a bien perfectionné depuis, ſurtout du côté des mœurs.

BAJAZET.

SI l'on jugeoit de cette Tragédie ſeulement par le lieu de la Scene & par l'action qui y eſt repréſentée, il n'y a perſonne qui ne lui refusât ſon ſuffrage pour le Théâtre de la Réformation;

En effet, le lieu de la Scene eſt le Serrail du Grand Seigneur, & l'action ne roule que ſur l'amour de deux femmes pour un homme; *Bajazet* aime & eſt aimé d'*Atalide*, & *Roxane* eſt auſſi amoureuſe de *Bajazet*. Comment ſur ce ſimple expoſé, pourroit-on héſiter à la rejetter ?

M. *Racine* a cependant pris toutes les précautions & a employé tous les expédiens poſſibles pour détruire la commune opinion, qu'il ne ſe paſſe, en fait d'amour au Serrail, que des intrigues d'une nature à ne pouvoir jamais être admiſes ſur le Théâtre de la réforme. Son *Atalide* eſt une jeune Princeſſe du ſang Ottoman élevée dès ſon enfance avec *Bajazet*, & qui ne l'aime pas moins qu'elle en eſt aimée, s'étant flattez également tous deux qu'ils ſeroient mariez en-

ſemble quelque jour. De l'autre côte *Roxane*, qui aime *Bajazet*, quoi qu'elle ſoit Sultane favorite du Grand Seigneur, ne travaile à faire monter ſon Amant ſur le Trône, qu'à condition qu'il l'épouſera.

On ne pouvoit rien imaginer de plus adroit pour donner un air de bienſéance à un amour, qui n'eſt pas moins vif que tendre. Auſſi, malgré tout l'art d'un ſi grand maitre, cette Piece me paroît toûjours non ſeulement hors d'état d'être repréſentée telle qu'elle eſt ſur le Théâtre de la réforme; mais de plus, je ne crois pas poſſible de la corriger, quand même je connoîtrois quelqu'un d'aſſez hardi pour réformer M. *Racine*. On trouve à chaque inſtant dans *Bajazet* les expreſſions les plus vives & les plus touchantes: elles ſont, pour ainſi

dire, l'ame de la Piece, qui par conſéquent, ne peut jamais faire dans l'ame des Spectateurs d'autres impreſſions, que celles de la moleſſe & de la corruption ; je ne la crois donc point ſuſceptible de correction, ni digne en aucune maniere du Théâtre de la Réforme.

ASTRATE ROY DE TYR,

DE *M. QUINAULT.*

J'AI déja déclaré plus d'une fois que que je ne prétendois point examiner les Tragédies dans tous les points qui pourroient mériter d'être critiquez, mais ſeulement par rapport à la paſſion d'amour, & à tout ce qui intéreſſe les mœurs. J'ai exactement tenu parole, & ſi mes Lec-

teurs en doutoient, il me ſeroit aiſé de les détromper, & de leur faire voir qu'il y a nombre de Pieces qui pêchent par des défauts d'imagination & de conduite, que je me ſuis bien gardé de relever : ſuivant ce principe, je dirai librement ce que je penſe ſur l'*Aſtrate* de M. *Quinault*.

Ce n'eſt pas une bonne Tragédie, & c'eſt l'amour mal imaginé, ſelon moi, qui lui fait tort. *Agenor*, la *Reine* & *Aſtrate*, qui ſont les principaux Acteurs de la Piece, ſont tous les trois amoureux; leur conduite eſt ſi folle, qu'ils ne méritent pas moins que les Petites-Maiſons. Leurs caracteres ſont faux dans l'héroïſme, dans le politique & dans l'amour même; C'eſt l'amour qui produit tout cela, & c'eſt de ce point que partent toutes les extravagances qu'ils font.

Ce

Ce qui ne me détermine pas moins à mettre la Tragédie *d'Aſtrate* dans la claſſe de celles qui ſont à rejetter : c'eſt la morale qui regne dans cette Piece ; elle eſt remplie de maximes très pernicieuſes, & même quelquefois impies. Je ſuis perſuadé que la Tragédie d'*Aſtrate* non ſeulement ſeroit rejettée du Théâtre de la Réformation, mais que tout le monde, après un mûr éxamen, la bannira même des Théâtres d'aujourd'hui, fuſſent-ils encore moins épurez qu'ils ne ſont.

SIXIEME PARTIE.

DE LA COMÉDIE.

PArmi le grand nombre de paſſions & de vices qui aſſiegent, pour ainſi dire, l'humanité, il y en a pluſieurs qui la deshonorent, ou pour le moins qui la couvrent de honte ; il paroît donc qu'il faut éviter de mettre ſur la Scene des Tableaux qui peuvent ſcandalizer les Spectateurs & leur nuire.

Il eſt vrai qu'il faut une grande précaution & beaucoup de diſcernement pour faire le choix des paſſions & des vices dont on peut faire uſage ſur le Théâtre ; mais je ne conviens pas qu'on

doive en bannir ſans diſtinction toutes ces paſſions & tous ces vices qui peuvent être dangereux ſur la Scene. Je ſçai que les Poëtes Comiques n'ont beſoin que du ridicule des hommes pour faire rire les Spectateurs; mais ſi de plus ils ont la loüable intention de corriger & d'inſtruire, alors ils auront tort de ſe borner à mettre le ridicule des hommes ſur la Scene, ils ne feront qu'effleurer l'écorce, & n'iront pas juſqu'à la racine du mal. Il ne ſuffit pas en éffet de traiter des ſujets tels qu'un Joüeur, un Jaloux, un Glorieux, & autres de cette eſpece, il faut attaquer auſſi les Menteurs, les Avares, les Impoſteurs, &c.

Je conviens qu'il y a des paſſions & des vices qu'il ſeroit pernicieux d'éxpoſer aux yeux de la jeuneſſe, & dont il ſeroit à ſou-

haiter qu'elle ignorât même le nom. Comme il ne m'eſt pas permis de parler plus ouvertement ſur cetre matiere, je me contenterai de rapporter deux éxemples, qui ſuppléeront, en quelque ſorte, à ce que je pourrois dire.

Ariſtophane fit paſſer *Socrate* pour Athée dans une de ſes Comédies, & il n'en fallut pas davantage pour occaſionner enſuite la mort de ce Philoſophe. *Moliere* peignit ſi vivement l'hypocriſie, qu'outre le ſcandale que cette peinture cauſa parmi les plus ſages, ſi par malheur il y avoit eü quelque hyppocrite de bien averé dans la Ville, le peuple l'auroit déchiré.

Ce ne ſont pas là des vices que la foibleſſe humaine enfante, ce ſont des crimes, & il n'eſt pas permis à un particulier d'en parler ni en ſecret, ni en public;

C'eſt aux Tribunaux prépoſez pour maintenir les Loix, & pour décerner les punitions que méritent les Prévaricateurs, qu'il appartient d'en prendre connoiſſance.

A l'égard de la paſſion d'amour, pour la rendre inſtructive ſur le Théâtre, on trouvera plus de difficulté dans la Comédie que dans la Tragédie. Une action comique ſoit qu'elle nous donne le vrai, ou qu'elle nous préſente le vraiſemblable, ne peut jamais avoir d'autre objet que de peindre les hommes tels que nous les voyons. Or; parce que les hommes ſont corrompus, il arrive ordinairement que dans la Comédie on nous repréſente l'amour ou indécent, ou déraiſonable.

Autant cette paſſion eſt étrangère à la Tragédie, autant on

peut dire qu'elle eſt naturelle à la Comédie. En effet tous les hommes, dans quelqu'état qu'ils ſoient, à tout âge, de tout rang & de tous caracteres ſont ſujets à la paſſion d'amour : cette vérité reconnüe fait que les Poëtes ſe croient autoriſez dans l'uſage où ils ſont de l'établir comme le fondement, & comme la ſeule paſſion qui doit regner ſur la Scene ; les Spectateurs en conviennent, & voilà pourquoi elle y domine impérieuſement, tant dans les intrigues que dans les caracteres. Je me flatte d'avoir démontré combien cette paſſion eſt dangereuſe, & combien il importe à la République de la dépoſſéder de ſon empire.

Si tout le monde eſt éſclave de l'amour, il ne faut pas que le Théâtre contribüe à rendre cet éſclavage encore plus rude &

plus général; il faut au contraire qu'il fourniſſe aux hommes des ſecours pour leur en faire connoître tout le poid, toute la foibleſſe & même l'indignité. Dans cette vüe on doit traiter la paſſion d'amour de la même maniere qu'on traite les autres paſſions ſur la Scene.

Tous les Acteurs reprochent à l'Avare ſon avarice; ils en font de même au Joüeur, au Jaloux, au Négligent & à tous les autres perſonnages ridicules & vicieux qu'on entreprend de corriger ſur le Théâtre: & à la fin de la Piece chaque vice & chaque ridicule ſe trouve puni & corrigé: pourquoi ne fait-on pas la même choſe lorſqu'on y traite la paſſion d'amour? Pourquoi la fait-on triompher toûjours ſur la Scene, comme ſi elle ne méritoit pas la moindre correction? Car les

amours les plus irréguliers ſont toûjours heureux à la fin par le mariage. Quelle méthode!

C'eſt préciſément comme ſi dans la Comédie de l'*Avare*, la caſſette ne ſe retrouvoit pas,(1) & que lors du dénoüement de la Piece le Roy envoya à *Harpagon* pour le conſoler du vol qu'on lui a fait, quatre fois autant d'argent qu'on lui en a pris : ou que dans la Comédie du Joüeur un ami donnât à *Valere* deux mille piſtoles, pour le mettre en état de joüer encore, & de regagner ce qu'il a perdu. Que di-

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer que c'eſt un défaut dans l'*Avare* de ce que la caſſette ſe retrouve ; la paſſion favorite d'*Harpagon* étant l'avarice, il auroit fallu pour rendre la Piece inſtructive, que cette avarice eut été punie, & *Harpagon* ne l'étant que du côté de ſon amour, qu'il eſt forcé de ſacrifier, s'en conſole bientôt avec ſon argent.

roit-on dans le Parterre de pareils dénoüemens ? on droit ſûrement que l'Auteur fait le contraire de ce qu'il doit faire : qu'il ne ſçait pas ſon métier, puiſqu'il va contre les regles de la raiſon & du bon ſens : qu'il bleſſe les bonnes mœurs, loin de les faire reſpecter : qu'il mérite d'être regardé comme un ſéducteur qui approuve le vice, en confirmant le vicieux dans le mal par le ſuccès, enfin qu'il faut le bannir comme un énnemi de la République.

Il me paroît qu'on ne peut ſe diſpenſer de dire la même choſe au ſujet de la paſſion d'amour, lorſqu'elle eſt traitée d'une maniere qui bleſſe les bonnes mœurs & les devoirs de la ſociété. Si malheureuſement il eſt commun de trouver des hommes corrompus ſur cet article

(comme nous avons dit) il y a de l'inhumanité à les affermir dans la corruption, & les Poëtes qui agiſſent ainſi manquent au devoir de bons Citoyens.

Par ce motif, dans mes Reglemens de Réformation, j'exclus la paſſion d'amour du Théâtre, excepté les cas où elle eſt inſtructive & où elle corrige; parce que j'ai ſenti que les hommes ſur cet article ont du moins beſoin de correction, autant que ſur celui de l'avarice, de la vanité, de la jalouſie, & de toutes les autres paſſions.

Suivant ce principe on croira que je vais rejetter tout le Théâtre comique de nos jours; je ſerois aſſez porté à prendre ce parti: cependant je veux examiner ſi parmi les Pieces qui ſubſiſtent il y en a quelques-unes qui méritent d'être conſervées, & ſi, dans

la corruption générale du Théâtre, on peut trouver quelque Comédie où la paſſion d'amour ſoit traitée d'une maniere inſtructive comme je viens de le propoſer.

COMEDIES A CONSERVER.

LE MISANTROPE

DE *MOLIERE.*

SUivant mon ſyſtême j'approuve la Piece du *Miſantrope:* j'y trouve deux vices fortement attaquez, la Coquetterie, & la Miſantropie, dont le premier eſt commun & fournit bien des exemples dans Paris, & l'autre eſt ſingulier & très-rare : il me paroît que tous les deux ſont fort inſtructifs & fort propres à corriger de la maniere que *Moliere* les a traitez.

La Coquetterie de *Célimene* eſt punie par la honte & par l'abandon de ſes Amans : & le *Miſantrope* de ſon côté a ſa bonne part de la punition que méritoit ſon imprudence de s'être attaché à *Célimene* par prédilection, lui qui haïſſoit tout le genre humain. Voilà, à ce que je crois, la correction & l'inſtruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique.

Je ne puis m'empêcher de remarquer un trait du génie de Moliere, qui, à mon avis, mérite l'applaudiſſement des connoiſſeurs. On voit clairement que dans ſa fable il n'a enviſagé que la correction des mœurs ; marchant toujours vers ce but, il ne s'eſt pas contenté de donner un caractere inſtructif à ſon principal Acteur, & de le punir par la perte de ſon bien, & par les

mocqueries de ſes amis: il a voulû que les caracteres épiſodiques de ſa Piece ne continſſent pas moins d'inſtruction que le caractere principal: c'eſt ce qui fait que *Célimene* n'eſt pas moins punie de ſa coquetterie qu'*Alceſte* de ſa miſantropie.

A la réſerve donc de quelque penſée, & de quelques expreſſions, qui ont grand beſoin d'éxamen & de correction, je crois que la Comédie du *Miſantrope* mérite d'être conſervée,& qu'elle eſt très digne d'être admiſe au Théâtre.

LE CHEVALIER JOUEUR,

DE DUFRESNY.

J'AI éxaminé un nombre conſidérable de Comédies dans le déſſein de trouver un exemple de la façon dont il faut traiter la paſſion d'amour pour la rendre inſtructive. Le *Miſantrope* dont nous venons de parler, n'eſt pas une Piece où cette paſſion paroiſſe avec les défauts contre leſquels je me ſuis ſi fort révolté; les Amans de la Coquette aiment plûſtôt en petits Maîtres & en étourdis, qu'en hommes véritablement amoureux : *Célimene* fait ſon métier, & le *Miſantrope*, quoique paſſionné, traite l'amour ſuivant ſon caractere qui influë beaucoup ſur ſa paſſion, ce que le grand *Moliere* n'a pas négligé

en travaillant : je cherchois donc dans une Comédie un de ces éxcès de la paſſion d'amour qui portent les Amans à tout tenter pour ſe ſatisfaire : qui les rendent aveugles : en un mot un de ces éxcès qui font regarder les Amans comme des inſenſez, & qui leurs attirent tout à la fois l'indignation & la compaſſion des Spectateurs, & je l'ai trouvé à la fin.

LE *Chevalier joüeur* de M. *du Freſny* eſt une Comédie, à mon avis, des plus inſtructives : il ne s'agit que d'amour dans toute la Piece, mais on n'y trouve aucune de ces Scenes de tendreſſe ſi communes dans les Comédies de ce ſiecle, & dont le poiſon eſt ſi dangereux pour la jeuneſſe, qui n'étant pas, ou ne

voulant pas être ſur ſes gardes; l'avale à long traits : on n'y voit que l'éxcès de la paſſion.

Angélique eſt cent fois en danger de ſacrifier ſon bien & ſon repos à cette paſſion en concluant ſon mariage avec le Chevalier : j'en ai tremblé pour elle en liſant la Piece ; enfin on peut nommer l'amour d'*Angélique* plûſtôt une frénéſie qu'une paſſion ; la raiſon, la délicateſſe & tous les égards de la vie civile ſont incapables de l'en détourner : elle veut s'embarquer quoiqu'elle courre un riſque preſque inévitable de périr : heureuſement *Angélique* ſe ſauve du naufrage ; mais ce n'eſt ni par raiſon, ni par réfléxion qu'elle ſe ſauve, on la tire de l'abîme malgré elle; on lui conſeille d'éxiger de ſon Amant, comme une condition de leur future mariage,

ge, qu'elle demeurera maitreſſe de ſon bien : il ne l'accepte pas. *Angélique* ouvre les yeux, & s'apperçoit qu'il ne vouloit l'épouſer qu'afin de ſe ménager dans ſes richeſſes une reſſource pour le jeu, elle l'abandonne & ſe marie avec un autre.

Il eſt conſtant que ſur le Théâtre la punition doit être proportionnée au vice, & qu'il faut qu'elle ſoit telle que le vicieux la mérite. Pour peu que l'on réfléchiſſe ſur la Piece du *Chevalier joüeur*, on trouvera que la punition tombe également ſur la paſſion du jeu & ſur la paſſion d'amour. Le *Chevalier* eſt puni en ce que n'épouſant pas *Angélique*, il eſt reduit à une indigence éxtrême; le Spectateur cependant peut ſoupçonner que la punition du Joüeur ne ſera peut-être que momentanée; qu'il peut gagner con-

ſidérablement le lendemain, & trouver encore quelque jeune perſonne qui ait la foibleſſe de l'épouſer & qui le rende maitre d'une riche dot. Il n'en eſt pas de même d'*Angélique*: comme ſa foibleſſe a été extrême, ſa punition peut auſſi durer toujours: elle eſt maitreſſe à la vérité de s'éloigner des parens, des amis & des domeſtiques, qui lui ayant donné de bon conſeils, pourroient lui en rappeller le ſouvenir; mais elle eſt mariée à un homme très-ſage, qui l'a toujours conſeillée comme un pere: pour qui elle a une éſtime infinie, & avec qui elle doit paſſer le reſte de ſes jours. Combien ne fera-t'elle point de réfléxions humiliantes! Si elle a quelques momens heureux dans leſquels elle pourra ſe dire, *quel bonheur pour moi de n'avoir pas épouſé le Chevalier!*

dans mille autres la raiſon ajoûtera, *quoi que je m'y fuſſe éxpoſée par mon imprudence* ; en voilà bien aſſez pour mortifier ſon amour propre, & par conſéquent pour faire marcher ſa punition à côté de ſon plaiſir.

Enfin les jeunes gens qui ſont maitres de leur cœur, ne peuvent remporter de la repréſentation de cette Comédie que des exemples capables de les fortifier dans la vertû : & ceux qui ſont tyranniſez par la malheureuſe paſſion de l'amour, peuvent apprendre à éviter les riſques qu'ils courent, & à déteſter les éxcès où elle porte ceux qui s'y livrent. Lorſqu'on met ſur le Théâtre la paſſion d'amour parvenüe à de tels éxcès, c'eſt, à mon avis, une grande leçon pour les Spectateurs.

LES FEMMES SÇAVANTES,

QUand pour la prémiere fois j'ai réſolû d'étudier les Ouvrages de *Moliere*, je me propoſai uniquement de découvrir & de ſuivre pas à pas le génie de ce grand homme dans la production de ſes Fables de Théâtre ; bientôt je fûs convaincû qu'il avoit porté ſi loin la perfection de ſon Art, que non content de m'en faire un modéle pour mon uſage particulier, je crû devoir communiquer au Public mes réfléxions pour autorizer, par l'exemple d'un ſi grand maître, ce que j'ai écrit en matiére de Théâtre. Aujourd'hui que je me vois forcé de l'éxami-

ner ſur l'article des mœurs je ne puis me diſpenſer de faire précéder une remarque qui me paroît auſſi juſte que néceſſaire.

Moliere dans le plus grand nombre de ſes Pieces a été imitateur, il n'a inventé que la moindre partie de ſon Théâtre ; j'obſérve donc que lorſqu'il a imité, ſi la ſource où il puiſoit n'étoit pas pure, ſes Comédies ne ſont pas aſſez corréctes : & de là vient qu'il nous a donné pluſieurs Pieces où les bonnes mœurs ne ſont pas toujours régulierement conſervées ; au contraire lorſqu'il a inventé, il nous a fait connoître combien il étoit éxact obſervateur des regles de l'honnête homme, en reſpectant les égards de la Société civile, & en ne donnant que des Pieces utiles pour la correction des mœurs. Dans la ſuite de mes éxamens,

j'aurai occaſion de parler de quelques-unes des imitations de *Moliere*, elles feront, à ce que je crois, ſentir la vérité de ce que j'avance.

La Comédie des *Femmes Sçavantes* eſt une production du génie de *Moliere* uniquement : & il me paroît que dans cette Piece il n'y a rien qui puiſſe être exclûs du Théâtre de la Réformation, à l'éxception cependant de deux ou trois éxpreſſions trop hardies & qu'il ſera facile de changer.

On y voit de l'amour, j'en conviens; mais il ſeroit à ſouhaiter que tous les amours de Théâtre, & que toutes les Scenes des Amans ne s'éloignaſſent point de la Méthode qu'on obſérve dans les *Femmes Sçavantes*. *Clitandre* aime *Henriette* dans toutes les regles de la bienſéan-

ce ; il la demande en mariage à ſon pere qui la lui accorde, & la mere ſeule y forme oppoſition, parce qu'elle veut la marier à un autre. A l'occaſion de cet obſtacle Moliere donne de grandes leçons aux Spectateurs.

Il y critique la trop foible complaiſance d'un mari pour ſa femme, & l'orgüeilleuſe ſuperiorité qu'une femme veut avoir ſur ſon mari. La ſotte vanité d'*Armande* qui, parce qu'elle eſt ſçavante regarde avec horreur les liens du mariage, n'en eſt pas mieux traitée voyant ſon Amant devenir le mari de ſa ſœur : & dans le perſonnage de *Triſſotin*, on trouve de même une belle inſtruction pour ceux qui ne cherchent que leur intérêt en ſe mariant.

J'admire ſurtout le grand art de *Moliere* dans un point de cette

fable. *Ariſte* qui donne de ſi bonnes Leçons aux Maris trop foibles pour leurs femmes, dans la converſation qu'il a avec ſon frere *Chriſale*, n'eſt pas un trait bien ſurprenant pour les gens du métier; mais que *Moliere*, pour conſerver le caractere de *Chriſale* qui molit & qui tremble devant ſa femme, ait trouvé le moïen de lui faire dire à ſa femme même tout ce qu'un mari férme par raiſon peut & doit dire en pareil cas, & cela par l'organe d'une autre perſonne telle que *Martine*: c'eſt un trait de génie incomparable, & je ne me ſouviens pas d'en avoir vû de pareil ni avant ni après *Moliere*.

Enfin le caractere de *Chriſale* d'un bout à l'autre, peut ſervir d'école à tous les Auteurs de Comédie de Caractere; cet homme ne ſe dément jamais, & dans le

le cours de la Piece toutes les fois qu'on l'éxcite à parler avec vigueur, & qu'on parvient à l'échauffer contre ſa femme, dans le tems même qu'il prend ſon parti & qu'il eſt dans la plus grande colere, on voit toujours ce qui en arrivera lorſque ſa femme paroîtra devant lui.

Mais j'entre ici dans un détail qui n'eſt point de mon ſujet : il ſuffit de ce que j'ai dit d'abord pour juger que la Comédie des *Femmes Sçavantes* eſt très convenable pour le Théâtre de la Réformation.

LES PRE'CIEUSES RIDICULES,

LA Préface que *Moliere* a miſe à la tête de cette Piece m'a toujours ſupris : ce n'eſt pas que je ſoupçonne ſa bonne foi ; mais il me ſemble qu'il affécte un peu trop de modeſtie en doutant du ſuccès que ces *Précieuſes Ridicules* devoient avoir à l'impreſſion ; car s'il dit vrai, il a cetainement grand tort : j'aime donc mieux croire qu'il connoiſſoit fort bien tout le mérite de ſa Piece & que la politique le faiſoit parler ainſi, du moins autant que la modeſtie. C'étoit la premiere fois qu'on l'imprimoit & ſentant de quelle conſéquence il étoit pour lui de ſe faire connoître par un ouvrage

diſtingué & digne de la réputation de ſon Auteur, il a été reélement fâché qu'à ſon inſçû on imprimât cette bagatelle dont on lui avoit dérobé le Manuſcrit.

La Comédie des *Précieuſes Ridicules* eſt un ouvrage parfait dans le genre de la farce, & un original qui devroit ſervir de modelle à quiconque veut écrire des Pieces dans ce goût. Malheureuſement les Poëtes ont pris un autre chemin, qui ſans contredit s'éloigne infiniment du but de la farce, & qui cependant réüſſit quelquefois, parce qu'ordinairement leurs Pieces ſont pleines de traits de médiſance ſous le nom de critique; Et par la raiſon que la paſſion d'amour la plus irréguliere plaît ſur le Théâtre aux Spectateurs corrompus, de même la médiſance ou la ſa-

tyre y eſt applaudie & y fait rire, à cauſe de la méchanceté du cœur humain qui n'aime que trop à entendre déchirer ſon prochain.

Les mœurs des hommes en général ſont l'objet naturel de la Comédie qui les critique pour les corriger ; mais il y a pourtant une eſpece de mœurs, que la Comédie ne ſçauroit peindre ſans ſe dégrader, & qui n'appartient qu'à la farce ; ſi l'on ſçavoit traiter comme il faut la bonne critique, & diſtinguer ce qui convient à la farce, on feroit des ouvrages fort utiles à la Républiblique. Je citerai pour unique exemple les *Précieuſes ridicules* de *Moliere* qui a ſçû ſi bien manier ſon ſujet, que de ſon tems même, les Précieuſes étoient devenües bien rares. Enfin cette farce eſt admirable pour la correc-

tion des mœurs, & le grand *Moliere* le ſçavoit auſſi bien que moi, quoiqu'il en diſe. Je ſuis donc d'avis de la conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

LES FASCHEUX,

J'Ai parlé ailleurs trop au long de cette Comédie, pour m'étendre de nouveau ſur ſon ſujet; cependant afin de faire connoître préciſement ce que je penſe de cette Piece par rapport au Théâtre de la Réforme, je ferai une obſervation unique. C'eſt qu'on n'y trouve pas une ſeule Scene de femmes; & quoi qu'*Eraſte*, le héros de la Piece, ſoit amoureux d'*Orphiſe*, & la recherche en mariage, il ne voit pourtant ſa maitreſſe que pendant un

inſtant, encore cet inſtant lui donne-t'il un motif de jalouſie aſſez bien fondé en apparence. Il n'a donc pas même le tems d'exprimer ſa paſſion, ni *Orphiſe* de lui faire connoître ſi elle y eſt ſenſible.

En un mot je ne trouve rien dans cette Comédie qui ne ſoit conforme aux regles les plus ſéveres de la bienſéance ; & par conſéquent très digne d'être répreſenté ſur le Théâtre de la Réformation.

COMEDIES A CORRIGER.

L'AVARE DE MOLIERE.

JE me flatte d'avoir démontré dans le premier Chapitre de cet ouvrage combien la Comédie de l'*Avare* telle qu'elle eſt,

eſt contraire aux bonnes mœurs; par tout ce que j'ai dit ſur les amours de *Cléante* & *Eliſe* les deux enfans d'*Harpagon*, il ſemble que je devois en conſéquence placer cette Piece dans la claſſe des Comédies que je rejette. Cependant les beautez de cet ouvrage & le fruit que les Spectateurs peuvent retirer du caractere de l'*Avare*, m'ont obligé à ſouhaiter qu'elle pût être corrigée.

J'ai indiqué ailleurs (1) les ſources où *Moliere* a puiſé pour conſtruire ſa Piece, & je n'ai pas craint d'avancer dans l'examen de la Comédie des *Femmes Sçavantes*, que ces ſources étant infectées, il n'étoit pas étonnant que l'ouvrage de *Moliere* s'en

(1) Obſervation ſur la Comédie & ſur le génie de *Moliere*. Paris.

reſſentit: l'entrepriſe de corriger la Comédie de l'*Avare* en eſt devenüe bien plus difficile pour moi. J'avoüe donc que je ne connois aucun expédient qui ſoit abſolument bon & ſûr pour y parvenir ; cependant pour éviter toute éſpece de reproche, je dirai librement mon ſentiment, ou, pour mieux dire, je propoſerai ce qui m'en paroît de plus ſimple, de plus naturel & de plus aiſé ; le voici.

La prémiere Scene de l'*Avare* eſt celle qui renférme & porte avec elle tout le fardeau du ſcandale & du mauvais éxemple. On eſt inſtruit dans cette Scene que *Valere* s'eſt déguiſé en Domeſtique pour entrer dans la maiſon au ſervice d'*Harpagon* pere de ſa Maîtreſſe, & cela du conſentement de la fille. Cette Scene eſt priſe de la Comédie Italienne

de *Lélio & Arlequin Valets dans la même maiſon*, qui a fournit de même à *Moliere* les épiſodes de *Cléante*, *d'Eliſe* & de *Maître Jacques*, avec la Scene de la Caſſette. Je penſe que pour en ôter le mauvais exemple, & pour décharger *Eliſe* du blâme qu'elle mérite pendant toute la Piece, cette prémiere Scene devroit être tournée tout différamment de ce que *Moliere* a fait.

Eliſe en paroiſſant ſur le Théâtre devroit commencer par reprocher à ſon Amant l'indigne ſtratagême qu'il avoit éxecuté en ſe déguiſant & entrant comme Domeſtique chez ſon pere, non ſeulement ſans avoir obtenu auparavant le conſentement de ſa Maîtreſſe, mais même malgré elle, puiſqu'elle lui avoit ordonné éxpreſſément de renoncer pour jamais à ce projet, lorſqu'il

lui en avoit fait confidence.

Valere de ſon côté peut s'éxcuſer auprès d'*Eliſe*, en diſant que ſon intention a été uniquement de gagner la bienveillance d'*Harpagon*, ce à quoi il eſt déjà preſque parvenü, quoi qu'il ne ſoit que depuis deux jours auprès de lui, parce qu'il n'a perdü aucune occaſion de flatter ſa paſſion pour l'argent; il peut ajoûter que ſon deſſein eſt de perſüader à ſon pere, avec le tems, de conſentir à marier ſa fille, choſe à laquelle peut-être il ne penſeroit jamais pour s'épargner la dot qu'il faudroit lui donner en la mariant : qu'en attendant il auroit le tems d'avoir des nouvelles de ſes parens, comme on lui en faiſoit eſpérer, & qu'en cas qu'il parvint à les trouver, il ſe flattoit que le goût qu'*Harpagon* auroit pris pour lui, le détermi-

neroit aiſément en ſa faveur par préférence à ſes Rivaux ; d'autant plus qu'il croiroit être en droit de lui moins donner qu'à tout autre.

Eliſe n'eſt par contente de ces raiſons, parce qu'elle conçoit clairement que rien au monde pourra mettre ſon honneur à couvert, lorſque la démarche de *Valere* ſera rendüe publique ; on l'accuſera toujours avec fondement d'y avoir donné ſon conſentement, & par conſéquent on la croira coupable, &c... d'ailleurs *Eliſe* a raiſon d'être offenſée de ce que *Valere* ne lui a point obéi, & n'eſt point ſorti de la maiſon ſelon ſes ordres dès le premier moment qu'elle a ſçu qu'il y demeuroit.

Valere ſe jette aux pieds d'*Eliſe* pour lui demander pardon de ſa déſobéiſſance, & lui pro-

met avec ſerment qu'à l'avenir il éxecutera à la lettre tout ce qu'elle lui ordonnera.

Eliſe lui réitére l'ordre qu'elle lui avoit déjà donné de n'entrer jamais dans une chambre où elle ſe trouveroit ſeule; elle lui défend d'oſer jamais lui parler à l'écart, même devant des Témoins; enfin elle veut que ſi dans le térme de huit jours, il n'a pas des nouvelles de ſes parens, il trouve un prétexte pour ſortir de la maiſon: & ſuppoſé qu'il n'en ſortit point, elle jure (malgré les favorables diſpoſitions où elle eſt en ſa faveur) de le découvrir elle-même à ſon pere pour le faire chaſſer, ou de s'enfermer dans un Couvent, afin de ne le plus voir de ſa vie, &c.. *Valere* promet de lui obéir en tout: le reſte de la Scene fera les éxpoſitions néceſſaires à la Piece,

& les autres Scenes ſuivront le plan de la premiere à l'égard de *Valere* & *d'Eliſe*.

L'amour de *Cléante* & de *Marianne* peut être conſervé tel qu'il eſt dans *Moliere*, en tâchant ſeulement de le rendre encore plus pure & plus innocent. Pour ce qui eſt de la querelle entre le pere & le fils à propos de l'uſure & du mariage du Vieillard avec *Marianne*, il faut en ſupprimer & changer pluſieurs expreſſions qui ſont trop fortes, & même très indécentes dans la bouche d'un fils, quelque ſujet de plainte qu'il puiſſe avoir contre ſon pere.

Avec les corrections que je propoſe, ou de ſemblables & ſurtout de meilleures que tout autre pourroit imaginer, je crois que la Comédie de l'*Avare* peut être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

LA MERE COQUETTE;

IL y auroit de l'injuſtice à ne pas avoüer que cette Comédie de *Quinault* eſt bien imaginée & bien conduite; mais quant à l'article des bonnes mœurs, il ne paroît pas que l'Auteur en ait été occupé autant qu'il l'auroit dû, puiſque le principal perſonnage de ſa Piece eſt inſoutenable de ce côté-là, & ſuffiroit ſeul pour exclure la *Coquette* de tout le Théâtre, où l'on aura pour but d'inſtruire en divertiſſant.

Laurette Servante d'*Iſmene* (qui eſt le perſoſonnage en queſtion) eſt auſſi de très mauvais exemple; elle fait cent fourberies pour broüiller la fille de ſa Maîtreſſe avec *Acante* ſon amant,

à qui elle avoit été promiſe, parce que *Crémante* pere d'*Acante*, eſt devenu amoureux de la prétendüe de ſon fils & veut l'épouſer. De l'autre côté, *Iſmene* Maîtreſſe de *Laurette* ſans avoir aucune aſſurance de la mort de ſon mari, ſe dit veuve & prétend épouſer *Acante* l'amant de de ſa fille. *Laurette*, par ordre de ſa Maîtreſſe, fait de ſon mieux pour donner des preuves de la mort de ſon vieux Maître, & ne travaille pas moins vivement, à la ſollicitation de *Crémante*, pour rompre toute intelligence entre les deux Amans.

Fourberies, menſonges, faux témoignages, & tout ce qui peut lui ſervir pour venir à ſes fins eſt mis en œuvre par *Laurette*: & ſon rôle eſt d'autant plus indécent, qu'elle agit toujours, non-ſeulement par le motif d'un bas

intérêt, mais encore par une forte inclination pour le mal.

Si l'on corrigeoit ce rôle de *Laurette*, ſi elle paroiſſoit forcée à faire ce qu'elle fait, & qu'elle plaignit ceux à qui elle nuit en déteſtant la néceſſité où elle eſt de prêter ſon ſecours à ſa Maîtreſſe pour une ſi mauvaiſe fin, la Piece ſeroit inſtructive. On y verroit dans *Crémante* & dans *Iſmene* la punition que reçoivent & méritent ceux qui, dans un âge mûr, n'ont pas honte de s'abandonner aux paſſions de la jeuneſſe. Et dans le perſonnage même de *Laurette* on apprendroit combien ſont blâmables les Maîtres qui par autorité, & ſouvent par violence, éxigent de leurs Domeſtiques des ſervices qu'ils ne leurs rendent que malgré eux, & jamais ſans concevoir une juſte horreur

horreur pour ceux qui les forcent à les leur rendre.

Sans cette correction je n'héſiterois pas à mettre cette Piece au rang de celles qui doivent être rejettées, parce que je ſens vivement tout le mal que le mauvais exemple de *Laurette* peut cauſer.

LES PLAIDEURS,

LA Comédie des *Plaideurs* de M. *Racine*, eſt la Piece la plus ſinguliere que j'aye trouvée dans tous les Théâtres de l'Europe : il y corrige deux paſſions, qui à la vérité paroiſſent rarement dans le monde, mais qui ne ſont jamais médiocres dans ceux qui s'y laiſſent entraîner.

Les Juges ordinairement éxer-

cent leur Charge ou avec une attention ſcrupuleuſe, ou avec une vicieuſe nonchalance. On croiroit qu'il ne peut pas y en avoir un ſeul qui ſouhaitât avec empreſſement d'avoir des Procès à juger, & l'on s'imagineroit plûtôt qu'un tel emploi eſt regardé comme une gêne très pénible & très ennuyeuſe. Il eſt cependant vrai qu'il ſe trouve auſſi des Juges qui ont la fureur de juger: tant il eſt conſtant que la malice des hommes peut ſe faire une paſſion des choſes même les plus ſérieuſes, & en apparence les moins ſatisfaiſantes.

D'un autre côté l'on entend bien des clameurs contre l'uſage & la néceſſité d'avoir des Procès: & généralement tout le monde voudroit les éviter en s'accommodant à l'amiable pour ne pas ſe ruiner & pour ne pas ſe

charger des peines & des inquiétudes d'eſprit qu'ils apportent : cependant il n'eſt que trop vrai qu'il y a des perſonnes qui ne ſçauroient vivre ſans Procès, qui les cherchent, & qui ſûr des prétextes très frivoles, attaquent leurs parents, ſouvent même leurs amis, ſeulement pour avoir le plaiſir de plaider.

M. *Racine*, avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux paſſions en ridicule ; en ſorte que depuis *Moliere*, j'ai peine à croire que le vrai ſtile de la Comédie ſe ſoit conſervé nulle part auſſi bien que dans la Comédie des *Plaideurs*.

Malheureuſement il y a un amour dans la Piece, & cet amour eſt traité d'une façon qui le rend ſuſpect de pouvoir faire de mauvaiſes impreſſions. *Léandre* aime *Iſabelle*, fille de *Chi-*

caneau, & ne ſe flattant pas qu'en la demandant en mariage les deux peres puiſſent y conſentir, puiſque *Dandin* pere de *Léandre* eſt ſi emporté par la paſſion de juger, & *Chicaneau* pere d'*Iſabelle* par la paſſion de plaider, il a recours à un déguiſement pour faire ſigner à *Chicaneau* le Contrat de mariage, lui faiſant à croire que c'eſt un papier de procédure. Quoiqu'on en puiſſe dire pour excuſer une pareille conduite on ne parviendra jamais à la juſtifier du côté des mœurs, & il en réſulte toujours qu'elle eſt d'un très mauvais exemple pour les jeunes gens.

Il faut donc corriger ſi l'on peut cet amour, & ſans cela la Piece des *Plaideurs*, quelque charmante qu'elle ſoit d'ailleurs, ne peut abſolument être admiſe ſur le Théâtre de la Réformation.

LA RE'CONCILIATION NORMANDE,

DE *M.* DU FRESNY,

CEtte Comédie me paroît excellente ; le Poëte entreprend de corriger un défaut qui, ſelon le titre de ſa Piece, paroît particulier à une Province, & par cette raiſon on pourroit s'imaginer que l'inſtruction ne ſeroit pas générale pour des Spectateurs de tout pays ; cependant ſi l'on y prend bien garde on s'appercevra que ce défaut n'eſt que trop commun, & que malheureuſement en tout pays on trouve des parens & des freres qui ne vivent pas en bonne intelligence & même qui ſe détéſtent mutuellement. Ainſi je ne doute pas que

l'inſtruction contenüe dans cette Comédie ne ſoit réellement d'une grande utilité pour tout le monde.

L'amour de *Dorante* & d'*Angélique* a beſoin de quelque correction : les viſites que *Dorante* fait au Couvent où *Angélique* eſt enfermée, & la vivacité impétueuſe avec laquelle ils ſe témoignent leur paſſion, méritent auſſi une juſte critique : & au ſurplus, quelque changement qu'on y faſſe, il ne nuira jamais à l'intention du Poëte, pourvû qu'on ne touche point au fond de la Piece, qui après ces légers changemens me paroît très digne du Thàâtre de la Réformation.

LE COCU IMAGINAIRE,

CEtte petite Piece eſt un des bons morceaux du Théâtre de *Moliere* par l'art admirable avec lequel elle eſt tournée & dialoguée : il eſt vrai qu'elle a beſoin d'être corrigée en bien des endroits, & particulierement dans la deuxieme & la dix-ſeptieme Scene de la Piece ; l'une contient le détail que la Servante fait ſur le mariage, & on y trouve des penſées trop libres : dans l'autre ce ſont des réfléxions que *Scanarelle* fait à propos du Cocüage. Outre ces deux endroits il y a nombre d'autres expreſſions dans le cours de la Piece qui ſont choquantes, & qu'on n'oſeroit pas écrire de notre tems, même ſur

notre Théâtre tel qu'il eſt. Je demande donc qu'on retranche, ou du moins qu'on corrige ces endroits, & pour lors cette Piece ſeroit très bonne pour le nouveau Théâtre : elle corrige un défaut commun à preſque tous les hommes qui prennent aiſément l'allarme ſur de fauſſes apparences, & ſe livrent ſouvent à des réſolutions imprudentes & dangereuſes.

COME'DIES A REJETTER.

L'ECOLE DES MARIS,

AUtant cette Piece eſt admirable par le génie de *Moliere* ſon Auteur, autant je la trouve de mauvais exemple & pernicieuſe pour les mœurs. En effet,

éffet, elle renferme mille leçons des ruſes dont une fille peut faire uſage pour faire connoître à ſon Amant ſes intentions afin de tromper ſon Tuteur qui veut l'épouſer. Cette Piece eſt tirée d'une nouvelle de Boccace(1) que tout autre que *Moliere* n'auroit jamais tenté de mettre ſur le Théâtre, & la copie a conſervé les traits & les motifs empoiſonnez de l'original.

Je n'en dirai pas d'avantage, parce que ſi je voulois éxpliquer les raiſons qui me forcent à rejetter l'*Ecole des Maris*, je ſerois obligé de rappeller les endroits les plus dangereux de cette Piece; & je ne crois pas qu'il me convienne de faire revivre des idées que je condamne. Quand

(1) La troiſieme Nouvelle de la troiſieme Journée du *Décameron*.

la critique ne roule que ſur l'art ou ſur l'eſprit d'un Auteur, il eſt juſte de la modifier; mais quand elle regarde les mœurs, je crois qu'on ne ſçauroit trop tôt ſe taire; j'ai loüé *Moliere* autrefois en parlant de cette Piece (1), & je conviens qu'il mérite toute ſorte de loüange par rapport au génie & à l'art qu'il y a mis; mais pour ce qui regarde les mœurs, loin de l'approuver je ſuis au contraire perſüadé que ſes plus grands partiſans (parmi leſquels j'oſe me compter, d'autant plus que je l'ai étudié à fond) je ſuis perſüadé, dis-je, que ſes plus grands partiſans penſent comme moi de l'*Ecole des Maris*, & la banniroient, comme je fais, du Théâtre de la réforme.

(1) *Obſervations ſur la Comédie, &c.* pag. 157, & ſuivantes.

L'ECOLE DES FEMMES,

CEtte Comédie eſt le contre-pied de la précédente: dans l'*Ecole des Maris* c'eſt l'eſprit qui ſert la paſſion, & dans l'*Ecole des Femmes* c'eſt la paſſion qui donne de l'eſprit : l'une & l'autre de ces Pieces ſemblent être imaginée tout éxprès pour gâter le cœur & pervertir l'innocence de la jeuneſſe la mieux élevée ; les filles d'eſprit & les innocentes y trouvent également des leçons très dangereuſes ſur un point qui ne devroit jamais être traité devant les jeunes gens, & moins encore ſur le Théâtre que par tout ailleurs. Enfin ce ſont deux Pieces qui ne devroient jamais trouver d'Auditeurs ni de Spectateurs, parce que la morale

mœurs, qu'à imiter par rapport au talent.

GEORGE DANDIN.

LA ſimple lecture de cette Piece fait ſentir qu'elle ne peut être admiſe ſur un Théâtre où les mœurs ſont reſpectez, d'autant plus que la repréſentation donne encore plus de force aux mauvais éxemples qui n'y ſont que trop répétez. Ce n'eſt pas cependant que *Moliere* n'y ait mis d'excellentes choſes pour corriger la vanité d'un Bourgeois qui veut s'élever au deſſus de ſa condition par une alliance diſproportionnée : mais les bonnes mœurs ont ſans comparaiſon beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans la Comédie de *Géorge Dandin*, dont *Moliere* a puiſé le

ſujet dans une Nouvelle de *Boccace*. Je crois l'avoir déja remarqué, toutes les fois que *Moliere* a été inventeur ſes Pieces ont été correctes, mais quand il a voulu copier, il s'eſt trop aſſujetti à ſes modeles : Qu'il me ſoit permis d'ajoûter que ſi *Boccace* en ce cas mérite d'être blâmé, *Moliere* n'en eſt pas plus excuſable d'avoir tiré de cet Auteur Italien le ſujet d'une Comédie ſi ſcandaleuſe.

CONCLUSION

DE L'OUVRAGE.

J'AI toujours penſé que le Théâtre étoit plus propre à exciter les paſſions qu'à les corriger, comme ſes Protecteurs le prétendent. Pour la concluſion de mon Ouvrage j'éxpoſerai ici quelques réfléxions que j'ai faites autrefois ſur les répréſentations Théâtrales; peut-être ſerviront-elles à défendre mon opinion, & en même tems à fortifier les raiſons qui m'ont déterminé à ſouhaiter & à conſeiller la Réformation du Théâtre.

Une foule d'Ecrivains tant anciens que modernes donnent des notions certaines de la foibleſſe

des Poëmes dramatiques dans leur origine chez les différentes nations; & par l'éxamen de ces Poëmes, qui, pour la plûpart ſont encore entre nos mains, nous ſommes nous mêmes en état de juger de la lenteur des progrès qu'ont fait les Poëtes avant que d'arriver au point de perfection où ſe trouve les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*. *Si* nous étions dans l'obſcurité ſur cet article, & qu'il prit envie à quelqu'un de ſoutenir que le Théâtre, dans ſes commencemens, a été tel que nous le voyons dans les deux Poëtes qui viennent d'être nommez; tout le monde ſe révolteroit contre un ſentiment ſi contraire à l'expérience, qui nous apprend que le patétique & le ſublime, tels qu'on les trouve dans *Sophocle* & dans *Euripide*, ne peuvent

être des coups d'eſſai de l'eſprit humain.

En éffet l'invention du Théâtre qui aujourd'hui (faute d'y réfléchir) n'eſt pas regardée avec l'admiration qui lui eſt dû, cette invention, dis-je, ſuppoſoit dans l'eſprit où elle a pris naiſſance, des idées confuſes du merveilleux, où les grands Hommes ont peut-être toujours voulu atteindre, mais où ils n'ont pû réellement parvenir qu'après un nombre infini de réfléxions, d'éxamens & de rapports combinez, qui ſuppoſent néceſſairement de longues études, une tête bien faite, & ſurtout un génie ſupérieur. Cependant dans ces premiers Poëmes dramatiques, ainſi que dans ces derniers, l'Auteur ſe propoſoit pour but principal de plaire à ſes Spectateurs : car ſoit qu'il voulut les

corriger, ſoit qu'il voulut ſimplement les amuſer, il eſt certain qu'il ne pouvoit réüſſir ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets, qu'en faiſant ſur leurs eſprits une impreſſion, qui leur rendit aimables ou ſes leçons ou ſes jeux ; ſi quelques Poëtes n'ont pû arriver à ce but ce n'eſt point la faute dv Théâtre, mais uniquement de l'Auteur ou de l'Acteur, comme on va tâcher de le faire ſentir.

Le Théâtre devant répréſenter des actions humaines, ſoit les actions éclatantes des grands Hommes telles qu'on en voit dans la Tragédie, ſoit les actions communes des hommes ordinaires comme dans la Comédie, il eſt évident que l'art principal de ce Spectacle doit conſiſter à imiter la nature, en ſorte que le Spectateur croye voir ceux qu'on

lui repréſente, & ſoit affecté de la même maniére qu'il le ſeroit ſi l'action repréſenté ſe paſſoit réellement devant ſes yeux. Or, il arrive quelquefois que les Auteurs au lieu de copier la nature la défigurent : & de l'autre côté que les Acteurs la font tellement grimacer que le Spectateur qui la cherche ne peut la reconnoître ; Mais lorſqu'un Auteur eſt parvenu à bien peindre la nature & que les Acteurs récitent la Piece dans ſon véritable ton, en ſorte que l'éſprit ſéduit agréablement, prenne la fiction pour la vérité même : alors on eſt obligé de convenir qu'une repréſentation Théâtrale eſt un amuſement ſupérieur à tout autre Spectacle public tel qu'il puiſſe être, parce qu'en ſatisfaiſant les yeux, il intéreſſe le cœur & l'éſprit.

Tout Spectacle public ex-

cite quelqu'impreſſion dans l'ame. Un Carrouſel éxcite le courage : une courſe de Chevaux la curioſité & l'émulation : un Bal fait naître des mouvemens différens ſelon les diſpoſitions des Spectateurs : un Feu d'artifice éxcite la joye : une Pompe funebre la triſteſſe, & ainſi des autres. Le Spectacle du Théâtre eſt le ſeul qui embraſſe & qui éxcite toutes les affections & toutes les paſſions du cœur humain ; il y a telle repréſentation qui inſpire la joye, la triſteſſe, la colere, l'amour, les larmes & les ris ; & tous ces mouvemens s'emparent bien ſouvent dans un ſeul jour du cœur des Spectateurs, juſqu'à leur faire ſentir toutes ces différentes impreſſions à la fois.

C'eſt là, je penſe, une des principales cauſes qui, dans les prémiers ſiecles du Chriſtianiſme,

a engagé les Peres de l'Egliſe à proſcrire le Théâtre des Payens; & c'eſt peut-être par la même raiſon que de nos jours les perſonnes pieuſes ſe font un devoir de s'abſtenir du Théâtre, & même de le condamner. Les uns & les autres ont compris ſans doute, que les Poëtes dramatiques ſont en poſſeſſion d'inſpirer dans le cœur des Spectateurs telles paſſions qu'il leur plaît: & que l'objet unique des Acteurs eſt de donner à l'impreſſion de ces paſſions toute la force & toute la vivacité dont leur art eſt ſuſcéptible.

Sans éxaminer s'il eſt utile ou dangereux d'agiter le cœur humain juſqu'à ce point, ni le riſque évident que courent ceux qu'on fait ſubitement paſſer d'un état de tranquillité & de repos à celui d'iquiétude, de colere, ou

de toute autre paſſion : ſans, dis-je, éxaminer ces points, je me bornerai ſeulement à parler de la paſſion d'amour, que je vais comparer dans la Tragédie du *Cid* à toutes les autres impreſſions que cette même Piece peut inſpirer.

Je ſuppoſe que quelqu'un des Spectateurs aura par préférence été touché en voyant repréſenter le *Cid* de l'impétueux tranſport du Comte de *Gormas*, & qu'en conſéquence il conſervera un mouvement d'indignation contre ce Comte ; un autre au contraire s'en retournera pénétré de la généreuſe compaſſion qu'il aura reſſenti pour *Rodrigue* lorſqu'il apprend l'inſulte faite à ſon pere : un troiſieme enfin animé par le courage de *Rodrigue*, remportera du Théâtre des ſentimens de vengéance. Voilà trois Spec-

tateurs agitez de trois différentes paſſions : & je conviens que leur agitation ſubſiſtera pendant quelque tems en ſe calmant ſucceſſivement & peu à peu; mais après deux ou trois heures au plus, tous ces mouvemens s'appaiſeront & la tranquillité reviendra auſſi parfaite qu'elle étoit avant qu'ils allaſſent au Théâtre ; par malheur la même choſe n'arrivera pas à ceux qui auront été vivement agitez & touchez de la malheureuſe cataſtrophe de la tendre paſſion que *Chimene* & *Rodrigue* reſſentent l'un pour l'autre. La paſſion d'amour fait impreſſion ſur tous les hommes, & non ſeulement une impreſſion vive, prompte & indélibérée, mais encore une impreſſion durable & permanente, pendant que les autres paſſions ne font qu'une impreſſion paſſagere, comme ſi la

paſſion d'amour, plus homogéne & naturelle à l'homme, tenoit de plus près que toute autre à l'humanité. Pour ſe livrer à l'envie, à la vengeance, à la colere, au ſoupçon, &c. il eſt néceſſaire d'être mal né, d'avoir un mauvais caractére & ſouvent le cœur corrompu: pour aimer il ſuffit d'être homme.

Je crois donc qu'il faut convenir que ſi le Théâtre éxcite toutes les paſſions, jamais, ou rarement du moins, il parvient à en déraciner quelqu'une; & comme la paſſion de l'amour eſt la plus dangereuſe, parce qu'elle eſt la plus ſéduiſante, je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le Théâtre en ce point, comme je l'ai dit tant de fois, & comme je me flatte même de l'avoir prouvé.

PLAN

PLAN
DU THEATRE
ET AUTRES REGLEMENS,

Qui ſont la ſuite de ce qu'on a déjà vû, page 106 de l'Ouvrage.

IL faudroit conſtruire un Théâtre nouveau aux dépens de la Ville, mais qui pût contenir pour le moins le double de Spectateurs de ce que les Théâtres de Paris contiennent ; on pourra prendre pour modele, ſi on le trouve bon, le Théâtre qu'on voit à Florence où le Cardinal de Médicis, qui l'a fait bâtir, a voulu que les Spectateurs des

deux ſexes fuſſent placez ſéparément les uns des autres (1). Ce Théâtre auroit cinq rangs de Loges : le premier, le ſecond, le troiſieme & le quatrieme à l'ordinaire des grands Théâtres ; pour le cinquieme, qu'on nomme à Veniſe le *Rez de chauſſée*, parce qu'il eſt au-deſſous du premier rang de Loges, il feroit comme dans les Théâtres d'Italie le tour du Parterre, & le renfermeroit en entier : le premier rang ſeroit deſtiné à la Nobleſſe, le ſecond à la Bourgeoiſie, le troiſieme & le quatrieme ſeroient pour le peuple, & pour ceux qui autrefois ſe plaçoient au Parterre. On tireroit deux avantages d'une pareille diſpoſi-

(1) Dans la Préface *Delle Poeſie dramatiche di Giovann Andrea Moniglia.* Tom. I. pag. 13. Florence 1689.

tion, l'un que les honnêtes gens, qui ſont ſi ſouvent incommodez des caprices du Parterre, en ſeroient plus éloignez: l'autre qu'on arrêteroit les mutins plus aiſément & ſans ſcandale. On ne placeroit jamais ni bancs, ni chaiſes ſur le Théâtre: perſonne ne pourroit s'y tenir debout, parce que ce ſont là autant d'inconveniens pour la repréſentation. Les Spectateurs n'auroient jamais entrée dans l'Orqueſte où les Symphoniſtes ſeuls ſeroient reçus. Le Parterre, qui ſeroit élevé en Amphithéâtre depuis l'Orqueſte juſqu'au fonds de la Salle, deviendroit une place très commode & la meilleure de toutes : auſſi bien que le rang des Loges du *Rez de chauſſée*, & bientôt les Dames & les Seigneurs les préféreroient aux premieres Loges; malgré les cinq

rangs de Loges l'élevation du Théâtre n'éxcederoit pas la hauteur des Théâtres d'à préſent.

Ce Théâtre feroit partie d'un Bâtiment capable de loger commodément, non ſeulement les Acteurs & les Actrices de la Troupe, mais encore les Comédiens qui auroient eu permiſſion de ſe retirer. Ce Bâtiment contiendroit de plus une Salle pour le Conſeil : enfin tous les lieux néceſſaires pour le ſervice du Théâtre & des Acteurs : des Cours avec des Boutiques, qui joüiroient d'éxemption, &c...

En établiſſant le Théâtre de la Réforme, il ſeroit injuſte de ne pas pourvoir à l'entretien honnête des Actrices de l'ancien Théâtre qui ſe retireroient de leur bon gré, ou qui ſeroient congédiées; on auroit donc ſoin de les placer dans des Commu-

hautez, & par préférence dans celles qu'elles choiſiroient, avec des penſions ſuffiſantes pour leur ſubſiſtance. Les Acteurs de même ſeroient auſſi placez ou penſionnez; & quand aux fonds néceſſaires pour ces penſions paſſageres, & même pour l'entretien du Bâtiment & les réparations du Théâtre dans la ſuite des tems, on les trouveroit ou dans une Loterie, ou dans telle autre ſorte d'impoſition que les Magiſtrats jugeroient moins à charge au Peuple, ou plus aiſée à lever.

Les Acteurs & les Actrices du Théâtre de la Réforme ſeroient logez, comme nous avons déjà dit, & joüiroient chacun d'une penſion proportionnée à leurs ſervices: ils conſerveroient leur penſion & leur logement même en ſe retirant; bien en-

les Comédiens de Province, ſur leſquels il faut peu compter ainſi que ſur les enfans de la Capitale, je crois qu'il ſeroit de la prudence d'élever & d'inſtruire pour le Théâtre une demie douzaine de garçons, & autant de filles; une ancienne Comédienne, & un ancien Comédien auroient le ſoin de les former dans des logemens ſéparez; on leur donneroit en même tems des principes de religion & de piété, & on leur feroit apprendre un métier pour leur préparer une reſſource, ſi par hazard à un certain âge on ne leur trouvoit pas les talens néceſſaires pour le Théâtre, ou s'il leur ſurvenoit quelque défaut qui ne leur permit pas d'y joüer: dans ces deux cas la bonne éducation qu'ils auroient reçus, jointe aux ſecours qu'on leur procureroit, les mettroit en

état de trouver un autre établiſſement que celui du Théâtre.

Il me paroît d'une néceſſité indiſpenſable que le Souverain ou le Sénat mette un fond conſidérable dans la Caiſſe du nouveau Théâtre, ce fond ſervira à acheter des anciens Comédiens tout ce qui pourra être utile à leur ſucceſſeur, Décorations, Magazin, Uſtencils, &c...d'un autre côté la Ville achetera le fonds de l'ancien Théâtre, & des deniers de la Caiſſe on payera les habits des particuliers, étant juſte que tout ce qu'on achetera de l'ancienne Troupe ſoit payé argent comptant : d'autant plus que les Comédiens qui ſe retireront, de même que ceux qui prendront leur place, n'en auront plus beſoin & trouveront dans le nouveau Magazin tout ce qui leur ſera néceſſaire.

Il

Il eſt inutile, je penſe, d'entrer dans un plus grand détail de tous les arrangemens qui peuvent être pris pour l'établiſſement & le bon ordre du nouveau Théâtre, & qui n'échaperoient pas aux lumieres du Conſeil, ſi le Plan en étoit agréé par le Souverain.

FIN.

TABLE

PREMIERE PARTIE.

Chapitre premier.

Comparaiſon des Théâtres anciens avec les modernes. pag. 1

Chapitre ſecond.

De la paſſion d'amour ſur le Théâtre. 17

Chapitre troiſieme.

Réfléxions ſur le renouvellement du Théâtre. 36

Chapitre quatrieme.

Des Femmes de Théâtre. 41

TABLE.

Chapitre cinquieme.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre. pag. 49

Chapitre ſixieme.

Les obſtacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre. 58

Chapitre ſeptieme.

Quelle doit être la Comédie après la Réformation du Théâtre. 69

DEUXIEME PARTIE.

Méthode & réglement pour réformer le Théâtre. 86

Réglemens pour la Réformation du Théâtre. 98

TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

Avant Propos. 117

TABLE.

Tragédies à conſerver.

Athalie.	pag. 128
Iphigénie en Aulide.	129
Héraclius.	131
Stilicon.	133
Andromaque.	134
Dom Sanche d'Arragon.	137
Polyeucte.	146
Manlius Capitolinus.	150
La Thébaïde.	152
Eſther.	156
Inès de Caſtro.	157
Atrée & Tyeſte.	162
Radamiſte & Zénobie.	167
La mort de Céſar.	171
Oreſte & Pilade.	172
Brutus.	174

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

Britanicus.	179
Cinna.	181

TABLE.

Œdipe.	pag. 185
Les Horaces.	192
Sertorius.	193
Géta.	198
Pénélope.	207
Médée.	210
Agrippa.	220
Romulus.	224
Jugurtha.	227
Amaſis.	231

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

Le Cid.	234
Bérénice.	235
Pompée.	239
Mythridate.	240
Rodogune.	242
Le Comte d'Eſſex.	247
Phédre.	253
Aléxandre le Grand.	255
Vinceſlas.	257

TABLE.

Bajazet. pag. 260
Aſtrate Roy de Tyr. 263

SIXIEME PARTIE.

De la Comédie. 266

Comédies à conſerver.

Le Miſentrope. 275
Le Chevalier Joüeur. 278
Les Femmes Sçavantes. 284
Les Précieuſes ridicules. 290
Les Fâcheux. 293

Comédies à corriger.

L'Avare de Moliere. 294
La Mere coquette. 302
Les Plaideurs. 305
La Réconciliation Normande de M. du Freſny. 309
Le Cocu imaginaire. 311

TABLE.

Comédies à rejetter.

L'Ecole des Maris. 312
L'Ecole des Femmes. 315
George Dandin. 317
Concluſion de l'Ouvrage. 319
Plan du Théâtre, &c. 329

Fautes à corriger.

Page 25. ligne 19. dans ma ſeconde, *liſez* dans ma troiſieme.
Page 273. ligne ſeconde, on droit, *liſez* on diroit.